MÉMOIRES PARTICULIERS,

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE D'UN VOYAGEUR

AVEC FEU Mr. CARON DE BEAUMARCHAIS,

Sur la Pologne, la Lithuanie, la Russie Blanche, Pétersbourg, Moscow, la Crimée, etc.

Avis du Libraire.

Les personnes qui se trouvent trop éloignées des villes où il y a Librairie paieront le prix de l'ouvrage (franc de port 6 fr. 50 c.), au Directeur de la poste la plus proche, qui leur en donnera une reconnaissance qu'ils me feront passer dans une lettre d'avis, également fr. de port; elles seront sûres par ce moyen de recevoir promptement le susdit ouvrage.

568412

MÉMOIRES PARTICULIERS

EXTRAITS

DE LA CORRESPONDANCE D'UN VOYAGEUR

AVEC

FEU Mr. CARON DE BEAUMARCHAIS,

SUR la Pologne, la Lithuanie, la Russie Blanche, Pétersbourg, Moscow, la Crimée, etc., etc.

CONTENANT des Observations nouvelles sur la Puissance militaire de la Russie, ses Finances, ses Mœurs et Coutumes, etc., etc.

PUBLIÉS PAR M. D.....

Nil admirari . . . . . .

A HAMBOURG,

ET SE TROUVE A PARIS,

Chez A. GALLAND, Libraire, rue St-Thomas-du-Louvre, n°. 32, en face des Ecuries de l'Empereur.

1807.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

En 1787, une puissante maison de Marseille, liée d'affaires et d'amitié avec feu M. Beaumarchais, essaya de réaliser d'anciennes idées de commerce avec les frontières méridionales de la Pologne. Les circonstances présentaient des facilités nouvelles dont ces habiles négocians eussent profité, si un homme alors puissant et sur la coopération duquel on devait nécessairement compter, n'eût, par des arrangemens particuliers, ruiné des espérances que peut-être on n'eût pas dû fonder sur son caractère. L'Editeur de ces Lettres ne peut pas se permettre d'entrer dans de plus grands détails sur une opération qui appartient

à ceux qui l'ont conçue; mais il peut, sans manquer à personne, convenir qu'il s'agissait de faire descendre par le *Dniester* dans la Mer-Noire toutes les denrées exportables des provinces Polonaises. Un jeune négociant fut envoyé sur les lieux. Il devait établir à *Akkerman* un comptoir qui eût été lié avec des maisons de *Constantinople* et de *Marseille*. Sa mission étant devenue sans objet, par suite des arrangemens particuliers de l'homme dont nous venons de parler, il s'occupa d'autres affaires qui le retinrent plusieurs années en Pologne et en Russie. Ses lettres sur l'état de la Pologne, sa constitution, sa politique et son commerce, n'étaient peut-être pas sans intérêt; mais comme elles relevaient des fautes, aujourd'hui trop connues, et les vices d'une constitution que nous croyons jugée, il nous a paru hors de propos de rétablir la discussion sur un état de choses qui n'est plus. Le sort de la Pologne va chan-

ger, et tout présage qu'un régime, conforme à la fois à l'intérêt des peuples et à la sage politique du grand homme qui s'occupe de les régler, va réjouir enfin et recréer ces belles contrées. Nous supprimons donc tout ce qui pourrait tendre à donner aux Polonais des regrets superflus, et nous ne publions que ce qui nous a paru utile et curieux.

Ce serait tromper le Lecteur que de lui présenter ces mémoires comme propres à donner une idée complette de la Russie à ceux qui ne la connaissent pas; mais peut-être pourraient-ils être considérés comme un complément utile de ceux déjà publiés sur ce pays. Nous avons retranché soigneusement tout ce qui avait été déjà dit, à l'exception des choses où nous avons cru remarquer une différence essentielle entre la manière de voir de notre voyageur et des écrivains qui l'ont précédé.

Au moment où les gazettes et les

bulletins russes remplissent l'Europe du bruit des immenses préparatifs de la Russie, on trouvera peut-être curieux de comparer avec ce qui a paru jusqu'ici de cet Empire, les notes prises sur les lieux par un homme qui paraît avoir jugé avec impartialité ses moyens financiers et militaires. L'opinion de l'Auteur est, *qu'il est impossible à la Russie de soutenir une guerre un peu longue* contre *une nation puissante*, et cette opinion il l'appuie sur des faits constans et connus, il la fonde sur des rapprochemens historiques et qui nous ont paru concluans.

L'Auteur n'est pas un contempteur de la Russie; il ne parle qu'avec admiration de Catherine II, et de ce que cette princesse a fait de bien. Il loue avec plaisir tout ce qu'il a vu de louable, et cette discrétion de jugement met son opinion au-dessus du soupçon lorsqu'il conteste à la Russie des moyens qu'elle

n'a pas. Nous avons pensé que ce petit ouvrage, qui n'est pas fait pour les circonstances puisqu'il a quinze ans de date, pourrait rassurer ceux qui craignent ou feignent de craindre que la guerre actuelle avec la Russie ne tire en longueur.

Nous avons hésité quelque temps, avant de donner cinq ou six lettres écrites de *Mohilof*, et qui forment près de la moitié de la première partie. Nous avons craint, peut-être avec raison, que le public ne prît pas grand intérêt aux *petites* causes des divisions qui agitent la société de cette *petite* ville, aux *petits* accidens qui arrivent au voyageur, à ses *petites* querelles avec le *naméchnik* (1) ou gou-

(1) Dans tout le cours de l'ouvrage on a imprimé *naméchuik* au lieu de *naméchnik*; on prie le Lecteur de se prêter à rétablir, en lisant, cette faute qui n'a pas frappé à la revue des épreuves. Il en est de même des mots russes *pajalouyé (je vous prie)* que l'on a imprimé *pajalonié*, et de *vinavat (pardonnez-moi)* auquel on a substitué *vivanat*.

verneur-général de la Russie-Blanche ; tout cela nous avait paru à nous-même d'une assez médiocre importance ; mais des voyageurs à qui M. *de Beaumarchais* avait confié ces lettres, et qui ont vérifié jusqu'aux plus petits détails qu'elles contiennent, en ont pensé autrement : ils nous ont observé que ces circonstances qui nous avaient semblé légères et peu dignes de remarque, sont les élémens nécessaires du tableau du pays, et qu'elles leur avaient abrégé de beaucoup l'étude qu'ils avaient faite des mœurs et du caractère des habitans.

Si nous jetons les yeux sur la plupart des relations de nos voyageurs, nous les trouvons pleines d'observations aussi futiles au fond que minutieuses pour la forme, et ne fût-ce que par comparaison, la lutte de l'amour-propre, bien ou mal placé, de notre voyageur contre l'importance et la morgue d'un homme puissant, peut paraître à beaucoup de per-

sonnes, aussi instructive qu'elle l'a paru aux hommes qui les premiers ont jugé ces Lettres. Nous nous sommes rendus à ces considérations ; si le public nous en fait un reproche, nous aurons du moins la consolation de ne l'avoir encouru que dans la crainte d'en mériter un plus grave, en lui taisant des choses qui auraient pu être utiles.

Il était tout naturel que les Lettres de la seconde partie fussent plus intéressantes et plus sérieuses ; ce ne sont plus les remarques légères d'un homme qui passe, mais le résultat d'observations approfondies après un séjour de plusieurs années.

Au moment où l'ouvrage de M. *de Rhulière* paraît et fait dans le public une juste sensation, on trouvera peut-être un peu hardi de notre part de publier quelques Lettres dans lesquelles l'impératrice *Catherine II* et son *époux* sont présentés aussi favorablement, qu'ils sont maltraités dans les pages accusatrices de

cet Ecrivain; nous ne croyons devoir à cet égard, ni excuses, ni explications. Sans doute notre voyageur qui avait beaucoup entendu parler du manuscrit de M. de *Rhulière*, était bien le maître de voir autrement que ce *philosophe* : la postérité jugera cette grande question, et ce n'est pas à nous peut-être, qu'il est réservé de connaître la vérité toute entière.

Nous ne demanderons pas grace pour le style de ces Lettres. Celui qui les a écrites n'a pas cru qu'elles dussent être publiées. Il serait d'ailleurs injuste d'examiner sous des rapports littéraires ce que l'Editeur ne présente pas au jugement des gens de lettres, mais à la curiosité publique.

MÉMOIRES PARTICULIERS,

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE D'UN VOYAGEUR

AVEC FEU Mr. CARON DE BEAUMARCHAIS,

Sur la Pologne, la Lithuanie, la Russie Blanche, Pétersbourg, Moscow, la Crimée, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Varsovie, le 18 octobre 1788.

JE crois, Monsieur, n'avoir rien à ajouter à tout ce que je vous ai écrit sur la Pologne, depuis que je m'y suis fixé : aucune prévention pour ou contre n'a dirigé ma plume. Au reste, je ne vous réponds que de l'exactitude des faits. Quant aux différens jugemens que j'ai portés des hommes et des choses de ce pays, je ne vous les donne pas comme bons; mais comme miens. J'ai vu à

que ces mêmes voisins ne se chargent pas bientôt de venir mettre l'ordre dans ce pays: vous savez comme ils s'en acquittent. La guerre entre la Turquie, la Russie et la Suède donnera quelque répit à la Pologne; mais en profitera-t-on ?..... Je verrai cela d'un peu plus loin. Je pars sous huit jours pour *Mohilof*; j'ai fait connaissance avec plusieurs Russes qui s'y rendent, et je serai charmé d'avoir dans ce voyage une société aussi agréable qu'utile. M. le colonel Chaplitz, que vous avez vu en France, et deux de ses frères sont de la partie. L'aîné, qui est président d'une administration russe à Mohilof, a dans les environs une terre où nous passerons quelques jours. Plusieurs de mes compagnons parlent français, et je pourrai exercer sur eux ma manie interrogante; ils sont heureusement fort complaisans. Quant aux Russes dont j'ai fait chez eux la connaissance, ils me paraissent de braves gens; mais ils ne disent pas un mot de français; et bien que les langue russe et polonaise aient entr'elles une intimité qu'on ne trouve pas toujours entre deux sœurs, cette intimité ne sert guère

qu'aux naturels des deux pays (1) : ceux qui, comme moi, n'ont appris le polonais que depuis quelque temps, n'ont pas l'oreille faite aux sons de la langue russe, et non seulement ils ne la comprennent pas, mais même ils ne l'*entendent pas*. On m'assure cependant que je m'y ferai promptement.

Nous nous occuperons d'ici à notre départ de faire les provisions dont l'absence m'a été si rude depuis *Vienne* jusqu'à *Varsovie*. Les trois officiers russes, les trois MM. Chaplitz et moi, formerons une compagnie de sept voyageurs. Vous serez surpris quand vous saurez que pour une si petite quantité de monde il nous faille six voitures : cela vient

(1) Le voyageur ne tarda pas à comprendre cette langue qui est très-facile pour ceux qui savent le polonais. L'une des plus grandes difficultés consiste à bien distinguer les articulations. Du reste, une grande quantité de mots sont communs aux deux langues, et ne diffèrent, de la part des Russes, que par une désinence plus traînante, qui adoucit beaucoup, à la prononciation, les nombreuses consonnes dont la langue polonaise est hérissée.

(*Note de l'Editeur.*)

de ce que les Polonais ne voyagent guère qu'avec une quantité de domestiques qui ailleurs serait très-gênante. Il faut que chacun ait sa voiture pour lui, ses domestiques, son lit et ses provisions. Cet usage n'est pas aussi coûteux qu'on le supposerait, parce que la poste n'est pas très-chère ici, quoiqu'elle aille fort vîte. Vous ne demandez que le nombre de chevaux strictement nécessaires pour traîner votre équipage : si le maître de poste craint que ses chevaux ne soient trop fatigués, soit à cause de la longueur du chemin, soit à raison du mauvais état de la route, il y en ajoute de sa part le nombre qu'il croit nécessaire, et ces chevaux, que l'on appelle *chevaux libres*, ne se payent pas.

Je me suis muni d'une petite voiture du pays. Ces petits équipages, à quatre roues, ne sont commodes qu'à raison de leur légéreté. Il ne faudrait pas en prendre de pareils pour aller en *Saxe* ou même à *Vienne*, parce qu'elles n'ont point la voie de ces contrées, et que dans les mauvais temps elles ne se tireraient pas des ornières profondes dans lesquelles votre postillon ne peut

mettre qu'une roue. Je me suis déterminé à ce genre d'équipage, parce que la saison avance, et que dans le cas où nous serions surpris par la neige, on en est quitte pour acheter un traîneau de six francs, sur lequel on place et l'on fixe avec des cordes ses roues et sa voiture. J'entre dans ces détails, minutieux peut-être, parce qu'il me semble que le récit d'un voyage tire une grande partie de son intérêt de l'usage dont il peut être à ceux qui en auraient un semblable à entreprendre. Je ne suis pas non plus fâché de vous montrer que je profite de vos avis, et que je commence à me guérir de cette imprévoyance soi-disant *incurable* que vous me reprochiez si gaiement et avec tant de bonté. Je vous écrirai dès que je serai en route : attendez-vous à des détails sans nombre; et quand mes observations vous paraîtront un peu niaises, ou, comme vous dites, un peu *parisiennes*, pardonnez quelque chose au plaisir que j'ai de vous entretenir, et veuillez continuer d'aimer un peu

VOTRE...

Varsovie, 12 novembre 1788.

Ne vous étonnez pas si je suis encore à Varsovie. Les huit jours au bout desquels mes compagnons devaient partir sont écoulés plus de trois fois; mais ici, en fait de départ, huit jours veulent ordinairement dire un mois, quelquefois deux. Je ne vous l'ai pas dit, parce que je ne le savais pas. On m'a conté l'histoire d'un prince dont les malles ont été faites pendant six ans, et qui devait partir tous les jours. Que cette anecdote soit vraie ou fausse, elle sert au moins à établir un usage des Polonais, et je ne vous la cite pas à autre fin. Au reste, nous partons dans deux heures; j'en suis sûr, non pas parce que nos compagnons l'ont décidé, mais parce qu'ils sont en route. Ils ont hier passé la Vistule, et sont couchés dans un galetas du faubourg de Prague. Ils ont préféré coucher sur la paille à un demi-

quart de lieue de leurs palais (1), plutôt que de passer la nuit chez eux : la raison est que c'est un engagement presque sacré de ne pas rentrer dans la ville ; on est alors parti ; et il y aurait du ridicule à rentrer après cet acte de courage et de fermeté. Mais si mes compagnons avaient couché chez eux, quelque décidés qu'ils eussent été à partir le lendemain matin, il n'y avait point de raison pour que cela se fît : le déjeûné serait venu ; ensuite on aurait proposé une partie de pharaon ; il se serait gagné ou perdu, contre quelques amis venus pour prendre congé, deux ou trois cents ducats ; il aurait fallu retourner dîner quelque part, et si dans cet espace de temps on eût appris qu'il y eût dans une maison quelque bal ou quelque partie un peu attirante, vous sentez bien qu'il aurait encore fallu dire : *A demain les affaires.* Voilà comment nous avons passé notre temps depuis le jour qui avait été solennellement fixé pour notre départ. Je dis

(1) On appelle *palais*, à Varsovie, ce qu'on nommerait *hôtel* dans les pays où le mot palais est à peu près consacré à la demeure des souverains ou des princes du sang.

nous, parce que je n'ai guère quitté ces Messieurs. N'en allez pas conclure que j'aie été de leurs parties de jeu : outre mon peu de goût pour ce passe-temps, ma bourse m'eut fait la loi de m'en abstenir, et M. le P. de N..... avait à cet égard pris des précautions plus efficaces que n'eussent pu faire tous les moralistes réunis. Quant aux bals où l'on trouve de très-jolies dames, et aux bons repas dont nos adieux multipliés ont été l'occasion, je n'ai pas vu d'*objection*, comme disent les Anglais ; je grondais quelquefois un peu MM. Chaplitz, et je menaçais de partir seul ; mais on me répondait que je ne savais pas la route : trop sûrs de l'agrément que je trouvais dans leur société, ils allaient quelquefois jusqu'à me porter d'insolens défis de partir sans eux. Ils avaient raison ; je me laissais aller à leurs insidieuses invitations, et voilà comme près d'un mois s'est écoulé depuis que nos malles sont faites. Aujourd'hui je les tiens : ils sont à Prague, où je les rejoindrai dans deux heures, et nous partirons. N'ayant pas les mêmes raisons qu'eux de me mettre en route à la nuit, et bien sûr qu'entourés, comme ils vont l'être

encore ce matin, de leurs amis et convives de la veille, j'aurai plus de peine à les faire déguerpir qu'à les rejoindre, j'ai passé une très-bonne nuit dans la ville; je déjeune ce matin très-tranquillement; je vous écrits très-couramment, et vais faire à deux ou trois amis que j'ai ici, mes derniers adieux très-sérieusement.

Du faubourg de Prague, le 15 novembre, à six heures du soir.

Nos chevaux sont attelés, et dès que la banque de M. le colonel Chaplitz aura sauté, ce qui ne peut pas tarder une demi-heure, au train dont on y va, nous partirons bien sûrement du faubourg de Varsovie. Cela est décidé, promis et juré sans remises possibles. Il est bien vrai que les chevaux ont déjà été mis trois fois à nos voitures depuis que nous sommes ici; mais comme le colonel n'aura plus le sou dans un moment, à ce que j'espère, il n'y a plus à reculer. Les drôles de gens! Celui qui ne dort pas la nuit éveille les autres pour les faire jouer. Il n'y a rien de plaisant comme de voir sept personnes couchées dans une longue et vilaine chambre, sur vingt bottes de paille étalées en long, chacun ayant sous soi deux ou trois oreillers dont se compose son lit: l'un d'eux fumant entre ses camarades qui dorment, puis allumant une chandelle, va éveiller celui avec

qui il lui prend fantaisie de jouer. Il se rend près de lui enveloppé dans son drap, s'assied sur les genoux ou sur les pieds d'un voisin, qui est obligé de quitter la place s'il veut continuer de dormir. Bientôt les deux joueurs s'ennuyent d'entendre ronfler leurs compagnons; les oreillers et les couvertures volent sur les dormeurs, qui se consolent en voyant les cartes, la pipe et le vin d'Hongrie. On chante, on joue, on boit, on fume jusqu'à ce que le vin et la fatigue forcent les champions à retourner à leur place, et à prendre malgré eux quelques heures de repos; mais à peine l'*aurore aux doigts de rose* vient éclairer le taudis où l'on dort, qu'arrivent les amis de ville, pour prendre congé..... je veux dire pour déjeûner et recommencer l'orgie de la veille. Voilà comme nous avons passé trois jours de notre séjour à *Prague*. Cette vie qui ne rebute pas des jeunes gens, d'ailleurs pleins d'honnêteté et de délicatesse, m'a beaucoup ennuyé pour mon compte. J'ai fait plusieurs irruptions dans la ville pour me distraire; chaque fois que je revenais, MM. Chaplitz m'assuraient qu'ils m'avaient attendu pour partir, et que j'étais

cause de leur retard. Vous croirez peut-être que la bonne chère retenait mes compagnons, et que c'est là ce qui les y fixait? Apprenez qu'au contraire la plus détestable gargotte d'Allemagne (vous savez jusqu'où cela s'étend) est un lieu de délices, comparée à notre hôtel soi-disant *garni*. Nous sommes chez un juif qui tient, à ce qu'on nous assure, la meilleure auberge de *Prague*. Séparé par un pont de bois, d'une ville où l'on trouve tout ce que l'on peut desirer, ce *meilleur* des aubergistes, avec la meilleure volonté du monde de gagner de l'argent, n'a pas l'art de se procurer la moindre des commodités de la vie, ni les comestibles les plus simples; quelque chose que vous lui demandiez, sa réponse est *niema* (il n'y en a pas). Tout son art, toute sa cuisine consistent, quand on veut manger, à aller tuer quelques poulets dont il fait ce qu'il appelle une *fricassée*. Sa vieille et dégoûtante femelle vous la présente de ses belles mains noires; et pour servir à table, elle vous envoie son page, jeune juif qui panse les chevaux, et qui, pour comble d'agrémens, est attaqué de la maladie que l'on appelle la

plique (1). Lorsqu'on est en route, et qu'il n'y a pas de milieu entre coucher dans la neige ou entrer dans un pareil lieu, je conçois bien que l'on s'y arrête; mais que des jeunes gens bien nés, ayant reçu une excellente éducation, et qui sont habitués à tous les genres de commodités et de délicatesse, puissent se décider à séjourner dans un *kachemat* (2) polonais sans y être contraints, c'est ce qui ne se conçoit que lorsqu'on a fréquenté beaucoup la Pologne, et que l'on a appris à connaître le caractère indécis de ceux des jeunes gens qui ont eu le malheur de se livrer à une vie oisive et vide. Par malheur cette jeunesse dure quelquefois long-temps dans cette nation; et les Polonais qui n'ont pas eu occasion de l'user dans les crises de quelques-unes de ces catastrophes qui font révolution dans les caractères, gardent, jusques dans un âge avancé, cette faiblesse qui nuit au développement des qualités aimables qu'ils ont d'ailleurs.

(1) Espèce de teigne qui attaque les habitans et même les chevaux, en Pologne et dans plusieurs autres contrées du Nord.

(2) On appelle ainsi les maisons de cabaretiers juifs.

Un mauvais fromage blanc et durci par le temps, est le seul régal que notre hôte ait pu ajouter à sa fricassée de poulets. Cet ordinaire a été répété à chaque repas; et comme nous en faisons quatre par jour, il est clair que nous avons consommé à *Prague* douze fricassées de poulets et douze fromages blancs. Un vin d'Hongrie détestable et le punch que l'on nous servait toute la journée faisaient glisser tout cela.

Nous avons perdu trois jours de beau temps enfermés dans un galetas; la neige en ce moment tombe à gros flocons, je craignais un peu que cet incident ne servît de prétexte pour nous retarder encore, mais le mauvais temps n'arrête pas plus les voyageurs en Pologne, que le beau temps ne les fait partir. J'entends que l'on fait le compte de la dépense; nous allons donc définitivement partir et marcher toute la nuit par un temps détestable. Je vais bien m'enfermer et m'efforcer de dormir dans ma petite voiture. Le sommeil est d'une grande ressource en voyage; si ma lettre vous en procure un bon de votre côté, elle sera utile à quelque chose.

Vilna, 23 novembre.

Je suis enfin dans une chambre, et dans cette chambre il y a un lit et des meubles. Nous devons rester ici quelques jours; il y a des bals, et deux ou trois banques de *pharaon*, le moyen de passer outre ! J'en profiterai pour vous écrire, et vous faire connaître ce que c'est que voyager en Pologne, l'hiver surtout. Avant de commencer, je dois vous conter un petit incident arrivé au moment de notre départ: rien n'est à négliger de ce qui sert à peindre un pays et des gens que l'on veut connaître.

A peine avions-nous quitté notre auberge, que M. Chaplitz (le président) qui faisait en ce moment notre arrière-garde, fit crier à nos postillons d'arrêter. Curieux de savoir ce qui pouvait encore suspendre notre départ, je fis tourner ma voiture pour voir s'il n'était pas arrivé quelqu'accident. Le colonel et les officiers russes s'étaient rapprochés du président;

président ; ils avaient mis pied à terre, et causaient, à la lueur des flambeaux et les pieds dans la neige, avec leur frère et quelques autres Polonais à cheval qui les avaient joints. Leur conversation étant assez longue, j'approchai à mon tour pour juger de plus près quel terme elle devait avoir : l'objet était sérieux ; voici le fait. Madame Grabovska mariait sa jeune et jolie demoiselle. Le roi prenant à ce mariage l'intérêt que l'on peut soupçonner d'après sa liaison avec la mère, chacun s'empressait de faire au nouveau couple les honneurs des fêtes les plus galantes. M. le chancelier *Creptovitche* donnait à cette occasion un bal paré et masqué ; la jeune mariée, brillante de jeunesse et d'attraits, devait y danser ; le roi y devait venir, et danserait probablement avec elle ; il y aurait festin, concert, et *banque de pharaon*. MM. Chaplitz étaient neveux du chancelier ; ils devaient prendre part aux marques de considération qu'il recevait du roi en cette occasion ; et, en conséquence, on leur proposait de faire retourner leurs voitures, et de rentrer pour quelques heures à *Varsovie*. Les officiers russes mourraient

d'envie d'aller danser. Après trois jours d'une orgie dégoûtante, se retrouver inopinément au milieu des graces et des plaisirs honnêtes, cela était bien tentant ; le colonel, dont les frères venaient de renouveler la bourse, pouvait se refaire de ses pertes ; le masque que nous ne devions pas quitter, nous sauverait du ridicule que nous aurions encouru sans lui, et de la gaieté des mauvais plaisans, qui n'auraient pas manqué de nous demander des nouvelles de notre voyage. C'est au milieu de ces considérations que j'arrivai au conseil qui se tenait dans la rue. Je vis bien qu'il était inutile de donner non avis, j'étais seul contre six, et d'ailleurs je vous avoue que cette partie n'avait pas à mes yeux les inconvéniens de celles des jours précédens ; je ne dis donc rien, et bientôt je suivis nos voitures qui repassèrent le pont de Prague, et nous reportèrent à Varsovie, trois jours après avoir quitté cette ville pour aller en Russie.

Nous descendîmes à Marieville, dans l'appartement d'un ami de ces Messieurs ; les postillons eurent ordre de nous attendre sans souffrir que l'on dételât ; on se rafraî-

chit avec quelques verres d'excellent punch. Nous trouvâmes plaisant et commode de nous présenter tous au bal en malades, il ne ne nous fallait que des masques, nous avions tous des pantoufles et des robes-de-chambre de mousseline blanche. Ce déguisement, qui n'est pas d'un très-bon ton ailleurs, divertit beaucoup l'assemblée, à qui l'on annonça, quand nous parûmes, une ambulance d'hôpital. L'assemblée était magnifique comme nous nous y étions attendus; nous dansâmes et bûmes du punch depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures du matin; le colonel après avoir gagné beaucoup d'or, reperdit tout ce qu'il avait, ce qui le fit consentir de bonne grace à revenir avec nous à *Marieville*.

Nos chevaux, sur lesquels il avait neigé toute la nuit, étaient presque roides de froid; les domestiques et les postillons étaient ivres. En cet état, nous remontâmes en voiture, et décidâmes de faire manger nos chevaux à la porte de notre juif de *Prague*. Pendant qu'on y procédait, nous nous rappelâmes qu'occupés de jouer et de danser, nous n'avions pris aucune part au banquet:

heureusement la vieille voulut bien se relever, et au bout d'une heure nous régala d'un dur fromage blanc, et d'une fricassée de poulet que nous dévorâmes.

Cette fricassée et l'avoine étant mangées, nous partîmes *pour la dernière fois.* Je ne sais pas trop comment nos gens se tirèrent d'affaires, mais je ne me réveillai, ainsi que mes compagnons, que dans le *kachemat* de la première poste, à six lieues de *Prague.* Nous étions frais et dispos, nos domestiques toujours ivres, et les chevaux à peu près éreintés.

Dans un état raisonnable de choses, nos domestiques ayant plus besoin que nous de se reposer, c'eût été à eux à se coucher. Il en fut tout autrement : ils commencèrent par balayer le chef-lieu de l'auberge, qui est en même temps le réfectoire, la cuisine, et la salle de compagnie ; les bottes de paille furent étalées d'un bout de la chambre à l'autre; et c'est ici que vous apprendrez, Monsieur, comment l'on se couche en voyage dans la Pologne et dans la Russie : on tire des voiture ce qu'on appelle *le lit de voyage*, c'est-à-dire, trois oreillers par personne; on

étend sur la paille un drap de peau de mouton destiné à empêcher les brins de paille un peu trop roides de blesser; sur cette peau sont placés les trois oreillers, de manière que deux servent de lit et le troisième de traversin; on étend ensuite les deux draps comme sur un lit ordinaire; puis viennent les couvertures, les robes-de-chambre, et les pélisses en plus ou moins grande quantité suivant la saison; les domestiques observent, en faisant les lits, les distances dont chacun a besoin; des bancs de bois, comme il s'en trouve dans tous les cabarets, sont renversés aux pieds du lit pour contenir la paille; et lorsque tout cela est bien conditionné on n'est pas fort mal couché.

La plupart des aubergistes sont des juifs, chez lesquels vous ne trouvez que de mauvaise bière et des œufs; ils ont aussi une eau-de-vie du pays qui n'est pas bonne, lorsqu'on en goûte pour la première fois, mais à laquelle on s'habitue; elle est forte d'au moins vingt-deux degrés.

Les personnes à qui ces mets ne suffisent pas, font très-sagement de se munir de ce qu'ils veulent boire ou manger; presque tout

le monde porte avec soi sa cave, et une petite cassette dans laquelle sont quatre flacons pour les liqueurs ; ceux qui traversent la Pologne, depuis *Cracovie* jusqu'à *Mohilof*, sont à peu près sûrs de ne trouver que quatre ou cinq occasions de renouveler leurs provisions. Cela suffit en été, parce que nulle part la poste ne va plus vîte qu'en Pologne (1) ; mais l'hiver, lorsque les chemins sont encombrés par les neiges, ou gâtés par quelque demi-dégel, il arrive par fois que l'on ne peut faire que de très-petites journées ; ces provisions s'épuisent, et les désagrémens du voyage augmentent d'autant. Les Spartiates s'en seraient moqués ; mais où sont-ils de nos jours ?

Je viens de vous peindre le lit et la table ; mais pour que vous connaissiez une hôtellerie juive, je vous dois d'autres détails.

Lorsque la nuit est venue, on vous éclaire avec des chandelles longues de dix-huit pouces, et qui n'ont pas trois lignes de dia-

(1) Quand le voyageur eut connu la Russie il changea d'avis.

(*Note de l'Editeur.*)

mètre. Ces baguettes ne sont pas susceptibles d'être contenues dans un chandelier comme par-tout ailleurs; voici comment on se tire d'affaire.

On chauffe avec la flamme de cette chandelle une partie de la cloison en longueur; quand cette cloison est échauffée, on en approche la chandelle que l'on y frotte dans le même sens, jusqu'à ce qu'elle s'adapte à cette muraille (observez que communément toute la cabane est en bois); lorsque la chandelle est entièrement brûlée, le bout tombe inévitablement par terre et souvent sur la paille qui vous sert de lit; mais ce ne serait rien si l'on n'était obligé d'assujétir son attention que vers la fin de la chandelle, il arrive presque toujours qu'elle tombe trois ou quatre fois avant d'être brûlée, et alors il faut la rattacher en recommençant l'opération. Ceux qui n'ont pas même la ressource de ces chandelles ont recours à de longues lattes de bois raisineux que l'on allume par un bout, et que l'on fiche par l'autre dans les parois de la cloison. Cette latte, d'environ quatre pieds de longueur, brûle assez vîte pour obliger à la renouveler tous les quarts

d'heure ; de minute en minute la partie brûlée présente un charbon de quelques pouces, et ce charbon fait l'effet de la mèche qu'il faut moucher dans les lumières ordinaires, il diminue la clarté : on le fait tomber avec le doigt, ou bien il tombe de lui-même, toujours sur un plancher de solives réunies, quelquefois sur la paille où vous dormez, parce que pour vous faire honneur, il arrive souvent que l'on pique le plus près de vous possible le javelot enflammé qui doit vous éclairer. Celui des voyageurs qui ne dort pas encore, veille à ce qu'il n'arrive pas d'accident ; à son défaut, c'est l'hôtesse, ou l'hôte ; quelquefois ce n'est personne. Aussi dans nul pays au monde on n'entend parler de plus d'incendies qu'en Pologne ; l'imprévoyance des Polonais à cet égard est pour eux un véritable fléau : on ne conçoit pas ce que l'on voit en ce genre. J'ai été témoin à Varsovie d'un incendie qui a détruit plusieurs maisons, et coûté la vie à trois ou quatre personnes ; les circonstances de l'accident avaient fait frémir toute la ville. Quelques jours après, un mécanicien instruit offrit l'essai d'une machine propre à retirer

les personnes qui se trouveraient dans une maison incendiée; on ne fit pas la moindre attention à son travail qui paraissait cependant mériter beaucoup d'éloges. Je pourrais vous citer mille traits d'une insouciance coupable, des domestiques sur-tout ; en voici un dont j'ai été témoin :

Une fille de cuisine avait besoin de chandelles qui se trouvaient placées dans un bûcher ; elle y va avec une lumière à la main, pose sa lumiere sur les bûches, prend entre ses mains une douzaine de chandelles, et, pour les émoucher plus promptement, elle les réunit en faisceau, et les allume toutes à la fois avec l'intention évidente de les souffler en même temps ; un coup de sonnette assez fort l'avertit qu'on la demande, elle pose ses chandelles allumées sur le bûcher, et va tranquillement répondre à sa maîtresse qui la retint plus long-temps qu'elle n'aurait fait si elle eût su ce qui devait appeler cette fille au bûcher. Placé dans un cabinet voisin, je voulus observer jusqu'à quel point la malheureuse laisserait grossir le danger, bien décidé à le prévenir s'il devenait sérieux, mais aussi

à le laisser croître assez pour faire sur elle, quand elle reviendrait, une forte impression. Je fus obligé de renoncer à cet espoir ; les chandelles étaient toutes enflammées, le suif répandu sur les bûches allait en faciliter la combustion : j'accourus, et éteignis le feu avec plus de difficulté que je n'en avais prévu. Quelques minutes après, la servante vint tranquillement chercher ses chandelles qu'elle trouva fondues. L'inconcevable indifférence avec laquelle elle envisagea le résultat de sa sottise, me fit trembler pour les maîtres de la maison ; je crus devoir les inviter à surveiller cette fille, et pour les y engager, je leur contai l'aventure dont j'avais empêché la suite. Vaine et déplorable sollicitude de ma part ! après avoir considéré froidement les preuves du danger encouru, on fit fouetter la fille, et on lui laissa le soin des chandelles. J'observerai en passant que le défaut de soin des propriétaires, contre le danger des incendies, est bien moins concevable que la négligence des paysans ; car, à la rigueur, il n'est peut-être pas difficile d'expliquer comment celui dont la personne même ne lui appartient pas ne redoute au-

cune perte. Pardonnez cette réflexion qui a le défaut de rentrer un peu dans l'objet dont vous me reprochez de faire la base de toutes mes lamentations, *l'esclavage des paysans*. Je m'apperçois, peut-être un peu tard, Monsieur, que voici une assez longue disgression : je reviens au tableau des *kachemats* dans lesquels j'ai passé les sept ou huit dernières nuits.

Vous vous imaginez bien que ces sortes d'hôtelleries ne sont pas chères; la paille sur laquelle on a couché fait une partie considérable de la dépense ; l'article le plus cher ensuite est le *prostoie* (eau-de-vie), et les œufs consommés par les domestiques. Pour son coucher on donne ce que l'on veut. Les juifs qui tiennent des auberges isolées, n'oseraient jamais disputer contre les voyageurs ; ils sont soumis et humbles au point que les gens peu délicats ne s'exposent à rien en se portant envers eux aux derniers outrages. Dans un des gîtes que nous venons d'habiter, une négligence de la juive envers les gens de MM. Chaplitz, fut rapportée par ceux-ci d'une manière tellement chargée, qu'il échappa à l'un d'eux l'ordre de fouetter

cette femme. La réflexion qui succéda à ce premier mouvement, et l'opposition que nous eussions mis à l'exécution, firent changer cet ordre presqu'aussitôt qu'il eut été donné; mais je fus curieux de savoir de M. Chaplitz lui-même, où il puisait le droit de faire battre une femme libre. Ma question le fit rire. Il convint qu'il n'en avait pas précisément le droit, mais qu'en ayant incontestablement le pouvoir, et de plus la certitude d'en user impunément, il n'était pas dans l'usage de se gêner en pareille occasion, et que lorsque ces sortes de gens lui manquaient, il se faisait rendre justice par ses *propres officiers*. Je vous ai dit dans le temps qu'il n'y avait pas en Pologne de partie publique, et que tous les frais de la poursuite d'un délit quelconque étaient pour le compte du particulier poursuivant: ces frais sont considérables, et vous jugez bien qu'un juif aurait dépensé dix fois sa fortune avant d'avoir obtenu la moindre satisfaction, aussi n'en demande-t-il presque jamais.

Notre arrivée à *Vilna* va nous consoler un peu des mauvaises nuits que nous avons passées. Nous comptons y passer cinq ou six

jours : c'est peu de temps pour connaître une ville ; mais ne voulant vous dire que ce que j'aurai vu de mes yeux, vous êtes bien autorisé à regarder comme incomplette la rélation que j'aurai à vous en faire.

Vilna, le 27 novembre.

DANS le tableau politique que je vous ai fait jadis de la Pologne, je vous ai dit des villes de Lithuanie, *Grodno et Vilna*, tout ce que j'ai su des principaux événemens dont ces deux villes ont été le théâtre : vous jugez bien que ne faisant qu'y passer, j'aurai peu de choses à ajouter à mon premier récit. Nous nous sommes peu apperçus de l'incommodité des sables qui entourent la ville de *Grodno*, à quelques milles de distance de chaque côté. La neige mettait à notre voyage des obstacles dont il n'est pas besoin de chercher ailleurs la cause : les sables ne gênent guère que l'été.

Quand on a dit de *Grodno* que c'était le lieu où se tenaient les assemblées connues sous le nom de *contrats de Grodno*, on a à peu près tout dit. Il est difficile de trouver parmi les villes célèbres, à un titre quelconque, une ville plus laide et plus maussade : le château, siége de la résidence royale,

tombe heureusement en ruine, et bientôt sans doute il aura disparu. Les parties de jeu et de table qui signalaient l'époque des *contrats*, pouvaient peut-être faire tolérer le séjour de *Grodno*. Quant à moi, qui, dans l'espace de quatre ou cinq heures, en ai fait plusieurs fois le tour, et me suis fait montrer les principaux édifices, je me croirais dans un exil fort triste, si j'étais condamné à y demeurer. La compagnie de MM. Chaplitz nous valut une très-aimable réception de l'un de leurs parens, qui nous donna à dîner : l'accueil que nous y reçûmes est le seul souvenir agréable que j'aie conservé de *Grodno*.

Quant à *Vilna*, c'est autre chose : la ville est beaucoup plus grande, mieux bâtie, et renferme une société nombreuse et choisie. Beaucoup de riches propriétaires s'y sont retirés, ou y viennent fréquemment, et l'enrichissent par leur séjour ou leur passage. Quand le prince *Radzivill*, palatin de Vilna, y vient, ou y passe à l'époque des contrats, il est suivi de quatre ou cinq mille hommes de troupes qui forment son escorte. Je vous ai parlé ailleurs des originalités de ce singulier *sarmate*, qu'il ne faut pas confondre

avec le prince *Michel Radzivill*, *castellan* de *Vilna*, homme aimable, poli, éclairé, et, de plus, père d'une nombreuse et charmante famille. Le palatin de *Vilna* possède des richesses immenses, dont l'emploi refluait jadis sur cette ville et ses environs; par malheur le désordre s'est mis dans ses affaires, et y durera vraisemblablement long-temps. Il y a quelques années qu'on lui proposa de payer ses énormes dettes avec la seule coupe d'une de ses moindres forêts; il y avait consenti, mais il se ravisa après quelque temps de réflexion. *Que deviendront les ours*, dit-il à l'économe qui lui conseillait cette mesure? Celui-ci n'ayant rien de satisfaisant à répondre, on n'y pensa plus; et des milliers de créanciers ruinés *deviendront* ce qu'ils pourront. C'est ici que l'on commence à s'appercevoir du mélange des deux langues russe et polonaise : il en résulte un jargon inintelligible pour l'étranger qui a appris l'une de ces deux langues, mais que comprennent fort bien les naturels des deux pays.

La ville a plusieurs bonnes auberges où l'on est proprement et bien traité. La bourgeoisie

geoisie y est assez nombreuse, et y vit, comme on dit, *noblement*. Je me rappelle à ce sujet n'avoir pas encore répondu à la lettre par laquelle vous me marquez que vous desireriez avoir quelques renseignemens sur ce que l'on appelle le corps de la *bourgeoisie* en Pologne; voici ce que je puis vous dire à ce sujet. Si vous en exceptez les villes de *Posen*, *Vilna* et *Varsovie*, je ne sais pas trop où l'on a vu en Pologne un corps de *bourgeoisie*. On n'entend pas donner ce nom, j'imagine, à un tas de brocanteurs juifs, allemands, grecs ou français, qui sont presque toujours errans, et qui ne se fixent momentanément dans une petite ville, qu'avec le desir avoué de retourner bien vîte dans leur patrie, dès qu'ils auront amassé un petit pécule. Ces sortes de gens ne jouissent d'aucune considération, et n'en demandent pas. Ils sont tolérés, protégés même, et doivent l'être; mais le nom collectif de corps de *bourgeoisie* ne peut pas appartenir à cette classe de spéculateurs. Les trois villes que je viens de vous nommer sont les seules où l'on trouve des bourgeois honnêtement établis, ayant fixé leurs pénates et

leur fortune en Pologne, et s'étant, en quelque sorte, identifiés avec la nation. Malgré cela, cette bourgeoisie est peu nombreuse, et le deviendra difficilement. On a senti l'importance de la fixer, et d'augmenter, s'il était possible, sa prospérité et sa considération. On a agité dans plusieurs diètes des questions importantes à ce sujet; mais presque toujours ces matières, après avoir été traitées légèrement, étaient abandonnées dès que l'on rencontrait des oppositions ou des difficultés un peu sérieuses. Cependant la noblesse aurait desiré avoir entr'elle et le reste de la nation soumise au plus dur esclavage, un corps qui servît à marquer davantage la distance qu'elle entend maintenir d'elle aux paysans; mais pour cela il fallait accorder à la bourgeoisie une consistance capable d'attirer en Pologne des négocians honnêtes et riches. J'ai entendu proposer d'accorder la noblesse aux plus riches d'entre les bourgeois. Ce moyen conduirait-il bien au but desiré? Quand des bourgeois riches ont tous les jours dans leur société et à leur table ce qu'il y a de mieux dans la noblesse, comme cela se voit en Pologne, croit-on que ce soit

le titre de noble qu'ils puissent envier? quitteront-ils le rang de premiers bourgeois, pour passer à celui de derniers *schlaxis* (1) polonais. Est-ce bien de la *noblesse* qu'il faut à des marchands à qui la fortune a procuré toutes les jouissances qu'ils sont en état de concevoir? serait-ce d'ailleurs un moyen d'attirer de la considération à la bourgeoisie, que de retirer de son sein les membres les plus considérables, pour en faire des espèces d'êtres métis n'appartenant plus au corps qu'ils auraient quitté, ni à celui auquel on voudrait vainement les aggréger, puisqu'il est de son essence de tirer du temps, si ce n'est des services rendus à l'Etat, tout le lustre qui lui appartient. Je vous livre ces réflexions pour ce qu'elles valent, et n'entends pas du tout vous les donner pour bonnes : ce sont des idées qui m'ont frappé, et qui auraient besoin d'être mûrement réfléchies.

(1) Ce mot veut dire *noble ;* mais comme une infinité de ces nobles est réduite à l'état de domesticité, on sent que ce titre ne peut guère flatter que ceux qui n'ont pas autre chose à citer en leur faveur.

(*Note de l'Editeur.*)

Si l'on songe sérieusement à former un corps de *bourgeoisie* respectable et considéré, il faudrait peut-être commencer par réprimer un abus qui ronge le commerce dans sa racine, et porte la tiédeur et le découragement dans un Etat qui vit d'activité et d'émulation : voici le fait. Une partie du commerce de la Pologne se fait par les juifs; ils sont nombreux à Varsovie, à Posen et à Vilna : soit comme facteurs, soit comme négocians, ils pompent le plus clair bénéfice; et ce bénéfice, acquis par des efforts d'une industrie qui n'est pas toujours délicate, occasionne des pertes réelles aux négocians qui ne se permettent que des moyens légitimes.

L'existence toujours précaire des juifs, leur genre de vie, leur isolément, et le mépris dont ils sont l'objet constant en Pologne, comme en beaucoup d'autres pays, les soumet à un régime de police particulière. Tous les gens puissans s'arrogent sur eux un droit de vexation, dont ils se rachètent par des contributions plus ou moins fortes. Or, un malheur attaché à ces sortes de rachats, c'est d'en faire renaître et renouveler la

cause : pour y suffire, il faut qu'ils s'intriguent de mille manières, et tourmentent en tous sens leur industrie. Les gens intéressés à ce qu'ils puissent se mettre en état de satisfaire à ce qu'ils en ont exigé, sont en *conscience* tenus de fermer les yeux sur les moyens qui le leur procurent. De là l'immoralité et les friponneries que l'on reproche souvent aux juifs, et que l'on devrait reprocher peut-être aux gouvernemens qui les maltraitent et les épuisent par des exactions périodiques. Il est difficile d'annoblir et de faire prospérer le commerce tant que l'on tolèrera de pareils abus. Si la constitution de quelques autres Etats peut les supporter, cela n'est pas une raison pour croire qu'ils soient supportables en Pologne (1).

On me répondra peut-être ce que j'ai cent fois entendu dire, *que les juifs ne sont pas susceptibles d'être assimiliés aux autres*

(1) Objets de la sollicitude actuelle du gouvernement français, les juifs ont tout lieu de se flatter que ceux d'entr'eux qui voudront marcher dans le sentier de l'honneur, n'en seront plus détournés par des distinctions humiliantes.

(*Note de l'Editeur.*)

classes de la société, que leurs mœurs, leur culte, leurs habitudes les en écartent, et que le gouvernement ne peut pas leur faire accepter un bienfait qu'ils repoussent eux-mêmes. Tant qu'on n'aura pas essayé sérieusement d'en faire des citoyens, je me refuserai à les en croire incapables. J'ai trouvé parmi eux de grands talens, des lumières et des vertus; et je ne croirai pas que des hommes conformés comme les autres, ayant les mêmes penchans et le mêmes besoins, choisissent librement dans la société les humiliations et les mépris. On a beau y réfléchir, on ne voit point de milieu à prendre, si l'on veut avoir un corps de bourgeoisie; ou rayer les juifs du nombre des négocians, ou en faire des négocians honnêtes.

Il est, je le sais, des changemens que le temps amènera, et qu'il serait imprudent et dangereux d'exiger d'eux simultanément et par des moyens de force. J'ai vu à *Varsovie* des juifs à qui l'on parlait, pour les effrayer, d'une loi qui allait paraître, disait-on, et qui les obligerait à couper leur barbe. *Cela coûterait bien du sang, répondirent quelques-uns d'entr'eux!* Que faut-il conclure de

cette menace? rien autre chose, sinon qu'ils tiennent beaucoup à leur barbe, et qu'il faut la laisser à ceux qui l'aiment : la douceur et l'exemple les amèneront insensiblement à ce sacrifice. Qu'importe d'ailleurs qu'ils aient de la barbe ou qu'ils se rasent? ceux qui voudront être admis dans la société finiront par faire ce qui convient à la société. Les économistes disaient : *Laissez faire*, *laissez passer*; je dirais volontiers : *Laissez croître*, *laissez couper*. Voilà tout ce que je puis vous dire sur les enfans d'*Abraham* et sur la bourgeoisie de Pologne.

Vilna, 1*er décembre.*

Nous partons aujourd'hui pour suivre notre route. Tout le temps de notre séjour s'est partagé entre les visites dont on ne peut pas se défendre dans ce pays, pour peu que l'on y soit connu, et les bals et autres divertissemens qui suivent ordinairement ces visites. Rien ne distingue ici ces genres de plaisirs de ceux que l'on goûte en Pologne, si ce n'est que je n'avais jamais entendu dans un bal polonais jouer autant d'airs français que dans ceux où je me suis trouvé à *Vilna*: on m'assure que j'aurai plus d'occasions de renouveler cette observation, à mesure que nous approcherons de la Russie, où les goûts et les modes françaises sont devenus plus en vogue depuis le traité de commerce que M. de Ségur a enfin conclu avec cette puissance. Bien que ce traité ne soit pas aussi complet que l'on pourrait l'attendre de l'intérêt bien entendu des deux pays, on a cependant observé ici qu'il n'avait pas fallu

être médiocrement habile pour triompher aussi heureusement des préventions et de l'habitude. Des personnes instruites m'ont dit à cette occasion que notre cour avait été si éloignée d'attendre ce résultat, qu'à la première ouverture faite par le ministre français, M. de Vergènes, craignant que le cabinet de Versailles ne fût compromis par un refus, avait mandé à M. de Ségur de ne pas insister sur cette matière délicate. Le jeune négociateur avait répondu par l'envoi du traité.

Il y a à Vilna quelques marchands anglais; ils n'ont jamais pu réussir à y faire prendre que quelques articles de quincaillerie : les étoffes, les draps, et tous les objets de parure viennent de France. Vous vous rappelez les regrets que je vous témoignais jadis du peu de faveur dont notre commerce jouissait à Varsovie, où l'excellence de nos draps fins, si généralement reconnue, n'a pu triompher de l'influence anglaise. J'ai demandé ici à des négocians français pourquoi il y avait proportionnellement à cet égard une si grande différence entre *Vilna* et la capitale de la Pologne : ils l'attribuent

également à l'amélioration sensible qui s'est opérée depuis quelque temps dans nos rélations avec la Russie. Quant à *Varsovie*, voici la raison qu'ils donnent des obstacles qui, suivant eux, s'opposeront toujours au développement de notre industrie (1). Le roi de Prusse, depuis le partage, est maître de la *Vistule*, et peut mettre aux transports des grains des Polonais des conditions plus ou moins dures. Ce prince a dans son intimité plusieurs alliés de l'Angleterre, et notre alliance avec la maison d'Autriche l'attache d'autant plus aux intérêts de notre rivale. En cet état de choses, on sent que tous les ménagemens des Polonais doivent être pour ce puissant et redoutable voisin, et toutes les déférences pour ses volontés connues ou présumées. Il n'y a pas précisément de prohibition de nos marchandises, mais il y a faveur pour celles d'Angleterre et tout ce qui vient d'Allemagne, quelle qu'en soit la qualité. On pourrait peut-être joindre cette considération à toutes celles que MM. *Fa-*

(1) Ces obstacles, la grande armée les a levés.

(*Note de l'Editeur.*)

vier, *Peysonnel* et tant d'autres ont fait valoir contre le traité de 56 (1). Au reste, je vous fait part de ce que l'on m'a dit ici, car je ne me mêle pas d'avoir un avis sur des questions aussi épineuses. Je voudrais que l'on fît des alliances avec tout le monde, et la guerre avec personne. J'attends pour cela que l'abbé de Saint-Pierre nous ait donné ses moyens, ou, qu'à son défaut, quelque génie supérieur soit parvenu à imposer aux hommes cette paix universelle que l'abbé voulait établir entre les souverains, et qu'il avait tant de peine à maintenir entre lui et sa servante.

Comme je rentrais hier à notre auberge avec l'un de mes compagnons, j'entendis, en passant devant une grande maison, les cris aigus d'un homme que l'on frappait de verges. M. Chaplitz me dit que c'était la maison de correction : il m'expliqua que

(1) En admettant cette idée comme bonne, tout est bien changé aujourd'hui ; ce serait pour nous une nouvelle raison de sentir quelles batailles l'Angleterre a perdues à *Austerlitz* et à *Jéna*.

(*Note de l'Editeur.*)

lorsqu'un maître avait à se plaindre d'un de ses domestiques, il l'envoyait dans cette maison, avec un billet à la vue duquel on lui donnait le nombre de coups d'étrivières indiqués dans ce billet. Il est triste d'avoir à féliciter la ville d'une pareille institution; mais jusqu'à ce que les choses puissent être bien, on aime à les voir devenir moins mal. Dans les campagnes de Pologne, et souvent même dans les villes, les maîtres font exécuter eux-mêmes, et sur-le-champ, les sentences qu'ils portent contre leurs paysans ou leurs domestiques. La facilité de satisfaire un premier mouvement de colère, de n'en rendre compte à qui que ce soit, et de porter arbitrairement à tel nombre qu'il leur plaît les coups qu'endurent ces malheureux, tout sert à empirer leur condition. C'est au moins un adoucissement à leur misère que d'obliger leur maître à indiquer la raison du châtiment qu'il sollicite, à quelqu'un qui, au besoin, peut en faire modérer la sévérité. La nécessité d'attendre le jour et l'heure de l'exécution, donne le temps à l'offensé de calmer son ressentiment, et au délinquant l'espoir et les moyens de solliciter son pardon.

Je voudrais pouvoir omettre une autre raison qui inviterait puissamment un législateur humain à ôter aux maîtres le droit d'exécuter eux-mêmes leurs sentences ; mais on chercherait en vain à se dissimuler qu'un grand nombre de personnes goûtent un cruel et funeste plaisir aux tourmens qu'ils font subir. Cette habitude de la cruauté, jointe à la facilité de la satisfaire, multiplie considérablement les supplices de ce genre. Cette dépravation tient évidemment à l'éducation. Les enfans entendent à tout moment donner l'ordre de fustiger quelqu'un, et ils sont autorisés de trop bonne heure à le donner eux-mêmes. S'il est indispensable, ce que je suis loin de croire, d'avoir recours aux châtimens corporels pour obtenir de l'obéissance, qu'au moins cette prétendue nécessité ne tourne pas au détriment des mœurs et de la sensibilité publique. Sous ce rapport, je crois que l'établissement des maisons de correction est un palliatif utile, en attendant mieux.

Sclef, le 13 décembre.

Un arrangement domestique, qui n'intéressait que le président Chaplitz, nous a, par événement, occasionné en route un retard singulièrement désagréable. Je vous ai dit, je crois, qu'il avait une terre dans la Russie Blanche, et que nous comptions aller passer quelques jours dans sa famille qui y est retirée. Il avait besoin de quelques chevaux pour sa campagne; des voisins l'avaient aussi prié d'en acheter pour eux, et il avait fait cette emplette à *Vilna*. Au moment où nous partîmes, je fus surpris de voir les domestiques ordinaires de ces Messieurs atteler les chevaux et se préparer à les conduire eux-mêmes. Quand je sus les raisons de ce changement, j'en fus fâché et inquiet; fâché, parce qu'il n'était pas difficile de prévoir que des chevaux qu'il avait intérêt de ménager ne nous mèneraient pas *un train de poste;* inquiet, pour plusieurs motifs:

tout le pays était couvert de neige, et dans cet état, les postillons mêmes qui ont fait la veille la même course qu'on leur fait faire aujourd'hui, ont quelquefois peine à reconnaître la route ; souvent ils se fourvoient et vous conduisent dans des fossés où ils vous renversent. On sent que ce danger devenait bien plus imminent avec des hommes peu ou pas habitués à conduire, et qui avaient à tracer leur route à volonté dans des espaces à perte de vue, et sur un plan dont les inégalités étaient couvertes par des nappes de neige. Une grande partie des accidens que je craignais nous arrivèrent, mais heureusement sans suite fâcheuses : nous versâmes tous plus ou moins souvent, sans que personne fût blessé; et l'ignorance des chemins allongea beaucoup notre route, par les erreurs fréquentes de nos *isvochiks* (cochers). Mais un danger que je n'avais pu prévoir, et qui me fait encore frémir maintenant qu'il est bien loin, c'est la traversée que nous eûmes à faire de plusieurs marais ou étangs à peine gelés, et sur lesquels nos chevaux, au galop, nous firent passer avec la rapidité de la flèche. Dans plusieurs en-

droits le vent, ayant chassé la neige, nous laissa voir dans toute son horreur le danger auquel il me sembla impossible d'échapper. Il me paraît encore aujourd'hui certain que, si en partant de *Vilna*, nous n'eussions pas mis nos voitures sur des traîneaux, nos roues eussent mille fois brisé cette glace que nous voyions ployer sous nous à mesure que nous glissions ; mais nos longs et larges traîneaux pesant à la fois et également sur un grand espace, nous en avons été quittes pour la peur. Je puis en convenir, puisque mes compagnons, beaucoup plus habitués que moi à courir ces sortes de dangers, n'ont pas rougi d'avouer qu'ils avaient tremblé cette fois-ci. Quant à nos postillons, lorsqu'ils se virent engagés sur une glace si frêle, ils eurent recours à la ressource ordinaire en pareil cas, et qui est peut-être la seule qui procure des chances de salut ; ce fut de fouetter vigoureusement leurs chevaux, et de s'abandonner au grand galop à la providence, qui, par malheur, les conduit quelquefois dans un trou. Leur grand mot dans ces occasions est *niébos* (n'ayez pas peur). Après ce discours laconique, ce qui arrive,

arrive, quoi que ce soit, n'est plus un mal; *c'était écrit* (1).

Quand j'entendis pour la première fois dans ma jeunesse défendre le système de la fatalité, je crus que ceux qui en étaient partisans étaient ou des fous ou des hypocrites. Bientôt j'eus occasion de voir cette question débattue par des hommes d'un mérite distingué; alors, sans cesser de la trouver absurde pour mon compte, je compris qu'il ne fallait point prononcer si lestement sur une matière que de grands hommes avaient jugée digne d'être discutée. Aujourd'hui que le même système me semble plus absurde encore que jamais, en voyant qu'une nation entière l'a adopté, et qu'elle a dans son sein des hommes instruits qui le défendent de manière à embarrasser ceux qu'ils ne peuvent pas persuader; il me semble qu'il n'y a rien qui soit tellement ridicule, qu'on doive oser publiquement s'en moquer. Je passai tout le reste du voyage en dispute avec MM. Chaplitz sur cette question : le colonel la défendait avec esprit, et donnait

(1) Les Russes croient à la fatalité. (*Note de l'Ed.*)

à ses mauvaises raisons tout le spécieux qu'elles pouvaient comporter ; du reste, il était intimement persuadé, et sa bonne foi méritait d'être respectée, sa logique eût-elle été en défaut. Quant au président, sa manière de controverser était différente, et me déplaisait beaucoup ; il souriait ironiquement lorsque je tenais le côté faible de son raisonnement ; et ne pouvant détruire les miens, il les laissait intacts, et n'en soutenait pas moins sa première assertion, seulement il la répétait en d'autres termes, et me donnait ses nouvelles phrases comme des raisons. Cette manière de décider ainsi une question par la question elle-même, me força à le prier d'être de meilleure foi, et de suivre au moins quelques règles de discussion. Quand il se vit pressé de cette manière il changea de batteries, et me dit que quand ce système serait faux, il était très-utile à la société, et très-politique de le répandre.....! Ici je me sentis animé de cette impatience dont vous m'avez tant fait la guerre, et je ripostai au président en des termes dont il eût eu le droit de se plaindre ; mais il était naturellement si doux, et apparemment

ma colère tellement ridicule, qu'il crut plus sage d'en rire, ce qui me mettait encore plus en fureur. « De deux choses l'une, *Monsieur*, » lui dis-je; ou vous croyez votre système » vrai, ou vous ne le croyez qu'utile. Si » vous le croyez vrai, prouvez-le moi, et » ne me parlez pas de son utilité, qui est » une autre question; si vous ne le croyez » qu'utile, j'ai à me plaindre de ce que vous » me fatiguez depuis deux heures, en me » forçant à détruire des raisonnemens à la » solidité desquels vous ne croyez pas vous- » même ».

Je refusai ensuite de continuer la discussion avant qu'il eût posé plus précisément la question. Que voulez-vous me prouver, lui répétai-je? est-ce l'*utilité*, ou la *vérité* de votre système? *L'utilité*, me dit-il. Et sur-le-champ il me fit un long étalage des actions héroïques dont ce système avait été le principe et la cause; il me cita longuement les peuples subjugués et les empires envahis par des hommes qui en étaient imbus: en un mot, il me répéta tous les lieux communs par lesquels on a essayé de l'étayer. Je brûlais que sa longue discussion fût finie, pour le

rembarer comme il le méritait : lorsqu'il m'eut cédé la parole, je le priai de m'écouter sérieusement et sans m'interrompre ; il me le promit. Alors j'entamai, ce me semble, un très-beau discours ; j'attaquai son système jusques dans son essence ; je prouvai qu'il ne produit rien de bon, qu'il ne puisse produire également le mal contraire ; que s'il rend intrépide un fou qui brave un danger, parce qu'il croit qu'un arrêt inévitable a décidé qu'il succomberait ou en sortirait vainqueur, le même principe peut servir à endormir dans sa paresse et dans son apathie une nation qui, se persuadant que les efforts les plus pénibles ne peuvent la sauver si son heure est arrivée, regardera comme un sacrifice inutile tout ce que le salut public exigera d'elle ; j'établis et démontrai que si *Alexandre* et *Charles XII* avaient été des héros, du moins ce n'était pas leur sagesse que la postérité avait admirée en eux ; et que si quelque jour un héros, véritablement digne de ce nom, était destiné à combattre l'empire russe, il pourrait tourner avec avantage contre son armée ce principe, dont on espérait se servir pour envahir les autres pays :

« Braves russes, *leur dirait-il*, restez dans » dans vos foyers, et ne vous opposez pas » par une défense superflue aux arrêts de » la destinée. S'il est décidé que vos chefs et » vos maîtres doivent triompher de nos » efforts, ils le feront indépendamment du » secours de vos bras ; s'ils doivent suc- » comber et recevoir nos lois, vous vous » uniriez vainement à eux pour contrarier » les décrets de la Providence ; votre résis- » tance serait *impie* et inutile, car ce qui » doit arriver EST ÉCRIT ».

« Croyez-vous, Monsieur, par exemple, » ajoutai-je, que, si quelque puissance en- » treprenait de vous faire rendre à la Pologne » le territoire qu'on lui a enlevé, les popes » (*prêtres*) polonais qui ont la confiance » de la plus robuste partie de la nation, et » que votre ennemi ne manquerait pas de » mettre dans ses intérêts, ne pourraient » pas tirer un grand parti de ce raisonne- » ment, auquel je vous défie de rien ré- » pondre de sensé.....? »

Le président ne répondant pas à cette interpellation de ma part, je crus d'abord ou que je l'avais converti à mon opinion,

ou que le mouvement de notre traîneau et le vent qui soufflait dans nos glaces, l'avaient empêché de l'entendre; pour m'en assurer je la répétai, et le pressai au peu du coude pour l'inviter à s'expliquer; mais, ô déplorable effet de mon éloquence!..... il dormait comme il n'avait peut-être jamais dormi dans son tribunal!

Après cela, suez, graves auteurs!..... C'est par de pareilles discussions que nous parvenions à tromper un peu l'ennui du voyage et les dégoûts de nos stations. Nous passions alternativement d'une voiture dans l'autre, et je demandais la raison de tout ce qui m'étonnait dans le nouveau tableau que j'avais sous les yeux. Déjà mes oreilles s'apprivoisaient aux articulations russes; déjà, à l'aide de la langue polonaise et de quelques mots russes que j'avais retenus, j'étais parvenu à me faire un peu entendre des officiers russes avec lesquels je voyageais; ils avaient la complaisance de ralentir en ma faveur leur prononciation, et je commençais à remarquer entre les deux langues cette analogie à l'aide de laquelle les deux peuples s'entendent en parlant chacun la leur. Je

voulus joindre l'étude de l'alphabet à celle des mots, mais ma paresse m'y fit trouver des difficultés qui la rebutèrent. L'alphabet russe est composé en grande partie de lettres grecques ; mais je n'en étais guère plus avancé, car, d'abord ces lettres ont des noms particuliers dans lesquels je ne trouvais aucune indication du son qu'elles devaient avoir ou communiquer les unes aux autres. Cette difficulté de rendre raison, même des lettres que je connaissais, m'ôta l'espoir de rien comprendre aux autres : je dois cependant vous avouer la persuasion où je suis qu'avec plus de courage et d'amour du travail j'en serais bientôt venu à bout ; mais ignorant le temps que j'aurai à passer en Russie, cette langue ne servant à rien dans les autres pays, puisque nulle part on ne parle encore de sa littérature, et prévoyant d'ailleurs qu'avec ce que je sais de polonais, je parviendrai bientôt à me faire un jargon à l'aide duquel je comprendrai et serai compris, je doute que l'envie me prenne de m'en occuper.

Les chevaux achetés par M. Chaplitz nous firent faire de quatre à cinq lieues par jour ;

mais je dois avouer qu'avec le temps que nous eûmes, des chevaux de poste ne nous eussent pas menés plus vîte. Les pauvres bêtes avaient de la neige jusqu'au ventre, et il leur arriva souvent de ne pouvoir s'en tirer que par des sauts qui donnaient à notre équipage des secousses effrayantes. La neige est très-favorable au traînage; mais c'est lorsqu'elle est durcie par la gelée : autrement on tombe dans l'embarras dont nous eûmes tant de peine à sortir.

Je vous ai dit que nous avions versé plusieurs fois sans nous faire de mal; vous en concluez, je gage, que l'on ne peut pas s'en faire en tombant d'un traîneau. Ne vous y fiez pas cependant.

Les voitures de voyage sont trop étroites pour être placées sur un traîneau qui n'aurait que la même largeur; il y aurait entre cette largeur et la hauteur de la voiture, ordinairement surchargée de vache ou autres effets, une disproportion telle que l'on renverserait à la moindre inégalité du terrein. Pour rétablir un juste équilibre, on ajoute à son traîneau, et de chaque côté, deux pièces de bois, croisées de manière à former

un triangle, dont le grand côté qui est porté en avant est de trente à trente-six pouces. On appelle cette addition *les aîles du traîneau* qui, par ce moyen, verse beaucoup plus rarement ; mais lorsque cela lui arrive, comme il faut que la voiture remonte de toute la hauteur de l'une de ces aîles qui lui sert de pivot au moment de la chûte, il arrive souvent des accidens : celui qui est le plus commun est un grand coup que la tête reçoit contre l'impériale de la voiture, coup plus ou moins violent, et dont les bonnets fourrés que l'on porte en voyage ne garantissent pas toujours assez. Si le traîneau n'est pas couvert et qu'il y ait beaucoup de neige, le voyageur, les oreillers, les pélisses et couvertures, les portemanteaux, etc., etc., tout est renversé, sans autre mal, dans la neige ; et il est alors assez gai, pour celui qui n'est que spectateur, de voir le pauvre diable se relever comme il peut, secouer la neige qui a pénétré jusques dans ses plus secrets vêtemens, et se replacer sur son traîneau, au milieu de ses nippes et de ses oreillers rembourrés de cette même neige.

Dans les provinces russes, les postes sont presque toutes tenues par des juifs; lorsqu'il a gelé fort, leur longue barbe est composée de rayons de glace qui leur donnent un air vénérable : le premier que j'ai vu en cet état, était un gros garçon à large et rouge trogne. Sa tête me rappela la Samaritaine dans certains momens d'hiver.

Le lieu d'où cette lettre est datée n'est pas le premier où nous nous soyons arrêtés. Nous avons passé quatre jours à la campagne du président Chaplitz, où je n'ai pas pu trouver un seul moment pour vous écrire. Là nous recommençâmes à jouir de tous les agrémens dont nous avions été privés depuis *Vilna*. Les Russes ne connaissent guère d'autres plaisirs que la table, le jeu et la danse; ils sont très-hospitaliers, et mettent tous leurs soins à bien traiter et bien recevoir leurs hôtes. Le président était marié avec une Dame qui n'avait pas encore vu ses frères : leur arrivée était donc une grande fête pour cette maison; et pour l'aider à en faire les honneurs, la présidente avait appelé près d'elle plusieurs de ses sœurs et voisines. La maîtresse de la maison et ses

sœurs sont les premières Dames russes que j'aie vues de ma vie ; je les considérai et les examinai avec toute l'attention dont j'étais capable, et je puis vous jurer que jamais encore je n'ai trouvé parmi les Dames, même très-belles, rien d'aussi aimable que celles-ci, dont *les traits* cependant n'avaient rien d'extraordinaire. Un air de bonté et de douceur, répandu sur toutes leurs actions, embellissait à mes yeux leur physionomie ; la gaieté qui les animait ne paraissait pas être celle de la circonstance heureuse qui rassemblait autour d'elles tout ce qui les intéressait, mais un état habituel de leur ame. J'étais le premier Français qui fût peut-être jamais arrivé dans cette campagne écartée ; je devins donc un objet de curiosité pour toute la compagnie, dans laquelle le colonel et son jeune frère étaient les seuls qui parlassent français : ce que je ne comprenais pas à l'aide de la langue polonaise, m'était expliqué par ces Messieurs. J'avais d'une autre part trouvé, pour me faire entendre, un moyen qui me réussit assez ; je m'étais informé de la plupart des terminaisons des verbes et des substantifs ; et lorsque

je voulais exprimer une chose dont le nom russe ne se trouvait pas dans le nombre de ceux que j'avais déjà retenus, je prenais le mot dans la langue polonaise, et lui donnais, bien ou mal, la terminaison russe ; les rapports entre les deux langues sont tels, que, sans parler russe, j'étais à peu près compris ; et les barbarismes que je commettais faisaient rire aux éclats, mais de manière cependant à ce que cette gaieté n'eût rien de désobligeant pour moi. Etant introduit par des frères et des amis dans une partie de plaisir, la connaissance se trouva beaucoup plutôt faite; j'eus à répondre à une infinité de questions plus ou moins graves, plus ou moins gaies. Je songeai alors à la position du *Huron* débarqué sur les côtes de Bretagne. J'étais ce *Huron*; *l'interrogant bailli* avait aussi son remplaçant ; mais par malheur je cherchai vainement une demoiselle de Saint-Yves. Le genre d'intérêt qu'on me témoignait, tout flatteur qu'il était, ne ressemblait pas assez, suivant moi, à l'affection de la belle marraine. Au reste, les mêmes questions à peu près me furent faites, et la présence des maris et des frères autorisant une plus grande

liberté, la sœur de la présidente me demanda comment je ferais pour parler à ma maîtresse. Je répondis que si ces dames voulaient être mes précepteurs, je ne doutais pas qu'en très-peu de temps je ne fusse en état de dire tout ce qu'il importait de faire savoir à sa maîtresse, du moins dans les premiers momens. On me prit au mot, et l'on procéda à ma première leçon. Le mot *aimer* n'est pas dans toutes les langues de la même conjugaison; c'est pourtant celui que l'on aime à conjuguer le premier, et c'est sur celui-là que je voulus d'abord être instruit: je désirai savoir comment l'on disait *je vous aime*; l'on me répondit: *ïa tébié loublou.* Il faudrait entendre prononcer ces mots par une belle dame russe, pour imaginer combien je les trouvai jolis. Je ne voulais plus répéter autre chose, et lorsqu'on entreprit de me faire passer à une autre règle, je déclarai que je savais assez de russe, et répondais: *ïa tébié loublou*, à tout ce que l'on me disait. On me fit cependant comprendre que cela ne suffisait pas, et qu'il fallait au moins avoir quelque joli nom à lui donner; et pour que je pusse choisir, on décida de m'en indiquer plu-

sieurs ; mais je trouvai le répertoire si aimable, que je le retins presque tout entier. Il n'y a peut-être pas de langue où se combinent d'une manière plus ingénieuse les noms d'amour et d'amitié. *Moïa sertsa* (mon cœur) est le plus commun, et se donne dès qu'il y a familiarité entre les personnes, sans tirer à la moindre conséquence. Il est quelquefois un terme de supériorité et de protection, comme en France, où une dame donne ce nom à un enfant, et quelquefois à une subordonnée. *Moïa doucha* (mon ame) est plus tendre, et ne prouve cependant rien entre deux personnes de sexe différent ; ce n'est souvent qu'un terme de simple amitié. *Moïa douchineka* (ma petite ame), diminutif du précédent, commence à être plus caractéristique ; il sert aussi à exprimer la tendresse paternelle pour des enfans que l'on caresse : mais le mot par excellence, le mot sacrementel, le mot qui dit tout, est *moïa galaboucheka* (ma colombe) ; c'est le maximum de la galanterie, et la dame qui consent à le recevoir, a des raisons qui ne regardent personne, mais que tout le monde entend.

Puisque ces dames voulaient bien être mes maîtres, elles devaient avoir sur leur écolier l'autorité qui leur appartient ; elles en usaient pour se faire mieux entendre, et afin de me rendre *sensible* la différence des mots susdits, elles me gratifièrent de deux ou trois soufflets bien *appliqués*, pour avoir mal appliqué, suivant elles, le dernier mot de ma première leçon.

Les quatre jours que nous passâmes dans cette maison nous eussent fait oublier bien d'autres maux que ceux que nous avions soufferts en route : aussi, malgré le regret que j'éprouvais à quitter cette aimable société, j'entendis sans trop de chagrin donner les ordres nécessaires pour notre départ ; l'espoir de trouver bientôt de nouveaux agrémens, m'aida à prendre mon parti. Nous sommes arrivés hier à Sclof, petite ville de la Russie Blanche, appartenant au général Joris, ancien favori de l'impératrice. Je remets à une autre lettre les détails que je me serai procurés sur ce pays.

Sclof, le 17 décembre.

Le lieu assigné pour retraite au général *Joris* (1), par S. M. l'impératrice, n'était, il y a vingt ans, qu'un village intéressant: aujourd'hui on l'appelle ville par politesse pour le propriétaire, et parce qu'il a médité d'y bâtir un palais dont l'orangerie est déjà faite. Au reste, il ne faut pas attacher trop de sens à ce mot *ville*, qui se donne, à ce que l'on m'assure, non-seulement à de misérables hameaux, mais encore à des lieux où il n'y a jamais eu de maison, et où seulement l'impératrice a ordonné d'en bâtir. Dans le voyage que S. M. vient de faire dans la *Tauride*, cette princesse a ordonné de cette manière la construction de plusieurs villes, dans des endroits où probablement on ne construira jamais une cabane. A *Cherson*, elle a fait plus; la construction d'une ville

(1) Il est mort il y a deux ans.

(*Note de l'Editeur*).

projetée

projetée de cette manière, a fourni l'occasion d'une fête qu'elle a donnée à l'empereur: l'impératrice a posé une pierre, et a invité l'empereur à en poser une autre. Ce prince, qui sait quelle suite on donne ordinairement à ces sortes d'entreprises, s'est, dit-on, permis une plaisanterie qui circule ici. Il a dû écrire à quelqu'un: « Nous venons de faire un grand » miracle, l'impératrice et moi; en une demi- » heure elle a posé la première pierre d'une » ville, et moi la dernière ».

Au reste, la ville de Sclof a cet avantage, qu'étant toute neuve, on en fera ce que l'on voudra. Les rues en sont larges et bien alignées: par malheur elles sont bordées d'assez vilaines maisons de bois, habitées par des juifs. Parmi tous ceux qui s'y livrent au commerce, il n'y a pas dix Russes de nation.

Le général Joris a signalé sa reconnaissance pour son *auguste* souveraine, en établissant dans sa terre un corps de cadets. Il consacre une partie de sa fortune à l'éducation d'environ deux cents enfans, à qui il donne des maîtres en tous genres d'exercices, et des professeurs qui se chargent d'enseigner tout ce que l'on voudra. Le général, qui est un soldat

de fortune, et qui a appris tout ce qu'il sait en usages et en talens depuis l'époque de sa faveur, n'est guère en état de juger du mérite réel des maîtres qu'il fait venir : il les examine lui-même, les questionne sur tout ce qu'il sait, et lorsqu'il leur trouve autant de connaissances qu'à lui, il les regarde comme d'habiles gens. Il est difficile que des hommes vraiment instruits se décident à se fixer dans cette résidence ; car bien que le propriétaire soit un homme doux et d'un commerce aimable, il passe pour être d'un caractère trop léger pour qu'il soit possible de compter sur ses promesses.

MM. Chaplitz, qui le connaissent beaucoup, étant allés le voir dès leur arrivée, il leur demanda quel était l'étranger qu'on lui avait dit être venu avec eux. Sur leur réponse, il m'envoya inviter à dîner par un officier de sa petite garnison. Je n'étais pas fâché de voir celui que, du temps de sa faveur, on nommait *le beau Joris*. Il m'a semblé qu'en effet il avait dû mériter ce nom : c'est un homme de cinq pieds six pouces, fait à peindre ; je crois qu'il approche de la cinquantaine, mais ses yeux sont encore charmans

et ses manières pleines de graces. Quoiqu'il ne manque pas d'esprit naturel, sa conversation n'est pas infiniment piquante; il a le malheur de tous les gens qui ont appris tout récemment des choses qui les étonnent, et qu'ils croient ignorées de tout le monde; ils en parlent sans cesse, et vous interrogent à tous propos. Leurs questions sont déplaisantes, en raison de ce qu'ils ne savent pas même dissimuler leur chagrin de ne pas vous surprendre dans l'ignorance où ils étaient la veille. Le général me fit l'honneur de beaucoup m'entretenir; il me répéta souvent qu'autrefois il était un *barbare*, et que sa *dame* (c'est ainsi que sans s'expliquer il désignait l'impératrice) avait fait de lui un tout autre homme. Il me parla beaucoup du temps de sa faveur, et me cita, les larmes aux yeux, des traits de bonté dont sa dame l'avait honoré. Il entra dans des détails dont je n'aurais pas cru qu'il eût daigné faire part à un étranger, et me rapporta quelques anecdotes que je ne vous conterai pas ici, quoiqu'elles ne lui fassent qu'honneur, parce que je crois que s'il est libre à un voyageur de dire ce qu'il a observé, il n'est pas le maître de

répéter ce qu'on lui a dit, lorsque sur tout des tiers y peuvent être intéressés.

Le général aimait beaucoup à parler de son corps *des cadets*, établi, à ce qu'il dit, sur le plan de celui de Pétersbourg. Si je juge de tous les maîtres par celui que j'ai vu, et qui m'a dit professer la *littérature française*, j'ai grand peur qu'on ne vole au général son argent, et aux malheureux enfans un temps bien précieux.

La terre de Sclof est très-considérable, et vaut, dit-on, au propriétaire deux cent mille roubles de revenus (plus de huit cent mille francs). Avec cette fortune, il est presque dans le besoin, et souvent il ne peut pas disposer d'une somme dont un particulier ordinaire rougirait de manquer: il joue à la vérité, et perd quelquefois beaucoup d'argent, mais il gagne aussi à peu près à son tour, et il ne passe pas pour être plus maladroit qu'un autre. La dépense de son corps *des cadets* est peu de chose dans un pays où un propriétaire de terres n'a presque rien à acheter; ses constructions de palais et d'édifices sont en projets, comme les nouvelles villes de la Crimée: c'est donc dans le désordre inex-

tricable qui l'environne, qu'il faut chercher la raison de ses embarras continuels. Cet apperçu de la fortune du général Joris me donna l'idée de demander par quelle expression on rendait en Russie le mot *ordre ;* vous croirez, je gage, que je plaisante quand je vous dirai qu'il n'y en a pas ; c'est un fait que je puis vous garantir, et vous pouvez hardiment porter à qui que ce soit le défi de vous dire, sans périphrase, comment on dit *ordre* en russe ; je m'explique cependant, par le mot *ordre* j'entends ce qu'on appelle en latin *ordo* et en allemand *ordnung*, car s'il s'agit du mot *ordre* (*jussus*), oh ! pour celui-là, il y en a plusieurs ; on y donne des *ordres* à tout moment, on en reçoit de même ; on confère des *ordres* et des dignités aux citoyens distingués ; mais on ne sait pas ce que c'est que *l'ordre* qui doit régner dans une maison, dans un établissement quelconque.

Voulez-vous que je vous confie une faiblesse que vous êtes libre d'appeler comme vous voudrez ; je vous avoue que cette absence dans la langue russe d'un mot qui me paraît si nécessaire, m'a donné contre la nation une espèce de préjugé jusqu'à un certain

point défavorable : je ne conçois pas comment le mot peut manquer à des gens de qui la chose serait connue. Au reste, je n'entends pas sur un simple apperçu, et sur un si léger indice, vous indisposer contre une nation ; mais si, lorsque je la connaîtrai mieux, je trouve mon pressentiment justifié, alors vous trouverez bon que je vous dise, comme Monsieur DACIER, *ma remarque subsiste.* En attendant, je vous promets de me méfier de ma sagacité, de mettre mon observation en réserve, et d'examiner ce que je verrai *comme si de rien n'était.*

Le général *Joris* voulut nous faire voir tout ce qu'il avait : il nous invita au spectacle, car il avait aussi une troupe de comédiens. Cette troupe était très-nombreuse; elle avait pour acteurs tous les élèves du corps *des cadets*, renforcés de quelques jeunes paysannes que le général fait dresser sous ses yeux ; un italien, qui se dit maître de ballets, et qui sait à peine danser lui-même, leur montre à danser : je ne sais pas trop ce que leur montre une certaine dame d'assez mauvaise mine, qui a ces jeunes filles sous sa direction. On nous donna deux pièces et un

ballet. La première pièce était l'opéra-comique *des deux Chasseurs* que l'on a traduit en russe ; toute la musique est conservée, et il paraît que les paroles y ont été bien adaptées. Je n'ai pas besoin de vous dire comment cela fut rendu. La seconde pièce avait été faite par le maître de ballets, pour la fête du général ; je jugeai que c'était une série de complimens, et je trouvais cela assez naturel : mais le machiniste voulut aussi déployer ses talens, et cela devint fort ennuyeux. Dans un théâtre tel qu'on peut le supposer pour des enfans, et qui avait à peine quinze pieds quarrés, on voyait à tous momens descendre du ciel, dans des *gloires* toutes brillantes de papier d'or et d'argent, des héros et des dieux qui venaient faire leur petit compliment au maître de la maison. Ces *gloires* étaient presque de la dimension du théâtre, et les acteurs en scène, étaient tenus de se ranger derrière pour faire place aux survenans : enfin les *gloires* disparurent, et les acteurs confondus et mêlés avec les dieux, nous donnèrent un ballet qui ne valait pas le diable. Cependant l'intention du maître étant honorable et digne de tous nos remerciemens, je le félicitai

beaucoup d'avoir réuni autant de genres d'agrémens dans sa petite ville. Nous prîmes congé de lui comblés de toutes ses honnêtetés : il eut la bonté de m'engager d'une manière très-pressante à repasser par Sclofquand je retournerais en Pologne ; je lui en fis la promesse, et d'autant plus sincèrement que c'est en effet mon intention, ne connaissant pas d'autre route.

Mohilof, 25 décembre.

MOHILOF ou Mohilef, d'où je vous écris, est éloigné de *Sclof* d'environ vingt-huit vestes (un peu plus de six lieues). Le traînage était devenu excellent et notre voyage ne dura pas deux heures, en y comprenant le temps que nous mîmes à relayer au milieu de la route. Cette ville est la capitale de la Russie Blanche; elle a des remparts qui n'arrêteraient pas un quart-d'heure une compagnie d'infanterie; sa population est de neuf à dix mille ames; elle est la résidence du *général-gouverneur*, et le centre de l'administration. Le jeune Chaplitz, qui a le grade de major, est attaché au général-gouverneur en qualité d'aide-de-camp. Il a à Mohilof un mauvais logement où nous descendîmes.

Je vous ai promis de vous faire part non seulement de ce que j'aurais vu, mais encore des sensations que j'éprouverais dans mes

voyages. Je dois donc convenir avec vous que, depuis mon arrivée ici, j'éprouve je ne sais quoi de triste et de pénible, dont j'ai peine à me rendre compte. Je ne retrouve pas ici la moindre trace de cette gaieté qui régnait à la campagne du président : tous les personnages sont guindés et roides ; et je sens que je ne pourrais pas vivre à Mohilof quand je n'y aurais pas reçu, en arrivant, un coup que les circonstances me rendent encore plus sensible. J'aurais besoin d'être dans une situation d'esprit plus tranquille, pour être en état d'observer ; aussi attendrai-je quelques jours pour vous écrire à tête reposée : je me bornerai aujourd'hui à vous marquer ce qui m'est arrivé.

Ma tristesse date de mon départ de Sclof. Au moment où nous nous préparions à monter en voiture, un des officiers russes, avec qui nous sommes venus, nous rendit témoins d'une scène que je n'oublierai jamais. Son domestique, en chargeant son traîneau, avait omis d'y placer la boîte qui renfermait son nécessaire : le Russe voit cette boîte sur la table, appelle son domestique, et, avant toute espèce de question, lui applique un

souflet épouvantable (1), et qui l'envoya tomber, à plusieurs pas de lui, sur un meuble où il dut se faire bien du mal. Relevé de sa chute, le malheureux expliqua à son maître qu'il n'avait pas serré cette boîte, parce qu'il avait été obligé d'attendre son retour pour la fermer, lui seul en ayant la clef. Je m'attendais qu'une explication si simple allait faire rougir l'étourdi, et valoir au domestique quelque consolation pour l'injustice dont il avait souffert : au lieu de cela, le brutal continua à jurer et à menacer. Le malheur voulut que je me trouvasse en route dans la même voiture, et je ne serais pas surpris qu'il n'ait jugé à la mine que je dus lui faire, combien son procédé me le rendait désagréable. A la poste, les domestiques à leur tour apostrophèrent les postillons, comme ils sont habitués à l'être par leurs maîtres; et je gage qu'en route ces malheu-

(1) C'est ainsi qu'un maître fâché apostrophe toujours un domestique, et celui que l'on fait appeler dans un moment d'humeur est toujours sûr de recevoir deux ou trois paires de souflets, avant de savoir de quoi on va lui parler.

(*Note de l'Editeur.*)

reux ne donnèrent pas plus de coups de fouet à leurs chevaux qu'ils n'en reçurent du laquais qui se trouvait placé sur le devant de notre traîneau. Je ne puis vous dire combien ce traitement me faisait souffrir. En arrivant à la porte de Mohilof, le premier spectacle qui me frappa fut un soldat que deux de ses camarades rouaient de coups de bâton, par ordre d'une espèce d'adjudant qui les comptait. C'est au milieu des idées sombres que ces événemens me faisaient naître, que je parvins au triste et sombre manoir du major Chaplitz : nous eûmes deux chambres pour quatre, et nos domestiques logèrent tous pêle-mêle dans une troisième. Je ne sais pas où nos trois Russes sont allés loger.

Il n'y avait pas une heure que nous étions arrivés lorsque MM. Chaplitz furent demandés par le général-gouverneur : ils se mirent en devoir de s'y rendre. Le messager les avertit qu'ils trouveraient son *excellence* chez *Marie Serguevna :* cette *Marie Serguevna* est une dame *Solticow*, que, suivant l'usage des Russes, on ne désigne que par son nom de baptême et par celui de sa mère. On

voulut m'emmener chez cette dame ; mais ne me trouvant pas disposé à me faire présenter dans une société nouvelle, je pris pour prétexte que je n'avais avec moi que des fracs, et qu'il me fallait le temps de me faire habiller. MM. Chaplitz voulurent bien se charger de dire au général-gouverneur qu'une indisposition légère me forçait à remettre à quelques jours l'honneur de lui présenter mon respect. Ces mesures prises, je me fis conduire chez *Ivan Ivanovitch Zoubatof*, négociant de cette ville, pour lui faire accepter les traites du P. de N....., et mettre ainsi mes affaires en règle. C'est ici que la fortune m'attendait pour me faire sentir un de ses coups les plus poignans. *Ivan Ivanovitch* refusa d'accepter les traites ; il donna pour ses raisons qu'il est fort en avance avec le P. de N..... ; qu'il l'avait averti de ne plus tirer sur lui sans avoir fait les fonds nécessaires ; et qu'il était fort surpris qu'il n'eût pas fait plus d'attention à cet avis. Il m'a prévenu que cet homme sans conduite avait vendu pour rien la terre de trois mille paysans que l'impératrice lui avait donnée, et cela, huit jours après en avoir reçu les titres ; que cette vente

le privait lui, son créancier, de l'hypothèque qu'il croyait avoir pour ce qui lui était dû. Qu'au reste, mon débiteur étant maintenant en faveur à Saint-Pétersbourg, il me conseillait de m'y rendre, afin d'intimider, par la crainte d'un éclat qui pût nuire à son crédit naissant, cet homme envers qui les moyens ordinaires devenaient impraticables : il m'offre de joindre ses efforts aux miens, et les démarches de ses amis à celles que je croirai devoir faire de mon côté. J'ai dû le remercier de ses offres; mais j'ai besoin de réflexions avant de prendre un parti quelconque.

Le tailleur que j'avais fait appeler est un Allemand qui s'est établi depuis dix ans à Mohilof; je lui ai trouvé une physionomie si abattue et si triste, que je n'ai pu résister au desir de savoir ce qui causait son chagrin et si on pouvait l'adoucir. Cet homme m'apprit en sanglottant qu'il venait de recevoir cinquante coups de bâton par ordre du commandant, et que sa femme que l'on venait de conduire à la geole, allait y être fouettée. Leur crime était d'avoir arrêté dans la rue un secrétaire du général-gouverneur, et de

lui avoir demandé avec trop de chaleur le paiement d'un mémoire de fournitures dues depuis long temps. J'osai présumer assez de mon crédit sur le président, pour obtenir de lui un mot pour le commandant, afin d'empêcher l'exécution du reste de l'arrêt. Le président en effet accorda le billet de la meilleure grace; le commandant donna le contr'ordre demandé, et le tailleur vint me remercier un moment après. Il était arrivé à la geole avec son contr'ordre, bien à propos, disait-il, *car on venait de commencer.*

Quand MM. Chaplitz furent de retour, je fis au président de vifs remerciemens pour l'égard qu'il avait bien voulu avoir à ma recommandation; ensuite je lui demandai si, en Russie, des étrangers étaient soumis au régime dont on venait d'user envers les malheureux allemands : il me répondit que c'était contre les lois, et que Pierre-le-Grand, qui voulait attirer le plus de monde possible dans son pays, avait prononcé des peines terribles contre quiconque maltraiterait un étranger. « Mais, que voulez-vous, ajouta-» t-il, on abuse de tout. Cet homme est à » cent cinquante lieues du sénat qui pourrait

» lui rendre justice ; il n'a pas de protection » assez puissante pour que l'on croie devoir » s'occuper de son affaire ; d'ailleurs, il est » naturalisé Russe, et cette circonstance lui » ôte la protection de l'ambassadeur de sa » cour, qui pourrait seul intervenir pour » lui d'une manière efficace. Ajoutez à cela » que le général-gouverneur soutiendrait le » commandant qui peut-être n'a agi que par » ses ordres. Au reste, cela n'aurait pas lieu » sous les yeux de la cour. »

Tout ce que je vois ici m'afflige et m'inquiette : je vous écrirai dans quelques jours.

Mohilof,

Mohilof, le 8 janvier 1789.

Le président n'est pas d'avis que j'aille à Pétersbourg ; ses frères mettent à m'en détourner une ardeur qui passe les bornes du zèle ordinaire, et me prouve un attachement auquel je n'aurais pas osé prétendre. On m'assure que j'y éprouverai ou des lenteurs ruineuses, ou un refus net de justice. J'alléguai les lois promulguées, et la fermeté bien connue de l'impératrice à les faire exécuter. On m'assura que l'impératrice n'entendrait jamais parler de mon affaire ; que les mesures étaient bien prises pour cela ; que quiconque essayait d'écrire à cette princesse était sur-le-champ placé dans un *kibitt* (1), et conduit en Sibérie, ou du moins sur les frontières ; qu'à moins d'avoir pour moi l'ambassadeur, et

(1) Espèce de demi-tonneau coupé, monté sur des roues, très-en usage en Russie.

que ce ministre fût déterminé à parler très-haut en ma faveur, je perdrais ma peine et mon argent. Ces considérations me paraissent très-fortes; je ne suis pas venu dans ce pays-ci pour entreprendre une lutte contre la puissance et l'autorité des ministres : je crois qu'un étranger a toujours mauvaise grace à venir se plaindre des abus que supportent les gens du pays. Le ministre français lui-même, qui me devrait protection si j'étais insulté dans ma personne, ne me doit pas d'intervenir dans une affaire devenue litigieuse. Il paraît d'ailleurs que cette intervention, pour être utile, aurait besoin d'être appuyée d'une bienveillance à laquelle je n'ai aucun titre particulier. Quel parti dois-je donc prendre ? au lieu de cent vingt mille francs sur lesquels j'avais droit de compter, et qui m'eussent mis à même de faire fructifier l'établissement que l'on m'a fait quitter, je me trouve sur le point d'avoir un procès douteux à cinq cents lieues de ma famille, et n'ayant pas mille écus dans ma bourse! il y a de quoi tourner la tête. Peut-être serai-je obligé de vous charger incessamment de me faire passer de l'argent; mais où me le ferez-vous tenir ?

c'est ce que je ne suis pas en état de vous dire en ce moment.

J'ai été présenté au général-gouverneur : je ne l'ai abordé qu'avec une répugnance dont j'avais peine à me rendre le maître. Cet homme est le fameux Passek (1), l'un des assassins du malheureux *Pierre III*. On a peine à s'habituer à voir revêtu de marques d'honneur, et chargé de fonctions respectables, l'homme qui en a rempli d'aussi atroces. En vain a-t-on voulu rejeter l'odieux d'un crime épouvantable sur la personne sacrée que sa position en faisait profiter : il faudrait des preuves plus claires que le jour pour persuader que la même femme qui peut être à la fois citée comme un modèle de véritable grandeur, d'ambition noble et éclairée, d'affabilité et de douceur, a pu concevoir ou même permettre un attentat dont l'exemple la menaçait elle-même d'un danger aussi long que sa vie. Tout s'explique au contraire par le caractère connu des deux ou trois pandoures qui, secondés d'une intrigante célè-

(1) Mort depuis en exil.
(*Note de l'Éditeur.*)

bre, ont profité d'une mésintelligence domestique qu'ils avaient fait naître, nourrie et précieusement fomentée, pour concevoir et exécuter un crime que l'on a voulu depuis rejeter sur le compte de la politique. On conçoit fort bien qu'à l'aide d'une mésintelligence adroitement entretenue, on ait pu parvenir à inspirer à la princesse des frayeurs chimériques, et la disposer ainsi à regarder comme un bonheur l'événement qui l'en délivrait et dont on lui aura caché les odieuses circonstances; qu'ensuite elle ait élevé aux premières dignités des hommes qui s'étaient attachés à sa fortune, et dont elle ne connaissait que le dévouement, c'est une chose si simple qu'elle n'a pas même besoin d'être expliquée. L'influence subséquente de ces hommes, et le crédit immense dont ils jouirent ensuite, suffisaient bien, sans qu'il fût besoin de l'intervention de celui de l'impératrice, pour empêcher de parler les témoins de cette catastrophe, et même pour obtenir la suppression du Mémoire dont ils sont, dit-on, menacés par M. de *Rulhieres;* mais ce qu'on ne conçoit pas aussi bien, c'est la complaisance avec laquelle tous ceux qui

ont parlé de cette catastrophe se sont réunis pour avancer que l'empereur l'avait méritée.

Un Empereur *mériter d'être assassiné par ses soldats !*..... Quand l'atrocité se joint au ridicule, on est dispensé de répondre. C'est aussi abonder un peu trop dans le sens des coupables, que de consentir à les en croire sur leur parole lorsqu'ils accusent leur victime; mais, au reste, examinons un peu les crimes de ce malheureux prince. J'ai entendu ses plus grands ennemis s'expliquer sur son compte dans des temps où l'on n'était pas trop mal venu à l'accuser. En résumant tous leurs griefs, que lui reprochaient-ils eux-mêmes ? d'avoir été un prince *d'une figure rebutante, entiché de la discipline allemande; passant un temps précieux à des ridicules exercices et à d'éternelles parades; innovant tous les jours, et voulant introduire parmi les Russes des mœurs étrangères; fumant comme un matelot; ayant une maîtresse connue et avec laquelle il se conduisait d'une manière scandaleuse; vivant mal avec sa femme, et ayant médité de la faire enfermer dans une prison qu'il faisait construire au su de tout le monde.*

Que répondent à cela la justice et la vérité ?

que *Pierre III*, d'abord d'un physique agréable, avait été défiguré par une maladie ; qu'il n'y avait pas grand mal à admirer la discipline que le grand Frédéric venait d'introduire dans ses troupes ; et que les exercices et les parades auxquels ce grand homme prenait plaisir, ne lui avait pas mérité d'être assommé par des assassins ; ..... que *Pierre-le-Grand* avait beaucoup plus innové que *Pierre III*, et n'avait pas assez innové ; que fumer plus ou moins n'est pas un grand crime, puisqu'aujourd'hui les courtisans eux-mêmes se le permettent ; qu'avoir une maîtresse est un de ces délits dont la punition appartient à sa femme, et dont M. Rhulieres dit par-tout qu'il avait été puni même d'avance ; quant au projet de la faire enfermer dans une prison, qui, au su de tout le monde, était destinée au jeune prince *Ivan*, il faudrait d'autres preuves de ce projet que l'accusation de ses ennemis, qu'ils ne justifieraient même pas. Ou je me trompe fort, ou l'histoire tracera quelque jour, de sa main indépendante, un tout autre portrait que celui que nous avons de *Pierre III*. On se souviendra que la plupart des projets exécutés par Catherine-

la-Grande, avaient été conçus par son époux. On se souviendra que parmi ses *innovations* il avait reconnu la liberté de la noblesse, qui, avant lui, ne pouvait pas mettre le pied sur le sol étranger, et qui, après lui, ne put le faire sans permission. On se souviendra que parmi ses *innovations* il avait préparé des adoucissemens au sort des serfs, et que l'impératrice n'a fait que continuer ses idées de bienfaisance en prononçant les nombreux affranchissemens qui, autant que ses victoires, ont fait bénir son règne. Quant à la faiblesse et à la lâcheté avec laquelle on prétend qu'il succomba à son malheur, il faudrait encore là-dessus entendre ses amis; mais les princes malheureux en ont-ils ?

Il y avait long-temps que ces idées fermentaient dans ma tête ; mais en venant à Mohilof je ne m'étais pas dissimulé qu'il me faudrait voir le général-gouverneur, et même le ménager, si je ne voulais pas être contre-carré dans mes affaires. Je n'eus qu'à me louer de la réception qu'il me fit : sa politesse réelle ou affectée, car je ne puis pas encore le juger sur cet article, est jusqu'à un certain point embarassante, et, comme à celle que

j'ai observée dans quelques autres Russes, je lui trouverais quelque chose d'un peu calin (1); passez-moi cette expression, s'il était possible qu'il crût avoir besoin de moi.

Le général Passek est un homme de cinq pieds huit pouces, taillé en Hercule; sa figure est gracieuse quand il veut l'adoucir;

(1) Quand les Russes éprouvent quelque refus, ils insistent ordinairement jusqu'à fatiguer. Il est très-difficile de persister dans son refus, à moins de se décider à se brouiller avec eux. Ils prononcent surtout leur *pajalouyé batouchkou* (je vous en prie, mon père,) d'un petit ton patelin auquel on ne résiste guère. Je ne sais pas si je vous ai dit; mais si je l'ai oublié, je vous apprends ici que toutes les apostrophes d'homme à homme sont indiquées par l'expression *batouchkou* (mon père), et pour les dames, par celle *matouchka* (ma mère): ce n'est pas précisément un terme de soumission, car si un soldat parlant à sa souveraine, l'appelle *matouchka*, un père parlant à son fils, l'appelle *batouchkou*. Ce ton familier est dans l'esprit de la langue, et ne tire pas plus à conséquence que le mot *Monsieur*, que nous donnons également à un homme respectable et à un faquin. En Russie, un maître dit à son esclave : *si tu recommences, mon père, je te ferai fouetter*; l'esclave répond: *vivanat batouchkou* (mon père, je te demande pardon).

son œil est fier, et le ferait passer pour spirituel s'il voulait ne pas parler; il est âgé de soixante-six ans, passe au moins deux heures par jour à sa toilette, qui pourtant ne consiste guère qu'à lui appliquer sur la tête une perruque à bourse, frisée d'avance, mais sous les bordures de laquelle un valet-de-chambre adroit s'efforce de faire rentrer quelques rides que le général n'aime pas à laisser sur son front. Comme c'est une grande faveur que d'être admis dès que l'on arrive et sans attendre, je dois à la bienveillance de son excellence d'avoir plusieurs fois assisté à l'installation de cette perruque.

La qualité de général-gouverneur se rend par le mot russe *naméchuik*. Quand on parle de lui, même en français, on l'appelle le *naméchuik*. Ce mot est plus court que celui de général-gouverneur, et je m'en servirai dorénavant.

C'est à une des toilettes de soir que je fus présenté au *naméchuik*. Après m'avoir fait l'accueil dont je vous ai parlé, il me dit : « Nous passons toutes les soirées chez *Marie* » *Serguevna*; on y fait la partie, et ceux qui » ne veulent pas jouer dansent; car ici il

» faut faire l'un ou l'autre : je vais vous y
» mener ; c'est une dame très-respectable,
» et j'espère que la réception qu'elle vous
» fera vous distraira un peu du désagrément
» que vous venez d'éprouver ici ».

Ce discours m'annonça que MM. Chaplitz l'avaient mis au courant de mon affaire et des embarras où elle me jetait : quoique je n'eusse pas de fortes raisons de desirer le silence à ce sujet, je fus pourtant surpris qu'on l'eût rompu sans mon consentement ; j'attribuai cette indiscrétion à l'intérêt que ces Messieurs me témoignaient.

Marie Serguevna est une femme de près de cinquante ans, mais qui n'en paraît pas quarante ; les notions que l'on m'avait données sur sa personne m'avaient autorisé à croire que je ne la trouverais ni aussi fraîche ni aussi élégante : il est vrai que l'ayant vue moins parée quelques jours après, je la trouvai moins bien ; mais je parle ici de la manière dont je fus affecté à ma première visite. Rien de plus gai que la maison de cette Dame, rien de plus aimable que l'accueil qu'y recoivent les étrangers. Ceux qui ne dansent ni ne jouent devenant à charge à la

société qu'ils embarrassent, je fus obligé d'opter et d'accepter une carte pour un wisgt. Au bout d'un quart d'heure, je sus comment se passaient toutes les soirées de l'année à Mohilof. Quatre ou cinq tables de wisgt étaient placées autour d'un grand salon, et le *naméchuik* tenait au milieu une banque de pharaon qu'il taillait lui-même. Je n'aurais pas observé, mais on m'a assuré depuis, que le prix des cartes soutenait la maison de *Marie Serguevna*, et les profits de la banque celle du *naméchuik*. Quand ce n'est pas lui qui taille, c'est, pour lui, quelqu'un de ses aides-de-camp, ou quelque personne jouissant d'une faveur momentanée, et qu'il veut bien intéresser pour quelque chose dans sa banque.

Le jeu ordinaire du wisgt, chez *Marie Serguevna*, est d'un demi-rouble le point. Si l'on ne jouait que quatre robs, le gain ou la perte pourrait être fort peu de chose. Mais quand on joue toute la soirée cela est différent, surtout pour ceux qui, comme moi, font très-peu de cas de cette manière de passer le temps, et n'ont pas d'argent à y perdre. J'en fus pour quinze roubles le pre-

mier jour, et pour dix le lendemain. Le troisième jour j'en gagnai huit à une Dame qui ne me paya pas, et exigea cependant que je la payasse le jour suivant, sans qu'il fût possible de lui faire entendre, parlant le russe aussi mal que je le faisais, qu'il était juste de déduire sa dette de la veille. J'aurais cru manquer aux lois de la galanterie si j'eusse pris une tierce personne pour décider une question d'argent contre une Dame; d'une autre part, avec mes mots: *douchineka* et *galobouchka*, je ne lui aurais pas fait entendre ce que j'avais sur le cœur; et ce n'était pas le cas de lui dire: *Ia tébié loublou*. Je compris que je ne savais pas assez le russe pour jouer au wisgt avec des Dames, et je me promets bien d'apprendre à danser si je dois passer quelque temps en Russie.

Mohilof, 19 *janvier*.

La société de *Marie Serguevna* n'est pas la seule où l'on aille passer la soirée dans cette ville : chaque employé de l'administration et du tribunal a sa petite cour, suivant son rang. Vous saurez qu'ici tous les emplois civils ont un grade militaire suivant lequel ils se trouvent placés dans la société. Le président a le rang de général-major, les assesseurs ou conseillers celui de colonel, le greffier est major, et ses commis sont sous-lieutenans. Chacun communique à sa femme, au civil comme au militaire, le rang et le grade qu'il occupe : ainsi l'on dit Madame *la générale* telle, Madame *la colonelle*, *la capitaine*, *la lieutenante*, *la tambour*, etc. Tout ce qui n'a pas au moins le rang de major ne jouit d'aucune considération.

Marie Serguevna est très-jalouse des gens que leur fortune et leur rang mettent en état d'assembler chez eux une société qui diminue

d'autant la sienne ; le *naméchuik* ne manque pas de faire très-mauvaise mine aux personnes qui ont assemblé beaucoup de monde ; et comme cela se fait le lendemain, et que d'ailleurs ses motifs sont connus, il n'arrive à personne de s'y méprendre : on en est quitte pour prendre un peu plus garde à soi, et l'on évite avec soin, pendant quelque temps, d'attirer trop nombreuse compagnie. Par ce moyen, les hommes sont sûrs de faire reparaître sur le front du *naméchuik* l'air de bonté et le souris protecteur. Mais par une réaction à peu près inévitable, la jalousie et la fureur des femmes contre *Marie Serguevna* se montent en raison directe de sa faveur et de la sourde persécution dont elle les rend l'objet.

Si ces détails étaient particuliers à cette Dame, ou même à celles de Mohilof, ils seraient peu dignes de vous être rapportés. Mais autant que je suis bien informé, je ne vous peints pas ici les mœurs de telle personne ni de telle ville, mais ce qui se passe dans toutes les petites villes en Russie. Par-tout les bénéfices du jeu et les avantages de la faveur établissent les mêmes haines, les mêmes

divisions. Pour juger jusqu'à quel point celles de Mohilof étaient fondées, je desirai savoir ce qu'était *Marie Serguevna* et l'histoire de sa faveur : voici ce que j'en ai appris (1).

Marie Serguevna est la femme d'un major *soltikow*, joueur déterminé, et qui après avoir perdu contre *Passek* tout ce qu'il possédait, joua sa femme, et la perdit. Ce ne fut pas, dit-on, cette perte là qui l'affligea davantage, quoiqu'elle fût encore jeune et jolie. *Passek*, nommé *général-gouverneur* de la Russie Blanche, l'amena avec lui à Mohilof : c'était pour lui une excellente acquisition. Vivant depuis long-temps d'intrigue et de galanterie, elle devait être le canal des faveurs et un intermédiaire sûr entre le naméchuik et ceux qui voulaient acheter quelque grace. *Passek* n'ayant jamais trompé sa recomman-

(1) On se rappellera que cette Dame, peu digne de considération, est morte ; et que sans cela on eût au moins supprimé son nom de famille. C'est ainsi que l'on en use avec les personnes encore vivantes dont notre voyageur a parle défavorablement et qu'il n'a entendu nommer que pour nous ; bien sûr que l'on n'abuserait pas de sa confiance.

(*Note de l'Editeur.*)

dation, on était sûr d'acquérir sans danger ce que des intrigans subalternes eussent vendu dix fois sans pouvoir tenir parole. Cette considération lui valut l'exclusion de toute espèce de concurrence.

Malheureusement il n'arrive guère que l'on accorde une faveur à quelqu'un sans qu'un autre soit ou croie être lézé. Dans les procès surtout, celui qui perd sa cause n'en accuse jamais que *Marie Serguevna*, et a souvent raison. La jalousie du jeu est, pour les femmes surtout, un nouveau sujet d'aversion. Une troisième considération, moins forte pour le grand nombre, mais décisive pour quelques Dames, est celle du rang : *Marie Serguevna* n'était que la femme d'un *major;* beaucoup de femmes ici ont le rang de *colonelle*, et quelques-unes celui de *générale*. Etre en faveur et avoir peu d'esprit, supposent ordinairement de la hauteur ; *Marie Serguevna* a mieux, elle porte l'insolence à un point insupportable ; et il se trouva des Dames qui, n'ayant pas besoin du *naméchuik* qu'elles méprisaient, firent avec sa maîtresse une scission ouverte, et formèrent pour les rélations de société un parti d'opposition.

A

A la tête de ces *opposantes* se trouve la comtesse *Mélin*, femme du général de ce nom. Cette Dame, chez laquelle je fus présenté, est une jeune mère de famille occupée d'améliorer, par une sage économie, une fortune médiocre. Son mari fait en ce moment la guerre aux Turcs; il vient d'être nommé général-lieutenant.

La comtesse Mélin, qui ne souffre de jeu chez elle que pour condescendre au goût des autres, et qui ne peut être jalouse de personne, n'est guidée dans son éloignement pour *Marie Serguevna*, par aucun des motifs énoncés ci-dessus; mais elle ne croit pas qu'il lui convienne de voir la femme du major S..... devenue maîtresse du gouverneur-général. Elle ne parle jamais de cette Dame, mais elle ne croit pas devoir gêner ceux qui en parlent, et l'on use de cette liberté avec si peu de ménagement, que *Marie Serguevna*, qui a des espions partout, déteste cordialement la comtesse et sa société.

Tel est en ce moment le tableau de Mohilof; et tel est, à ce que l'on m'assure, à quelques exceptions près, plus ou

moins insignifiantes, l'état de la société dans presque tous les chefs-lieux de gouvernemens.

Le général Passek n'a pas un sou de patrimoine; il a quatre mille roubles (16,000 f.) d'appointement. C'est avec cela qu'il a à soutenir deux maisons ayant table ouverte, un nombreux domestique, et un jeu ruineux pour tout autre que pour lui.

De ces détails peu intéressans je pourrais passer à d'autres plus graves ; mais je n'ai encore que des apperçus, et ce n'est pas ici que je puis obtenir les éclaircissemens dont j'aurais besoin pour vous dire des choses positives.

Si je me décide à aller à Pétersbourg, et cela dépendra des réponses que je recevrai des gens à qui *Ivan Ivanovitch* m'a fait écrire, j'obtiendrai peut-être des notions plus exactes sur différentes parties de l'administration : jusque là vous ne pourrez guère regarder mes lettres que comme le journal de ce qui m'arrive; c'est en ce moment tout ce que je puis faire.

Mohilof, 7 février.

J'ai reçu de Pétersbourg des lettres qui ne m'apprennent rien : on m'a donné des espérances vagues, et l'on me demande du temps pour me dire quelque chose de plus positif. Plongé dans l'inquiétude et dans l'indécision, pire que le malheur lui-même, je fais tout ce que je puis pour m'en distraire.

J'ai fait, chez la comtesse Mélin, la connaissance d'une dame fort aimable, qui a voyagé en France avec son mari qu'elle y a perdu. Un procès dont le résultat doit la rendre fort riche ou fort gênée, l'a rappelée à Pétersbourg; elle y a nommé un procureur chargé de défendre ses intérêts, et est venue passer quelque temps avec la comtesse, son amie et sa parente. L'ayant un jour trouvée occupée à *consulter sa cabale*, c'est-à-dire, à tirer les cartes, je lui offris de joindre à ses lumières mes connaissances cabalistiques: elle accepta, et je trouvai dans le jeu, de si belles choses, que depuis ce temps je suis

très-consulté, non seulement par *Anna Fœderovna*, mais encore par beaucoup de belles dames qui n'ont pas toutes des procès. Vous voyez qu'*Anna Fœderovna* est le nom patronymique de la jolie plaideuse. Quant à son nom de famille,

C'est le secret des dieux, vous ne le saurez pas.

Je mange souvent chez le *naméchuik*, mais pas autant qu'il le voudrait. Il s'était imaginé apparemment que j'y devais être tous les jours, car M. le colonel Chaplitz m'a fait, de sa part, quelques reproches sur mes fréquentes absences. Enfin je crus m'apercevoir que le général me boudait un peu lorsque je revenais. Comme je veux surtout être libre, je n'entends pas lui accorder le droit de m'assujétir à ses goûts; et lorsque je fus bien assuré qu'en effet il me boudait, je m'abstins d'y aller pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le général m'ayant fait inviter particulièrement à dîner par le colonel Chaplitz, j'y allai, et trouvai son excellence de la meilleure humeur du monde. On se plaignit d'être abandonné, et l'on me pria instamment de ne pas quitter les an-

ciennes connaissances pour *les nouvelles*. Malgré ma prévention contre le général, je ne pouvais qu'être sensible à ses avances, auxquelles je ne soupçonnais d'autre motif que celui d'une politesse fort obligeante. Je résolus de tâcher de concilier ce que je croyais devoir à son honnêteté avec la liberté qui m'était due de voir qui me plairait tant que je resterais à *Mohilof*. *Marie Serguevna*, de son côté, ne se croyant pas autorisée à m'interdire de nouvelles liaisons, m'a plaisanté gaiement sur mon assiduité chez la comtesse. Elle m'a averti qu'elle n'y était pas aimée, et m'a témoigné en riant qu'elle desirait savoir en quels termes on y parlait d'elle. Je répondis que je n'avais pas eu occasion de faire d'observation à cet égard; mais qu'au reste, quand on parlait de quelqu'un absent, autrement que pour en dire du bien, je ne me permettais pas de l'entendre.

Ou je suis bien trompé, ou il se médite entre le *naméchuik*, *Marie Serguevna* et le colonel *Chaplitz* (le président nous a quittés) quelque chose qui me regarde. Ils m'ont fait l'un et l'autre différentes questions auxquelles je ne comprends rien, et qui ont entre

elles une coïncidence qui ne me permet pas de douter qu'elles n'aient été concertées. Ils veulent surtout savoir ce que je fais en France, quelle est ma fortune, et comment je compte réparer la brèche que le P. de N..... y aura faite, si je ne parviens pas à être payé. Je ne me suis livré sur ces différens objets qu'avec la mesure qu'il me convient de garder. La comtesse est persuadée que l'on desire me retenir à Mohilof; mais elle m'en a donné, quand nous fûmes seuls, des raisons plus plaisantes que solides; et en supposant qu'il n'y ait pas un peu de malignité dans ses conjectures, je dois croire au moins qu'elle est loin de la vérité. Au reste, mes lettres de Pétersbourg termineront toute espèce de question sur mon séjour. Je me hâterai de vous faire part du parti, quel qu'il soit, que j'aurai pris.

Mohilof, 28 février.

Le mystère est éclairci. Je sais ce que l'on veut faire de moi. Le colonel Chaplitz est venu hier chez moi, avec l'air très-affairé. Il a débuté par me parler de mon affaire avec le P. de N....., et m'assure que je ne serai jamais payé. Passant ensuite aux soins que je devais à ma fortune, il me dit : « Que » bien venu comme je l'étais du *naméchuik*, » j'étais en très-bonne passe pour reconqué- » rir ce que j'avais perdu; qu'isolé et sans » protections, j'aurais tous les obstacles » possibles à vaincre si j'avais à porter con- » tre un homme puissant une réclamation » quelconque ; mais qu'il en serait tout » autrement si je me mettais en mesure » d'être appuyé par l'autorité, et si je me » décidais à acquérir des titres à la protec- » tion du gouvernement russe. Que pour » cela il ne s'agissait que d'une chose fort » simple, c'était d'entrer au service de » Russie, dans la partie civile. Ce prélimi-

» naire rempli, je trouverais ensuite toutes » les facilités possibles; et que le *naméchuik* » ferait alors par devoir, ce qu'il était déjà » porté à faire par inclination; qu'il m'é- » tayerait de son crédit, et ferait lui-même » solliciter la justice que j'avais à réclamer. » Qu'au reste, la proposition qu'il me faisait » n'était pas suspecte; il était chargé de me » la faire par *son excellence* elle-même qui » attendait ma réponse. »

Si M. Chaplitz n'eût pas ajouté cette dernière phrase, j'aurais cru encore, ou qu'il plaisantait, ou qu'il avait simplement envie de m'éprouver. Mais m'avertir que le *naméchuik* attendait ma réponse, devenait trop pressant et trop sérieux pour que je pusse douter de sa véracité. Je me bornai donc à demander à quel genre de service je pouvais être propre, ne sachant pas un mot de la langue?

Ici M. Chaplitz s'expliqua. Il y a en Russie, attaché à chaque gouvernement, pour ce qu'ils appellent les affaires étrangères, un secrétaire français, ou du moins sachant le français. Cette place est quelquefois remplie, quelquefois elle est vacante.

Dans ce dernier cas, les appointemens restent au général-gouverneur, parce qu'il est censé suppléer, par lui-même ou par d'autres, au service de ce sécretaire. C'est cette place que M. Chaplitz m'offrait. Elle ne donnait que le grade de *capitaine*; mais, en ma faveur, le *namèchuik* se chargeait de me conférer celui de *major*. A sa retraite, ledit secrétaire obtient le rang de major; j'aurais, moi, celui de lieutenant-colonel. M. Chaplitz ajouta que, si j'acceptais ces offres, il m'appartenait alors un appartement au palais du gouvernement; que je serais servi par les gens du *namèchuik*, et disposerais de tous les agrémens dont il peut jouir lui-même. Les appointemens de cette place étaient de douze cents roubles.

Quand j'aurais été fermement décidé à refuser les avantages qui m'étaient présentés, j'aurais cru devoir, par honnêteté, demander du temps pour réfléchir aux offres qui m'étaient faites. Je ne fis donc à M. Chaplitz que de légères objections, et le priai de commencer par remercier pour moi M. le général-gouverneur; de lui demander ensuite de trouver bon que je prisse quelques

jours pour me consulter. Le colonel trouva ma demande juste et me quitta.

Je ne sus pas plutôt de quoi il s'agissait que je courus chez la comtesse, où j'assemblai mon conseil. C'était bien le plus aimable conseil que l'on ait jamais réuni, sans exception quelconque. On m'écouta avec attention; mais avant de se prononcer, les Dames dirent à leur tour qu'elles avaient besoin de réflexions, et ajournèrent à trois jours la réponse que je sollicitais.

Pendant ce temps, il n'y eut pas d'honnêtetés et d'avances que le *naméchuik* et *Marie Serguevna* ne me prodiguassent. Le jeune *Petre Pétrovitche* (1), fils du *naméchuik* et de *Marie Serguevna*, que cependant il appelait *sa tante*, me fit beaucoup d'amitié; et vous ne savez pas combien les Russes sont caressans quand ils veulent l'être. On me fit aussi faire connaissance avec le pasteur *Schlégel*, bon et respectable

(1) Les noms russes, écrits tels qu'on les trouve ici, seraient méconnus dans leur langue; mais les Français les liront tels qu'ils se prononcent.

(*Note de l'Editeur.*)

jeune homme, qui voulait bien donner au fils du général des leçons d'allemand et de géographie.

Au milieu de tant d'amitiés, les sinistres idées qui m'avaient assailli à mon arrivée à Mohilof s'étaient beaucoup affaiblies; je n'aimais pas le *naméchuik*, dont l'action qui lui avait valu sa place me faisait horreur; mais il n'est peut-être pas sage de prétendre ne vivre qu'avec des gens que l'on puisse aimer. Ses actes, soi-disant politiques, ne me regardaient pas; il était placé là par sa souveraine, pour qui j'étais plein d'admiration et de respect. Des personnes qui valaient mieux que moi, lui obéissaient et lui faisaient la cour, peut-être sans l'aimer davantage; il avait, quel qu'il fût, des droits à ma reconnaissance, puisqu'il m'avait comblé d'honnêtetés et de prévenances; enfin, s'il faut vous dire tout, quelqu'autre chose, dont je ne me rends pas bien compte et que je ne puis vous définir, m'attache aujourd'hui à Mohilof, et je ne serais pas fâché que mon conseil fût d'avis que j'y restasse. D'ailleurs, je ne prends en acceptant du service aucun engagement bien long; si mes

occupations ne me conviennent pas, je serai toujours libre, et je puis donner ma démission le jour où il me plaira de partir. Dans quelques mois, *Anna Fœderovna* doit retourner à Pétersbourg pour suivre son procès; ce sera une occasion charmante d'aller visiter la capitale, si mes affaires ne sont pas terminées. Cette belle veuve me prie de lui faire, pour son procès, un mémoire qu'elle veut faire traduire en russe, et distribuer au sénat. Cela n'est pas l'ouvrage de deux jours. Puis-je lui refuser une chose qu'il m'est facile de faire, moi qui lui ai tiré la *cabale*, et qui lui ai promis tous les genres de bonheur? .... Je vous en fais juge, ainsi que de la proposition qui m'est faite d'entrer au service. Comme il ne me sera guère possible de retarder bien long-temps ma réponse, ayez la bonté de me dire, courier par courier, ce que vous en pensez. J'attendrai tant que je pourrai avant de prendre un parti décisif; mais dépêchez-vous. *Vale.*

Mohilof, 27 mars.

Il fallait trois semaines pour me répondre, et voilà un mois que je vous ai écrit. En vérité votre lettre vient bien à propos. Au reste, consolez-vous, je me suis décidé huit jours après le départ de ma lettre. J'ai fait précisément ce que vous me proposez, et mon conseil et moi avons été déterminés par les mêmes motifs que vous. Il me semble que la sagesse des deux nations a présidé à ma détermination. Ainsi, quelque chose qui arrive à présent, je suis décidé à n'avoir plus de regret, et je dirai comme les Russes : *c'était écrit.* Voici maintenant ce qui s'est passé.

Mon conseil s'est assemblé le troisième jour comme on me l'avait promis.

La doyenne d'âge, c'est-à-dire la comtesse, car elle a 26 ans, s'expliqua en ces termes :

« La place que l'on vous offre n'est qu'un

» prétexte honnête pour vous amener à
» remplir d'autres fonctions, qui ne vous
» auraient peut-être pas convenu. Pour
» prouver ce que j'avance, je n'entends pas
» me targuer de ma pénétration et vous répé-
» ter les conjectures dont je vous ai parlé en
» particulier, et dans lesquelles je persiste ;
» mais voici d'autres raisons de douter que
» l'on vous ai dit la vérité toute entière.
» D'abord la place que l'on vous offre n'a
» jamais été remplie ici, où l'on en a aucu-
» nement besoin, puisque tout ce que l'on
» entend par *affaires étrangères* consiste en
» quelques réponses à faire à des réclama-
» tions des princes ou propriétaires voisins,
» sur des objets décidés par les commissaires
» qui ont tout réglé après le partage de la
» Pologne. Le *naméchuik* ne peut qu'expli-
» quer les cas conformément à la règle qui
» est sous ses yeux ; et bien que cela se doive
» faire en français, cependant toutes les
» rélations auxquelles ces matières ont
» donné lieu ont été écrites en polonais ou
» en allemand. Aucun inconvénient ne pou-
» vant résulter de cette méthode qui con-
» vient à toutes les parties, nous en concluons

» qu'il y a autre chose à quoi on vous ré-
» serve.

» Les appointemens de la place que l'on
» vous offre ne sont que de trois cent cin-
» quante roubles, et l'on vous en offre douze
» cents. Pour que le *naméchuik*, qui est
» passablement vilain, ajoute de sa poche le
» complément des appointemens que donne
» la couronne, il faut qu'il ait d'autres fonc-
» tions à vous proposer.

» En substituant le grade de major à
» celui de capitaine, on veut évidemment
» vous faire sortir de la classe des secrétaires
» ordinaires du gouvernement ; et cela ne
» pourrait guère se faire, si l'on n'était dé-
» cidé à motiver sur un genre de services
» plus importans, une faveur qui déroge à
» l'usage et humilie d'anciens serviteurs.

» En examinant toutes ces considérations,
» nous avons cherché à deviner les inten-
» tions secrètes du *naméchuik*, et nous
» croyons y être parvenues. Voici le fait.

» M. Passek a un fils âgé de 13 ans et
» dont il est fou ; sa mère, ou sa tante, comme
» vous voudrez l'appeler, partage son ido-
» lâtrie, et depuis long-temps on desire lui

» donner un gouverneur français qui puisse » d'abord l'instruire et ensuite l'accompa- » gner dans les voyages qu'on se propose » de lui faire faire dans les pays étrangers. » Depuis long-temps les parens caressent » cette idée ; mais l'enfant est si gâté, si vo- » lontaire et si écouté dans ses moindres » caprices, que personne jusqu'à présent n'a » eu le courage de s'en charger.

» Maintenant, voici le conseil que nous » vous donnons. Si vous acceptez la place » que l'on vous offre, vous ferez grand » plaisir, en supposant qu'il vous convienne » de vous charger aussi des petites fonctions » en question : on vous les proposera comme » un supplément sans conséquence et comme » un service amical dont on vous promettra » de vous savoir beaucoup de gré. Vous au- » rez à la vérité quelques désagrémens, » mais aussi il est possible que le *naméchuik* » prenne à cœur votre affaire contre le » P. de N..... et vous fasse rendre justice. » Or, cette affaire est assez essentielle pour » exiger de vous quelques sacrifices. Vous » saurez dans quelques mois à quoi vous en » tenir sur le degré de chaleur que le gé-

néral

» néral y mettra, et vous vous déciderez en » conséquence à quitter ou à rester. »

Une chose me déplaisait fort dans ce que l'on venait de m'apprendre ; c'est celle qui est relative à l'addition d'appointemens que l'on me disait fournis par le naméchuik. Je craignais d'être regardé comme attaché à sa personne, au lieu de l'être au gouvernement. La comtesse leva ce scrupule en m'apprenant que tous les employés sont payés sur une caisse commune, dont les bordereaux sont soumis au *naméchuik* ; qu'à l'exception de certains emplois dont les salaires sont stipulés dans les brevets, on laisse à la discrétion de cet administrateur suprême le réglement des appointemens d'un grand nombre d'employés ; que par ce moyen il est le maître de supprimer les places inutiles, de partager les fonctions à ceux qu'il juge à propos, d'en charger et de gratifier chacun en raison de la surcharge qu'il lui donne. Le *naméchuik* trouve toujours son compte dans la faculté qu'il a de faire ce tripotage. Mais pourvu que la dépense n'excède pas la somme affectée à son gouvernement et que le service se fasse, on se rend très-cou-

lant sur l'examen de cette sorte de comptabilité.

Dans un moment où de simples lettres de Pétersbourg pouvaient me décider à m'y rendre pour entreprendre un procès douteux, à coup sûr dispendieux, et peut-être dangereux même, je trouvais, sans quitter *Mohilof*, un protecteur puissant, plein de bienveillance, et près duquel je serais moi-même mon rapporteur sans possibilité d'être pillé par tous les suppôts de la chicane! Par l'office que j'acceptais je devenais un officier russe, ayant droit à la protection du sénat et des tribunaux, et ne dépendant plus de la simple protection d'un ambassadeur qui ne peut se mêler d'affaires litigieuses, protection d'ailleurs toujours précaire, puisqu'elle est subordonnée à une infinité de considérations ou politiques ou personnelles : d'ailleurs cet ambassadeur, tout estimable qu'il était, se trouvait lié avec mon adversaire, et je ne croyais pas lui faire injure en craignant que cette liaison ne devînt pour lui un nouveau motif de ne pas intervenir dans un procès, dont son devoir même lui défendait de se mêler.

Cette considération me parut déterminante, et a dû l'être, puisqu'à six cents lieues d'ici vous avez jugé comme nous. Je vous tairai d'autres petits calculs qui l'ont appuyée ; mais je ne vous dois pas cacher que dans ces calculs est entré pour quelque chose le desir de connaître plus à fond le pays où je me trouvais, et les mœurs d'une nation devenue depuis cent ans l'objet de la curiosité de toute l'Europe, nation sur laquelle je n'ai encore vu qu'une histoire plus savante que complette, et des anecdotes particulières qui, fussent-elles aussi vraies qu'elles me paraissent hasardées, ne m'apprendraient que les vices ou les caprices de quelques particuliers, et rien sur le caractère général. C'est dans ses habitudes intimes, dans ses jeux, ses cérémonies, ses goûts et ses usages que je voudrais l'observer, et non pas dans tel trait ou telle aventure de monsieur ou madame tel ou telle. Ses lois mêmes ne m'éclairent pas sur le caractère national, puisque les anciennes sont presque toutes le produit de la bizarrerie de quelques individus. Le seul législateur russe avant *Catherine II*, est *Pierre-le-Grand*. Or, il est

assez connu, je pense, qu'il n'a pas fait ses lois pour son peuple ; mais qu'après avoir décidé ce qu'il croyait bon, il s'est efforcé de façonner le peuple aux lois qu'il avait faites. Jusqu'à quel point a-t-il réussi ? en quoi a-t-il échoué ? quels sont les obstacles qu'il n'a pas vaincus ? enfin, en quel état a-t-il laissé et trouve-t-on aujourd'hui l'administration générale, l'armée qu'il a formée, la marine qu'il a créée, les finances, la religion et la police ? Voilà ce que je voudrais savoir et pouvoir vous dire ; mais vous ne vous attendez pas sans doute à trouver cela dans un journal aussi rapide que celui que je fais et dans lequel je vous parle de mon voyage, de mes affaires, de mes impressions, et toujours de moi. J'ai peu occasion ici de faire des observations utiles ; mais quand cela m'arrive, j'en prends note, bien décidé à réfléchir, à questionner, en un mot, à vérifier avant de prétendre vous donner quelque chose de positif.

Instruit et éclairé comme vous l'êtes, j'espère que vous ne vous en laisserez pas imposer, par des noms, quelques célèbres qu'ils puissent être. Je ne vous conseillerais

pas, par exemple, de consulter le philosophe *Diderot* sur la Russie. A ses entretiens près avec l'impératrice, il a à peu près quitté ce pays comme il y était venu. Parmi les observations dont il a cru sans doute avoir enrichi le domaine des connaissances humaines, il s'en trouve une dont on m'a parlé ici, et qui a beaucoup fait rire : la voici.

Le philosophe a observé en Russie une espèce de chiens très-curieuse, dont il fait une description telle que personne ici ne l'a reconnue; il ajoute ensuite que cette espèce de chiens s'appelle *sabak*. Or, vous apprécierez le mérite de la découverte, quand vous saurez que le mot *sabak* est tout uniment le mot *russe* qui veut dire chien, comme en latin *canis* veut dire chien. Vous voyez que des hommes, d'ailleurs très-dignes de nos hommages, peuvent de temps en temps nous donner des niaiseries pour des observations.

Depuis que j'ai accepté la place qui m'était offerte, le *naméchuik* et *Marie Serguevna* redoublent pour moi de prévenance et d'amabilité. J'ai été installé dans un appartement commode qui, soit dit en passant, communique avec celui de *Petre Pétroviez*. Le gé-

néral a ordonné à tout son monde d'avoir pour moi les plus grands égards ; à son écuyer de me donner, quand je le desirerais, cheval de selle, voiture ou traîneau à mon gré ; il m'a ensuite donné un domestique particulier qui est attaché à sa maison. Comme j'en ai un dont je suis content et que je veux garder, je me serais volontiers passé de cette dernière attention ; mais S. E. a insisté, en me faisant entendre qu'un domestique à mes frais était une dépense inutile ; j'ai feint de ne pas comprendre qu'il desirait que je me défisse du mien ; j'ai fait un grand éloge de sa fidélité et de son attachement, et me suis à son égard prononcé de manière à ce que l'on n'insistât pas sur son renvoi.

Me voilà donc au service de Russie. Pour combien de temps ? c'est ce que je ne puis vous dire. Si le *naméchuik* me fait obtenir justice, et que je trouve ici un état honorable et une perspective d'avancement capable de balancer aux yeux de la raison le goût qui m'appelle dans ma patrie, la reconnaissance et ce commencement d'engagement peuvent décider du reste de ma vie. Mais si

je croyais aux pressentimens, je vous dirais dès aujourd'hui que mon bail ne sera pas long. Tout ce que je puis vous assurer, c'est qu'il est bien dans mes intentions de faire en sorte que l'on ne puisse jamais m'accuser ni de défaut de zèle, ni de rien dont j'aie à rougir à vos yeux ou aux miens. La comtesse et ses amies me promettent des avis utiles dans ma position. Avec de pareilles guides je ne crains pas de m'égarer.

Mohilof, 20 *avril.*

Si le *namétchuik* ne me fait pas gagner mon procès, j'ai fait avec lui un très-mauvais marché et qui ne durera pas long-temps. La comtesse était parfaitement instruite. La place que j'occupe est absolument sans fonctions. Je n'ai encore eu qu'une affaire à examiner ; et lorsque j'ai voulu le lendemain faire mon rapport, on m'a dit que rien ne pressait, et que j'étais trop bon de me hâter si fort. Il paraît reçu ici en principe qu'il ne faut pas habituer les administrés à voir leurs réclamations répondues sur-le-champ : ils en concluraient que l'on n'a rien à faire dans les bureaux, et perdraient de la considération et du respect que leur imposent la gravité de nos fonctions et le nombre d'affaires *qui nous écrasent.* Cette réflexion critique est de la comtesse, qui est sujette à perdre son sérieux lorsqu'elle parle du *namétchuik*

et de sa cour. Au fait, je crois que quelqu'un vous avait dit comment on travaille ici, lorsque vous avez parlé des gens qui *s'enferment pour tailler des plumes*. Je vois le naméchuik depuis le matin jusqu'au soir, et je ne lui ai pas encore vu faire autre chose qu'appliquer son nom au bas de quelques pages.

Au défaut des occupations convenues, le général m'a prié, par forme de compensation de *vouloir bien* donner à son fils *Petre Petroviez*, des leçons de langue française. En acceptant la place que j'occupe je m'y étais soumis tacitement, puisque j'étais averti. Je n'ai pas cru devoir trop faire valoir ce service à un homme de qui j'en attendais un autre; et j'ai répondu que je m'estimerais trop heureux si S. E. m'offrait quelqu'occasion de lui être particulièrement utile. Mais ce n'était pas là tout : *Marie Serguevna* me prit à son tour en particulier; et m'exprimant avec beaucoup de chaleur l'attachement qu'elle portait à son neveu, elle me pria, tant en son nom qu'en celui du père, de me séparer le moins possible du jeune homme, afin de diriger ses premiers pas dans

un âge où il commençait à avoir besoin de beaucoup de surveillance. Ce serait, disait-elle, suppléer son père, à qui les occupations ne permettent pas de suivre lui-même la conduite de son fils, et tous deux reconnaîtraient toute leur vie le service *qu'ils attendaient de mon amitié.* Je vous ai déjà dit combien le ton des Russes, lorsqu'ils prient, est pressant et séducteur; ajoutez à cela la grace particulière que suppose l'organe d'une femme encore aimable, et qui a réuni tous ses efforts pour vaincre la résistance à laquelle elle s'est attendue; ajoutez aussi la considération du grand intérêt qui m'avait fait faire mon premier pas, et vous aurez une idée de la force qu'il me fallut, non pas pour refuser entièrement, je n'en étais pas capable; mais pour exiger quelque allègement à la chaîne dont elle me chargeait. Je représentai que j'étais moi-même un peu jeune pour les fonctions dont elle voulait m'honorer; que mon propre caractère n'était pas assez formé pour qu'il me convînt de former celui des autres; qu'enfin, puisqu'il fallait l'avouer, j'avais entendu parler de l'indocilité de l'enfant et de l'extrême

complaisance avec laquelle il était écouté; que le premier désagrément que j'éprouverais à son sujet serait sans remède, parce que la considération une fois perdue dans l'esprit d'un enfant, il n'y avait plus d'espoir de retirer le moindre fruit de ses efforts.

Marie Serguevna, interprêtant mal apparemment les motifs de ma répugnance, m'interrompit pour m'assurer que l'intention du général, en cas que j'acceptasse, était de faire *ajouter un supplément à mes appointemens*. Cette humiliante apostrophe me donna de l'humeur, au point que je fus prêt à refuser tout net. Mais, réfléchissant que peut-être mon motif serait mal apprécié, je m'arrêtai à une autre résolution, qui, je crois, ne le fut guère mieux, mais qui me parut plus conforme à ma position. J'observai à *Marie Serguevna*, qu'elle m'avait fort mal entendu; que c'était malgré moi que j'avais opposé quelque résistance à ses desirs; mais que la manière dont elle usait pour lever les difficultés ne me permettait pas d'insister sur celles que j'avais faites; que je mettais moi-même pour condition que l'on ne me parlerait jamais d'augmentation. J'ajoutai que

je n'avais plus qu'une objection à faire. Elle regardait le pasteur *Schlégel*, qui s'était déjà consacré à l'éducation du jeune homme, et avec lequel il convenait de garder toutes les mesures qui pouvaient s'accorder avec sa délicatesse. On me ferma la bouche à cet égard, en m'apprenant qu'il avait été pressenti sur cet article, et qu'il serait charmé que quelqu'un partageât avec lui les soins qu'il avait jusqu'ici donnés à son élève.

A travers les remerciemens que l'on voulut bien donner au consentement que l'on venait de m'arracher, je crus voir percer quelques traits d'humeur à l'occasion de la petite résistance que j'avais osé faire. La comtesse est persuadée que je ne me trompe pas ; elle prétend que jamais madame *Soltikow*, haute et fière comme elle est, ne me pardonnera d'avoir balancé. Le *naméchuik* a aussi des momens où je le crois refroidi sur mon compte. Je lui ai parlé de mon affaire dans laquelle il sait bien que l'usage de son crédit est la condition, tacite à la vérité, mais cependant la condition *sine qua non*, de mon séjour dans la Russie Blanche ; il m'a paru plus tiède, et a mis en avant, pour différer

quelque temps, des raisons dont je ne suis pas content. Cependant rien n'est encore changé sous les rapports des égards et des honnêtetés. L'enfant a été averti de ménager les caprices du *Français ;* c'est ainsi que j'ai appris qu'on appelait la répugnance que l'on remarque en moi aux choses qui humilient ailleurs, mais sur lesquelles l'habitude fait que l'on passe ici sans y faire la moindre attention. L'enfant est caressant, et *calin* comme son père, joli comme l'a été sa tante, et faux comme l'un et l'autre à la fois. Ne concevant pas la raison des ménagemens qu'on lui a imposés à mon égard, et dont le bon pasteur a le malheur de le tenir quitte, il me croit sur lui un pouvoir que je n'ai ni ne veux avoir. Je l'aime comme j'aime tous les enfans; lui me caresse et me hait. Si je ne parviens pas à changer ces dispositions, je n'aurai jamais le courage de lui donner les soins que j'ai promis à sa tante.

Je ne conçois rien à ce que veut dire la comtesse ; elle est, pour ce qui la regarde, d'une délicatesse infinie, et elle me querelle d'avoir rejeté la proposition d'un supplément à mes appointemens. La distinction que vous

faites, me dit-elle, entre les appointemens que vous accorde l'Etat et ceux que vous fait payer le *namétchuik*, est pour ces gens là d'une subtilité à laquelle ils ne comprendront rien. Vos scrupules sont pour eux de la sottise toute pure; et malheur à vous s'ils comprenaient que vous dédaignez leurs bienfaits, parce qu'ils viendraient d'eux, au lieu de venir du gouvernement; ils n'en concevraient pas seulement contre vous de l'humeur et de la malveillance, ce serait de la *fureur* et de la *rage*. Le général-gouverneur regarde sa place comme équivalente à celle de *vice-roi* dans d'autres pays, et toute grace venant de lui, a, selon lui, la faculté d'honorer infiniment ceux qui en sont l'objet. Puisque vous êtes dans notre pays, ajouta-t-elle, observez bien ce trait dans le caractère russe : les chefs entendent qu'un signe de tête, un souris, un mot, soient pris comme une faveur éclatante; et les subordonnés ne font jamais la moindre difficulté de les recevoir sur ce pied.

Ce que la comtesse voulait me faire observer m'avait frappé au premier coup d'œil, et je ne vous en ai pas parlé parce que je sais

fort bien avec quelle méfiance vous m'écouterez sur cet article. Cependant il faut que je brise la glace, et m'explique avec vous une bonne fois pour toutes. Vous savez par vous-même si je ne m'honore pas de reconnaître la supériorité de ceux qui l'ont établie par leurs talens et leur caractère. Vous savez, d'autre part, que je crois remplir un des devoirs les plus indispensables de la société, en payant aux personnes constituées en dignité, le tribut de respect que mon propre intérêt m'impose, puisque je vis dans cette société qui me protége. Si jamais je m'écarte de ces deux règles de conduite, sans lesquelles il faudrait, à mon avis, aller vivre dans les bois, blâmez-moi tant que vous voudrez, je souscris d'avance à tout ce que vous me direz; mais cela m'ôte-t-il le droit de juger, à part moi, le mérite d'une faveur que je n'ai pas sollicitée, et que l'on m'accorde malgré moi? Avez-vous bien réfléchi que le même ministre qui entend que son signe de tête ou son coup d'œil me rende tout fier et très-honoré, entend aussi que la privation de cette faveur m'humilie à mes propres yeux, et me rende pour les

autres un objet de terreur et d'aversion? Savez-vous bien que celui qui prétend m'élever, en m'attribuant un mérite que je n'ai pas, peut, si j'ai la maladresse de m'y prêter, me déshonorer de même, en m'attribuant, dans un revirement d'humeur, des bassesses dont je serais incapable? Enfin, croyez-vous qu'un homme qui n'a qu'une autorité déléguée, obtienne à son maître une soumission bien flatteuse, en le faisant régner sur un troupeau d'hommes avilis, au lieu de laisser arriver à lui les cœurs naturellement amis d'une autorité éclairée et protectrice?.....

Ne croyez pas que je me forge ici des chimères pour les combattre. La grande Catherine est adorée de tous ceux qui l'ont approchée; mais si les hommes qui n'ont pas eu ce bonheur, jugeaient d'elle par son représentant *Passek*, combien ils seraient injustes envers cette princesse, et qu'ils seraient loin de la vérité.

Le *naméchuik* a intérêt à me maintenir auprès de lui; et il n'y a pas grande vanité à dire cela : étant le seul Français, il est incontestable que je suis le plus habile. Il veut

veut que son fils soit dirigé par un Français. C'est un goût que l'on me dit général en Russie : j'en rechercherai avec soin les raisons. Quoi qu'il en soit, il desire ardemment me conserver ; et jugeant que je ne le tiendrai pas quitte des égards que je travaillerai à mériter, il me prodigue des grimaces qu'il me dit être des égards. Est-ce ma faute à moi, si je ne puis pas estimer sa monnaie !....

Il faut par plaisir que je vous donne un échantillon de sa manière. Il y a quelques jours, nous devions dîner chez *Marie Sergaevna*. Le *naméchuik* et cette Dame étaient assis dans un sopha. Autour d'eux étaient un grand nombre d'hommes, parmi lesquels plusieurs généraux. Plantés debout autour de l'appartement, ils attendaient avec respect quels seraient parmi eux les favorisés auxquels le *naméchuik* ou la Dame adresseraient le solennel *sédis* (assieds-toi) (1). Le général-

(1) Cette apostrophe ne se fait jamais que nominativement, parce que faute d'une désignation suffisante, il est plusieurs fois arrivé un grand malheur : le voisin de l'apostrophé a pris pour lui l'ordre de s'asseoir, et il a fallu le répéter à celui à qui il était destiné. Quand *par accident* cela arrive, celui qui s'était trompé se hâte

gouverneur me voyant arriver avec son fils, feint d'avoir quelque chose à me dire, vient à moi, et me prenant par le bras, me fait promener plus de vingt tours au milieu du grand salon où nous étions. La posture où il me tenait me gênait à plusieurs titres ; d'abord elle ne me plaît guère qu'avec mes amis ; et de plus, le gouverneur ne me disant rien d'important, j'étais intrigué et curieux de savoir dans quelle intention il me faisait jouer cette comédie. Il ne me laissa pas longtemps dans le doute. *Savez-vous*, me dit-il, *pourquoi je me promène avec vous de cette façon ? c'est pour qu'on vous respecte en voyant que je suis poli avec vous.* Le lendemain il me donna chez lui à table une bien autre marque de considération. On lui apporta un petit plat fait pour lui seul ; ce plat était une couenne de lard grillé qu'il aimait beaucoup. Après en avoir goûté, il se récria

---

de se relever, mais le scandale ne s'efface pas par assis et levé ; et pour empêcher que cela n'arrive dorénavant, le *naméchuik* a soin de dire d'abord quelques mots indifférens auxquels répond l'interrogé. Il lui dit ensuite : *sedis batouchkou* (assieds-toi, mon père). Par ce moyen tout se passe en règle.

sur l'excellence de ce morceau, puis demanda une assiette et m'envoya un extrait de sa couenne, dont je ne me souciais pas du tout, mais que j'acceptai avec remercîement pour ne pas le désobliger. Après le dîner, je fus entouré, pressé, caressé par des hommes d'un rang et d'un état tel que c'eût été à moi à tous égards à leur faire des prévenances. Mais à la cour de Mohilof il en était autrement, on ne savait comment témoigner sa bienveillance à l'heureux mortel qui avait mangé du lard (1).

(1) Il n'y a rien qu'on ne puisse rendre ridicule en le tournant en plaisanterie, et rien qu'on ne puisse dénaturer en en chargeant la peinture. Nous n'entreprendrons pas ici de justifier certaines petitesses que l'on rencontre même chez des hommes valant mieux que *M. Passek*; mais nous avons entendu avec plaisir l'auteur de ces mémoires, dix années après, convenir que, tant en cette occasion que dans sa conduite subséquente, il avait un peu vu et jugé *en jeune homme*, et n'avait pas assez accordé de ce qu'il reconnaît être dû de complaisance et d'égards aux *usages* des pays où l'on se trouve. Par malheur il voyait à *Mohilof* deux sociétés rivales; l'esprit et la délicatesse étaient d'un côté, la morgue et le mauvais ton de l'autre. Il prit pour de la sagacité l'humeur railleuse des uns, contre l'importance des

Il est encore une autre manière d'honorer quelqu'un, et qui ne coûte pas cher. Quand on est au dessert, et que l'on veut attirer à une personne dont on est content une considération qui dure jusqu'à nouvel ordre, on verse dans un petit verre de dessert un peu de vin de liqueur ; on demande à l'heureux que l'on veut faire, s'il desire en goûter ; sur la réponse respectueuse qu'il ne manque pas de faire, on porte le petit verre à sa bouche, et après en avoir bu environ un tiers, on lui envoie le reste. Mais il ne faut pas prodiguer cette faveur qui doit être la récompense ou d'une grande action, ou d'une complaisance bien méritoire.

Si un souverain, que tous les genres de respect doivent entourer, adressait à quelqu'un *par hasard*, sans calcul possible, et évidemment par bienveillance, une marque quelconque de satisfaction, sans doute il y aurait une ridicule susceptibilité à analyser froidement l'espèce et le genre de faveur que

---

autres. C'est assez comme cela que les jeunes gens se décident : heureux du moins ceux dont l'âge et l'expérience ont modifié les premières impressions.

(*Note de l'Editeur.*)

l'on en aurait reçue ; le cœur alors n'appelle pas l'esprit en consultation pour savoir jusqu'à quel point il doit être reconnaissant. Mais quelque subordonné que soit un citoyen à un ministre de l'autorité, il ne peut pas oublier qu'il n'est pas son sujet, et ce ministre, à mon avis, a mauvaise grace à prétendre que l'on reçoive comme des marques d'une bienveillance réelle des niaiseries évidemment calculées sur la mesure de sottise ou de lâcheté de ceux qui veulent bien en être ou en paraître les dupes.

Je livre à votre censure mes réflexions à mesure qu'elles naissent. Vous ne m'avez pas gâté jusqu'ici, et je m'attends à une mercuriale bien verte de votre part. Je desire qu'elle arrive le plus vîte possible au secours de mon inexpérience.

Mohilof, 18 *mai.*

AUTANT votre amitié me console et me soutient, autant la sévérité de vos jugemens m'étonne et me confond. Vous n'avez pas entendu sans doute m'apprendre rien de nouveau en m'écrivant qu'il faut se conformer aux usages des pays que l'on parcourt. Non seulement je suis de votre avis, mais je soutiens encore que ma conduite est très-conforme à ce sage principe. En quittant ce pays-ci, comme vraisemblablement je le quitterai bientôt, parce que ses usages ne me conviennent pas, je crois donner une preuve que je respecte ces usages. En effet, on les respecte en s'y conformant, lorsque l'on peut s'y faire; on les respecte en s'en allant, lorsque l'on ne se sent pas la force de s'y conformer. Je ne pêcherais contre votre doctrine que dans le cas où je me conduirais comme j'ai vu faire en Pologne à certains Français qui ne trouvent bon que ce qui se fait à Paris, et, faisant toute la journée la

critique ou la satire de ce qui se passe autrement, ont l'air d'avoir entrepris la réforme du genre humain. Je ne me sens pas coupable de cette usurpation d'autorité sur les goûts des autres hommes, et je n'entreprends, je vous assure, ni de rendre le *naméchuik* plus français, ni ses administrés moins soumis. Je ne raisonne que sur mes rapports avec lui; je n'en parle qu'à vous, et ce n'est pas à vous, ce me semble, à vous qui paraissez curieux de connaître cet homme, à vous plaindre de ce que je le peins plus ressemblant qu'aimable. Je vous ai d'ailleurs mis en garde contre ma partialité, puisque je vous ai avoué dès le principe que l'action qui lui a valu sa place me le rendait exécrable. D'après cela, je vais mon train, et continue à vous rapporter les faits comme je les vois.

Le *naméchuik*, vous ai-je dit, avait remis, sous différens prétextes, à un temps déterminé, de s'occuper de mon affaire. Le colonel Chaplitz que j'avais plusieurs fois chargé de lui en renouveler le souvenir, ne me rendait que des réponses évasives et dilatoires; j'avais beau lui rappeler que c'avait

été la principale, pour ne pas dire la seule considération qui m'avait fixé à *Mohilof*, je ne pouvais rien obtenir de satisfaisant, et je m'étais décidé à risquer à ce sujet une explication sérieuse avec le gouverneur, lorsqu'un matin il me dit d'un air à moitié plaisant : *Devinez avec qui vous dînerez aujourd'hui?* Je répondis que cela m'était impossible. *C'est*, ajouta-t-il, *avec le P. de N..... Il passe aujourd'hui ici, et je tâcherai de l'engager à rester pour y voir le prince Potemkin qui y sera dans deux jours.* Le général convint qu'il se proposait de lui parler de mon affaire, afin de voir, disait-il, s'il n'y a pas quelques moyens d'arrangement qui pût empêcher les suites fâcheuses d'un procès. Je compris alors les raisons des délais que le *naméchuik* avait apportés à l'examen de mon affaire, et je jugeai qu'il n'avait pas envie d'intervenir sérieusement en ma faveur dans le procès que j'aurais à soutenir, puisque c'était du P. de N..... qu'il voulait en apprendre les détails. Je songeai alors pour la première fois qu'il y avait eu de ma part beaucoup d'innocence à penser que *M. Passek* oserait compromettre son crédit

contre un homme maintenant en faveur, pour obliger un individu qui n'avait pour lui que la justice de sa cause. Alors aussi je compris que si M. Chaplitz n'avait pas été l'instrument volontaire du naméchuik dans la surprise qui m'avait été faite, il avait été comme moi sa dupe ; et partant de cette dernière supposition comme de la plus favorable, je lui communiquai mes idées, auxquelles il me parut loin de pouvoir se prêter. Il trouva tout simple que le *naméchuik* aimât mieux négocier que plaider, et essaya de me persuader que je m'en trouverais mieux de mon côté. Cette explication me donna beaucoup d'humeur. Je sais mieux que personne où peuvent aboutir les négociations avec le P. de N....., et il me semble que, rigoureusement parlant, *M. Passek* n'avait pas le droit de substituer un service que je ne lui demandais pas à celui qu'il m'avait promis. Sans doute on pourrait à la rigueur dire que s'il réussit à me faire payer, je n'ai pas à me plaindre du parti qu'il a pris ; je conviens de cela, mais j'ai des données suffisantes pour savoir qu'il ne réussira pas ; et comme tous les dangers sont pour moi seul,

j'aurais dû, ce me semble, être consulté sur un changement d'idées qui m'intéresse si essentiellement. Toutes ces réflexions, au reste, viennent trop tard, et il a bien fallu laisser aller les choses comme on les avait décidées.

Le P. de N..... ne s'attendait pas à me voir si près de lui ; *Ivan Ivanovitch* aurait pu l'en avertir, *mais il n'avait pas reçu sa visite.* Je n'en reçus pas moins un salut fort aimable, et il me parut qu'ensuite le *namé-chuik et lui* s'entretenaient de moi.

Dès le soir même il partit pour *Pétersbourg*, s'excusant sur les affaires très-pressantes, de ne pas attendre le prince *Potemkin*, dont l'arrivée n'était pas fixée à une époque assez certaine. J'ai eu beau, depuis son départ, provoquer le *namétchuik* à s'expliquer sur la conversation qu'il avait dû avoir à mon sujet, il ne m'a jamais été possible de rien savoir de ce qu'il avait décidé. J'en conclus que je ne dois rien attendre de lui, et je ne m'occupe plus que des moyens de me retirer d'ici honnêtement et sans paraître y mettre d'humeur. La comtesse trouve cela assez difficile, attendu qu'elle est persuadée que le gouverneur en fera paraître beaucoup,

lorsque je parlerai de mon départ ; elle craint que sa colère ne s'exprime en des termes qu'il me soit impossible de supporter froidement. Je tâcherai de vous montrer en cette occasion que je profite de vos leçons. Si l'orage dont on me menace est aussi violent qu'on paraît le craindre, je le laisserai gronder tant qu'il voudra, et ne répondrai que par mon silence. On m'a cité plusieurs exemples des colères du *naméchuik*, lesquelles ont pensé lui coûter la vie, parce qu'ayant le malheur d'être aussi replet qu'il est violent, lesdites colères sont ordinairement suivies d'une attaque d'apoplexie. Je ferai de ma part tout ce qui dépendra de moi pour que le malheur déjà très-grand de me perdre, ne coûte pas encore un *naméchuik* à la Russie Blanche. Mais je ne puis répondre que de mes bonnes intentions : si sa fureur allait jusqu'à des avanies, ce qui n'est pas sans exemple, il y a à Mohilof un procureur-général du sénat qui serait tenu de recevoir ma plainte, et j'invoquerais alors les lois protectrices des étrangers, lois dont on ne pourra pas éluder l'exécution, lorsque je n'aurai donné aucun prétexte que l'on puisse m'opposer.

La résolution du général est de nous transporter tous dans trois semaines à sa maison de *Pippenberg*, assez jolie campagne qu'il a faite à un demi-mille d'ici. La saison commence à s'adoucir, et nous venons de célébrer dans cette campagne une petite fête en traîneaux, qui y a lieu tous les ans. Ce sera la dernière partie de ce genre que nous pourrons y faire, car le traînage commence à devenir mauvais.

On vous a beaucoup parlé des parties de traîneaux, je vais vous faire part de la nôtre.

Le jour convenu, tout ce qui compose la société du général s'est rendu à huit heures du matin chez *Marie Serguevna*, lieu du rendez-vous général. Un magnifique déjeûné, tel que je n'en avais pas encore vu donner en Russie, nous y attendait. Il y régnait une gaieté et une liberté très-rares aussi dans ce pays. Personne ne prit de place : chacun se plaça où il voulut et auprès de qui il lui convint. On procéda ensuite au tirage des couples. Je ne pouvais pas deviner ce que cela signifiait, n'ayant pas encore vu les traîneaux dont je vous parlerai bientôt.

Marie Serguevna avait dans un vase des

billets dont chacun alla se munir. Ce billet contenait le nom d'une dame de la société, et le cavalier qui l'avait tiré allait s'emparer d'elle, et demeurait son chevalier pour toute la journée.

L'heure du départ arrivée, on descendit pour monter en traîneaux ; et c'est ici que je vis pour la première fois ce que c'était que les traîneaux de parties. Imaginez-vous une boîte d'environ trois pieds de long, dans laquelle un homme un peu grand ne peut pas faire entrer ses jambes qu'il est tenu de placer sur les bords et de contenir comme il peut tout le long du voyage. Ces boîtes, posées sur une petite charpente en forme de traîneaux, et dont la plus lourde ne pèse pas trois livres, sont placées deux à deux les unes derrière les autres, et il y en a autant de couples qu'il y a de cavaliers et de dames. Tous les traîneaux sont fortement attachés ensemble ; et les chevaux qui tirent le tout sont placés à la tête, en nombre proportionné à la longueur de la file. Cela va assez bien, dans les routes qui sont droites ; mais dans les villes ou dans les sentiers où il y a des détours, on sent qu'il faut alors des

précautions particulières. Des éducs qui suivent la fête se placent au lieu du tournant, et remettent, à force de bras, dans la route ces petits couples de traîneaux à mesure qu'ils arrivent. A la moindre inégalité de terrein, les traîneaux enfoncent tout entiers dans la neige ou culbutent les personnes qui les montent. C'est la confusion et l'embarras qui résultent de ce petit accident, qui forment l'assaisonnement le plus piquant de la fête : le cavalier, obligé de faire courir sa dame dans la neige pour rattraper son traîneau qui suit toujours son rang, procure aux spectateurs un plaisir qui se prolonge en raison de sa maladresse ou de la difficulté qu'il éprouve. Arrivés à *Pippenberg*, on rétablit tout le désordre survenu dans la route ; un festin splendide nous y attendait. L'étiquette et les cérémonies étant bannies pour toute la journée, la joie fut franche et bruyante ; on joua beaucoup, on dansa ; et lorsque la nuit fut venue, on reprit dans le même ordre et aux flambeaux le chemin de la ville. Je dois vous avouer que malgré le désagrément des chutes, je trouvai cette partie fort amusante, et que j'y pris un plaisir réel.

En visitant les appartemens de Pippenberg, je vis le portrait de *Marie Serguevna*, peint par *Angélique Kauffman*, il y a dix ans. Ce portrait est frappant de ressemblance et m'a appris, ce dont à la vérité je m'étais douté, savoir: que cette dame avait été belle comme un ange. C'était le seul tableau qui fût chez le général. Il n'y a guère que les hommes très-riches qui donnent dans ce genre de luxe, les autres se meublent en gravures; et comme ils n'achètent pas ce qu'il y a de plus beau, ce genre de dépense tire moins à conséquence. Je n'entends pas cependant vous donner ce calcul pour être généralement adopté, mais pour une règle qui, comme les autres, a ses exceptions.

Les complimens que j'eus occasion de faire à *Marie Serguevna*, sur les talens de l'artiste et le bonheur qu'il avait eu de rencontrer un pareil modèle, la disposèrent assez bien pour me donner la hardiesse de lui demander la grace d'un malheureux valet-de-chambre que l'on retenait en prison à *Pippenberg*. C'était le coiffeur de la dame. On avait eu avis qu'il rendait à une jeune fille du pays des soins qui n'avaient pas été

mal reçus. Depuis cette découverte, *Marie Serguevna* avait conçu pour le couple une haine que je n'eusse jamais pu comprendre, si des personnes instruites (et à cet égard toute la ville l'était) n'eussent pris la peine de me l'expliquer. Le jeune homme et sa maîtresse, enfermés chacun de leur côté, étaient fouettés cruellement toutes les semaines. Il y avait cinq mois que cela durait, et rien n'annonçait que cela dût finir. J'avais passé à Pippenberg, devant la prison du jeune homme, et je tâchai, après avoir parlé de la belle peinture, de faire tomber la conversation, le moins maladroitement possible, sur les différens objets que j'y avais remarqués. Vous sentez que j'eus grand soin de tout louer outre mesure, avant d'en venir à l'objet qui m'intéressait. J'avais beaucoup vanté, dans le tableau, le caractère de douceur et d'humanité qui brillaient dans les traits de cette Dame ; et, partant de là, j'osai lui dire que j'en avais conçu l'espoir qu'elle n'apprendrait pas sans intérêt, qu'il y avait, dans cette campagne si aimable, un malheureux dont j'ignorais le délit, mais dont il ne dépendait que d'elle d'obtenir la grace.

grace. Madame Soltikow comprit de reste de qui je voulais parler ; mais essayant d'affecter la même ignorance que moi du délit du condamné, elle s'excusa avec beaucoup de vivacité de se mêler de ce qu'elle appelait *les affaires du namèchuik*. En ce moment le crime du coupable se représenta apparemment à son esprit dans toutes ses circonstances aggravantes, car je n'ai jamais conçu des furies une idée qui ne fût au-dessous de celle que me fournit alors la physionomie enflammée de *Marie Serguevna*. Ceux qui ont dit que rien ne tient chez les femmes, pas même la colère, n'ont pas apparemment connu cette colère qui vient de la jalousie et de l'amour-propre humiliés. Ce triste succès de mon entreprise me fit oublier tous les agrémens de la journée : je me retirai aussi triste que j'avais été joyeux tout le reste du jour. Que ferai-je dans un pays où la faveur du maître ne peut me conduire à obtenir la grace de deux malheureux dont le crime a été de s'aimer sans la permission d'une femme libertine et méchante.

Je me hâtai dès le lendemain de faire part de mes aventures chez la comtesse, qui m'avait

engagé à essayer mon crédit en cette occasion. Elle fut aussi mécontente que moi de la manière dont je m'en étais tiré. Les dames de sa société partagèrent notre ressentiment, et, l'humeur les faisant passer sur les règles de leur discrétion ordinaire, j'appris qu'il n'y avait pas eu à *Mohilof* un homme un peu passablement tourné, sur lequel *Marie Serguevna* ne crût s'être acquis des droits qu'elle faisait valoir par tous les moyens imaginables. J'appris aussi qu'elle détestait à peu près toutes les femmes, même ses plus intimes compagnes, à raison de délits de la nature de celui de la malheureuse complice de son coiffeur. Comme elle ne peut pas faire fouetter toute la ville, le crédit du *naméchuik* sert à faire repentir celles qui ont osé marcher sur ses brisées. Les femmes qui ont le malheur d'être sensibles à une mauvaise réception, reçoivent du général l'accueil le plus glacial. On sait ce que cela veut dire, et l'on s'attend à voir cet accueil durer jusqu'à ce que, par quelques démarches avilissantes, on ait appaisé le tyran femelle qui gouverne la société, comme elle règle les affaires. On s'étonnera sans doute que le *naméchuik*, qui était et est

encore l'amant déclaré de *Marie Serguevna*, puisse ressentir ces sortes d'injures, et l'aide à punir des torts qui devraient au contraire la rendre si coupable à ses yeux. Mais l'étonnement tombe devant les faits. Tout le monde sait aujourd'hui que ce ménage s'est ainsi arrangé. D'autres goûts se sont emparés du général-gouverneur. La maison de *Marie Serguevna* est le théâtre où les rôles de tous les jours se distribuent, s'étudient et se répètent. La reconnaissance de son amant n'a pas d'autres bornes que sa volonté et la mesure de son imagination. Quand il se trouve dans la société quelques dames récalcitrantes, qui ne font attention ni aux mauvaises réceptions, ni même aux grossièretés devenues sans conséquence de la part des maîtres, c'est dans les intérêts du mari que l'on essaie d'atteindre la dame rebelle. Sa fortune, sa considération, sa sûreté même, peuvent à la fin répondre à *Marie Serguevna* de l'indocilité de sa femme : aussi tout le monde plie devant elle, comme tout le monde la maudit dès qu'on l'a quittée. Ce mêlange d'honneurs, de caresses et de malédictions dispensés à la même personne,

fournit abondamment matière aux réflexions d'un Parisien, qui, comme moi, n'en avait pas même soupçonné la possibilité.

Marie Serguevna n'est pas seulement terrible aux administrés ; elle exerce sur les enfans qui lui sont restés du major *Soltikow*, une sévérité qui passe les bornes de la justice. Elle a un fils et deux demoiselles. Le fils, qui lui ressemble beaucoup, au moins quant au caractère, est très-chéri d'elle, et très-gâté : il vient de recevoir le grade de major. Quant aux deux demoiselles, qui ne sont jolies ni l'une ni l'autre, et qui ont eu en outre le malheur d'être mal élevées, l'une a atteint l'âge où l'on songe à se marier, l'autre l'a presque passé. On dit du bien du fond de leur caractère, et il est très-possible qu'elles soient en effet plus aimables qu'elles ne le paraissent. Quoi qu'il en soit, le *naméchuik* et leur mère ont eu apparemment de graves sujets de se plaindre d'elles, car il vient de leur arriver ces jours derniers une aventure plus que désagréable. Le *naméchuik* et la mère sont entrés un matin dans un appartement où elles étaient toutes deux couchées séparément : la mère était armée d'une

terrible poignée de verges ; et le *naméchuik* s'est plu à servir d'aide à l'exécution de la vengeance maternelle. Toute la maison a entendu leurs cris, et elles ont conté à une dame *Volschoff*, qui est leur tante, le détail de leur supplice, sans pouvoir imaginer les causes qui le leur avaient attiré. Déjà plusieurs fois l'aînée avait montré à sa tante, en s'emportant contre sa mère qu'elle appelait une marâtre, les traces des blessures qu'elle lui avait faites avec des cordes dont elle la frappait, toujours en présence du *naméchuik*. Ce n'est pas dans une famille de gens obscurs et ignobles que se passent ces scènes, réservées chez nous à la classe des libertins ou des furies ; ce sont les mœurs de la première société, d'un chef-lieu de gouvernement. Toute la ville est instruite de ce qui se passe dans l'intérieur des maisons les plus respectées ; on parle aussi froidement de ces évènemens domestiques, que l'on ferait de tout autre chose, et l'on vous dit en société, *mademoiselle* SOLTIKOW *aînée a eu le fouet ce matin*, comme on conterait ailleurs qu'elle a paru dans un bal.

Pippenberg, le 12 juin.

Nous avons avancé de huit jours l'époque à laquelle nous devions venir à la campagne. Le beau temps a décidé *Marie Serguevna:* il a donc fallu déménager, et nous sommes ici depuis huit jours. Il m'est tombé en partage le logement que j'aurais choisi de préférence si j'en eusse été le maître; il est placé sur une longue porte d'entrée, et séparé des autres habitations par une immense cour ou portion de jardin. J'ai, des deux côtés, la plus belle vue du monde; et ce qui me convient mieux que tout le reste, c'est que je dois le choix de mon logement à un refroidissement sensible du *namétchuik* et de *Marie Serguevna.*

Déjà M. Chaplitz m'avait plusieurs fois fait entendre que le général-gouverneur voyait d'un mauvais œil la société de la comtesse. Mais comme j'avais fait cette connaissance dans un temps où j'étais parfaitement libre, je n'avais pas cru devoir cesser

une liaison contre laquelle on ne pouvait m'opposer que des divisions de société qui m'étaient étrangères. Bien loin d'augmenter ces divisions par sa conduite, la comtesse, pour ce qui la regardait, évitait tout ce qui pouvait en provoquer le souvenir : elle ne pouvait pas fermer la bouche à toute sa société, lorsque la conversation tombait sur l'autre; mais elle y prenait si peu de part, avait tant de soin de la changer dès que cela lui était possible, que toute autre que *Maria Serguevna* y aurait été sensible.

Le *naméchuik* m'avait paru plus froid qu'à l'ordinaire, sans que j'y eusse fait grande attention. Mais un mot que M. *Chaplitz* me dit un jour, m'ayant fait comprendre qu'il me boudait sérieusement, et que cette mine froide m'avertissait de mériter ma grace par quelque acte de complaisance, il me prit une envie de rire qui ne me quitta pas de la journée, et me tint lieu de bonne humeur. Ma gaieté, dans un temps où toute la cour *naméchuikale* avait observé ma disgrace, formait pour elle un spectacle dont elle n'avait pas encore eu d'idée. Mais cette cour fut bien autrement surprise le lendemain;

car le *naméchuik*, qui sentit qu'il ne me serait pas aussi difficile qu'il l'avait cru de prendre mon parti sur sa mauvaise humeur, avait changé de batterie et me combla de caresses. Ici des réflexions tristes succédèrent à ma gaieté de la veille : la grace qui m'était faite ne parut pas assez sentie, et le tableau que lui et moi avions formé, changea pour faire place à un autre tout aussi nouveau.

Après plusieurs alternatives de bon et de mauvais accueil, le général s'arrêta à une malice dont il espérait sans doute tirer un grand parti, mais qui tourna encore contre son attente. Vous allez trouver ce détail bien minutieux, bien petit; mais ce qui est petit ailleurs est ici fort important. Voici le fait.

On observe, en servant à table, un usage qui est, je crois, particulier à la Russie. Partout ailleurs, lorsque l'on fait servir les convives par un domestique, celui-ci a l'ordre de commencer par les personnes que leur rang ou leur qualité d'étrangers ont fait placer au haut bout de la table, et il passe ensuite aux autres successivement. Celui qui est placé le dernier est servi le dernier : cela est aussi simple que naturel. Que ce soit

sa modestie ou son rang dans la société qui l'ait placé au bout inférieur de la table, il n'est ni humilié ni insulté lorsqu'on le sert à son tour. Mais en Russie, il n'en est pas de même; l'étiquette du rang ne cesse pas, même lorsqu'on est assis. Le général en chef est, comme de raison, au milieu; les autres généraux et officiers, par ordre de grade ou d'ancienneté, se placent à droite ou à gauche : les officiers civils prennent parmi eux le rang qui leur appartient, et ainsi de suite jusqu'à l'autre bout. L'ordre qui a réglé la manière de se placer, s'observe par le domestique qui sert, sauf les ordres secrets qu'il a reçus du maître ou de la maîtresse; et il n'y a rien de si curieux que de voir la course qu'est obligé de faire le domestique qui porte un plat, pour éviter qu'un capitaine, par exemple, ait pris son morceau de bœuf ou de poisson, avant un major qui serait de l'autre côté et qui n'aurait pas été servi. On sent que si ce major a près de lui un lieutenant, il faut, avant de servir celui-ci, revenir au capitaine que l'on avait abandonné pour servir le major. Il en résulte des courses qui font rire un Parisien, mais auxquelles les

gens du pays sont accoutumés. Au reste, chacun étant le maître d'établir chez soi la règle qui lui convient, c'est à ceux qui ne s'en arrangent pas à se retirer; et je n'entends, en vous contant ceci, ni blâmer, ni approuver ce qui se passe ailleurs, mais seulement en venir à un fait. Ce que je viens de vous dire est la règle; mais elle a ses exceptions, et ces exceptions sont toutes prises dans la faveur du maître. Il est très-commun que l'homme qui est bien avec lui soit placé à sa droite, quel que soit son rang, et personne ne s'en formalise. Quand il n'y avait pas chez le général d'étranger de grande distinction, il me faisait, très-souvent, placer ainsi, près de sa personne, ou du moins immédiatement après les dames. Cet honneur, qui pouvait causer du chagrin à ceux qui n'éprouvaient jamais la même faveur, m'était à charge à ce titre, et je faisais ordinairement en sorte de m'y soustraire en m'assayant à l'une des dernières places. Quand le *namèchuik* me boudait, il me laissait faire et m'obligeait. Mais bientôt cette négligence qui ne paraissait pas m'affliger, ne lui suffit plus, et je m'apperçus

qu'il y avait ordre de me faire subir la petite mystification de la course des plats : de sorte qu'un jour que l'on venait de servir mon voisin et que déjà on m'avait présenté l'assiette où je devais prendre ma pitance, tout à coup une réflexion vint au laquais qui me laissa là le bras tendu, pour aller servir, de l'autre côté, je ne sais quel major apparemment plus ancien que moi, ou peut-être, ce jour-là, plus en faveur. Quand il revint, je lui dis tout haut et même en assez bon russe pour un Français, que quand il serait arrivé à moi il eût la complaisance de me servir. Le *namèchuik*, qui suivait des yeux ce petit tripotage, m'entendit fort bien, et m'adressant la parole : « M. D....., me » dit-il, si quelqu'un vous manque ici, plai- » gnez-vous à moi, et je saurai y mettre » ordre ». J'avais déjà trop d'habitude pour n'être pas très-certain que jamais un domestique ne faisait rien de cette nature sans en avoir reçu l'ordre. La comtesse m'assura qu'il en était ainsi, et que malgré l'espèce de satisfaction que le *namèchuick* m'avait donnée, il ne renoncerait pas à me faire donner cette marque de défaveur de temps

en temps, afin d'éprouver si j'y serais assez sensible pour lui complaire en tous points. Cette dame avait fort bien déviné. Le même domestique fit le même manège quelques jours après, et il me fut facile de reconnaître, à la manière dont le *naméchuik* suivait de l'œil son opération, que le laquais n'avait rien à craindre en se la permettant. Je feignis de ne pas m'en appercevoir; mais je n'ai pas reparu à la table du naméchuik, et n'y paraîtrai plus.

Le séjour de la campagne me fournissait un excellent prétexte pour ne pas assister aux repas. Comme après les leçons que je donne à *Petre Petrovicz*, il est tout simple que j'aille à la ville voir mes connaissances, je paraissais tout uniment arriver trop tard pour me mettre à table. Mais on ne m'a pas laissé ce prétexte : voici ce qui vient d'arriver.

M. Chaplitz est entré hier matin chez moi. Il venait, m'a-t-il dit, de la part du *naméchuik*, qui, oubliant qu'il n'avait aucune part à la petite plaisanterie de son domestique, me faisait dire qu'il était surpris que je me fusse formalisé de la manière dont on servait chez lui; qu'on ne m'avait rien fait

qu'à mes yeux on ne fît tous les jours à d'autres, et que le principe que paraissaient avoir adopté tous les gens éclairés, était la nécessité de se conformer aux usages des pays où l'on vivait. Enfin, il me fit un discours, si vous voulez que je vous le dise, tel que vous l'eussiez fait à sa place; aussi je vous fais part de ma réponse, pour servir en tant que de besoin. Je dis en riant, à M. Chaplitz, « que j'avais vu, dans l'écurie du » général, un cheval arabe de grand prix, » et que, pour le conserver mieux, on avait » fait venir de Turquie un palefrenier arabe, » habitué à soigner et à traiter les maladies » des chevaux de ce pays. Je n'avais pas la » prétention de valoir le beau cheval du » général, et mon observation ne devait pas » lui faire croire que je prétendisse à l'hon- » neur de la comparaison. Je ne voulais » que prouver que l'on déroge quelquefois » à ses habitudes, lorsque l'on y trouve » un intérêt capable de décider à ce sa- » crifice. Quant à vos usages, Monsieur, » ajoutai-je, je sais que je dois les respec- » ter; mais ce qui était facile avant cette » explication, n'est plus possible à présent.

» M. le *naméchuik* ne peut plus céder sans
» faiblesse un point auquel il convient avoir
» attaché quelqu'importance, puisque vous
» me parlez ici de sa part. Je n'aime pas
» assez les humiliations, pour desirer qu'un
» grand seigneur cède ou à mon caprice, ou
» à mes préjugés, comme vous voudrez les
» appeler, et je souffrirais d'avoir remporté
» sur son orgueil une victoire que je n'ai
» pas ambitionnée: je souffrirais aussi d'être
» l'objet d'une exception humiliante pour
» les autres. Quant à moi, qui eusse peut-
» être mieux fait de ne pas m'appercevoir
» de ce qui m'a choqué à la table du général,
» je me suis trop avancé pour reculer, et
» je ne puis me soumettre sur un point dont
» j'ai déclaré me tenir humilié, surtout
» depuis qu'il a plu au *naméchuik* de mettre
» ses domestiques dans la confidence du
» degré d'estime dont il m'honorait. Dans
» cet état de choses, je ne vois qu'un parti
» à prendre, c'est de me retirer. Mon affaire
» d'ailleurs m'appelle à *Pétersbourg*, et M. le
» général-gouverneur me paraît assez con-
» vaincu qu'il n'y peut rien faire, pour
» avoir droit de regarder comme une bonne

» raison ce prétexte de ma retraite. C'est à » quoi je vous prie de vouloir bien le dis- » poser, en lui renouvelant l'assurance de » mon respect ».

Il faut ici, Monsieur, que je vous observe (car vous ne voyez jamais que ce qui est à la charge de ma *susceptibilité*) combien j'ai mis de ménagemens dans cette explication. Vous devez bien sentir, vous qui n'êtes pas Russe, que ce n'est pas de l'usage en lui-même que je me plaignais, puisque je n'en avais pas encore éprouvé l'effet, mais de l'application capricieuse que m'en avait fait faire le *naméchuik;* mais de la confidence qu'il avait fallu faire à un domestique de sa volonté de m'humilier; mais de son projet évident de me punir de ce que je voyais une autre société que celle de *Marie Serguevna;* enfin, de cette autorité préceptorale; de ce droit de faveur et de défaveur qu'il s'arrogeait sur tout le monde, et dont je veux rester libre toute ma vie. Vous voyez bien qu'ici *l'usage* est le moindre des désagrémens, et qu'il ne servait que de prétexte à l'exercice d'une petite vengeance. Le même homme qui me prenait il y a quelque temps sous le bras, pour m'attirer de la considé-

ration, voulait marquer, par quelque chose, qu'il ne m'en accordait plus. Comme son premier acte était un prix, le second était une peine, au moins dans son idée. Je ne veux ni de l'un ni de l'autre; je veux être bien traité tant que je n'aurai pas démérité en négligeant mes devoirs : je serais sensible à un honneur qui serait déféré à un service honorable; et je ne puis pas me soumettre à une peine qui n'est pas celle d'un délit. Maintenant j'ai fini, et me livre sans autre défense à toute votre colère. Je vous dirai cependant, qu'indépendamment de mes principes particuliers, je suis bien aise de ne pas laisser, quand je m'en irai, l'opinion que l'on puisse humilier à son gré un Français. Il y a ici un petit ingénieur anglais qui me fait mourir de rire, et qui est le plastron de toutes les mauvaises plaisanteries possibles : je ne veux pas lui ressembler. Le pauvre diable a la faiblesse d'être jaloux de ce que je suis par hasard d'une haute taille, et lui d'une infiniment petite. Le préjugé répandu ici comme ailleurs, en faveur de la taille et de l'embonpoint des Anglais, et contre les Français, produisent entre nous des quiproquo très-

plaisans.

plaisans. Ceux qui ont entendu dire que le *naméchuik* a à sa cour un Français et un Anglais, lui parlent français et me parlent anglais. A la manière dont nous répondons l'un et l'autre, on reconnaît bientôt l'erreur, et le pauvre petit diable a le malheur de s'en fâcher. Du reste, c'est un excellent garçon, qui ne boude jamais contre moi, mais toujours à cause de moi. Il faut voir comme il sait vivre, lui, et comment les domestiques lui rapportent en riant les plats lorsqu'ils sont vidés! Oh, celui-là porte loin le respect pour les usages!

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous dire que le *naméchuik* est furieux et malade de ma réponse à *M. Chaplitz*. Il est furieux de mon refus de manger chez lui, furieux d'avoir fait une démarche qui n'a pas réussi, furieux de ce qu'il en a fait faire une pareille à *Marie Serguevna*, qui m'avait invité en son nom; enfin, furieux de mon départ prochain. On a craint une attaque d'apoplexie, qui, j'espère, n'arrivera pas. Il s'est couché depuis hier, et aujourd'hui à midi, il n'est pas encore levé. Toutes les autorités viennent lui rendre visite : chacun est instruit que je suis

l'objet de sa colère, et que je l'ai *provoquée* par mon orgueil. On me blâme tout haut. Mais beaucoup de ceux qui me blâment, veulent plus de mal que moi au pauvre gouverneur. Je vous écrirai bientôt la suite de tout ceci.

Pippenberg, le 20 Juin.

MA position est singulièrement embarrassante : je ne voudrais pas que ma résolution de quitter *Mohilof* eût l'air d'une volonté de causer au *naméchuik* un déplaisir quelconque, ni que le parti que j'ai pris de ne plus me trouver à sa table, pût paraître une représaille de la petite taquinerie dont il m'a rendu l'objet. Cette idée, qui est venue à son esprit et à celui de tout le monde, me déplaît et me contrarie. Je ne me plais pas à Mohilof, et rien ne m'y attache : voilà pourquoi je m'en vais. Je n'en veux point pour cela à ceux qui ne me plaisent pas, et je n'ai de colère que contre l'officieux major Chaplitz, qui veut à toute force me *raccommoder*) c'est son terme) avec le général-gouverneur et *Marie Sergueevna*. Ainsi, ce cher major croit que par ma retraite j'ai voulu me faire regretter, et amener le *naméchuik* à me faire des avances ou des réparations. Déjà j'ai reçu,

par ordre de son excellence, l'avis que si je revenais à sa table, on donnerait des ordres pour que je fusse servi de manière à n'avoir à me plaindre de personne. Ces propositions me font rougir pour moi et pour le général. Il ne voit en moi que le desir de satisfaire un misérable orgueil, là où je ne songe qu'à l'indépendance qui m'appartient, et que ses roubles ne me feront pas abandonner, en quelque nombre qu'il les présente. Pour tâcher de redresser ses idées à cet égard, je redouble de zèle envers son fils. Je me présente souvent chez *Marie Serguevna*, mais toujours après les repas; et je me confonds en marques de respect, sur lesquelles ils prennent le change. Je ne suis compris que par la société de la comtesse, où l'on agite quelquefois des questions très-piquantes sur le degré de liberté qui convient aux citoyens, et sur la mesure d'indépendance de caractère, compatible avec les institutions sociales et le respect dû à l'autorité. Je n'ai pas la même facilité que cette dame à rendre tout ce que je pense sur cette matière; mais je m'honore beaucoup de sentir que, dès les premiers mots, nous nous entendons parfaitement.

Le pasteur *Schlégel*, est aussi des nôtres : il est indigné, beaucoup plus que moi, que le gouverneur, en voulant bien croire que je pouvais lui être utile, n'ait pas consenti à me laisser près de lui dans l'honnête et tranquille obscurité qui me convenait, et m'épargner ce mélange de graces et de défaveur, qui me sont également insupportables ; enfin m'accorder une légère partie de la condescendance qu'il a pour son cheval arabe. *Je m'étais bien attendu*, me disait hier ce bon ecclésiastique, *que vous ne vous feriez pas à la politesse* SLAVONE *de nos gens, ni aux petites corrections par lesquelles ils annoncent ce qui leur déplaît !* En récompense je me serais très-bien fait à l'esprit de la société rivale que je voudrais bien, Monsieur, réussir à vous faire connaître. Ne croyez pas que cette différence de parti que l'on remarque dans toutes les villes de Russie, soit le moins du monde inquiétante pour le gouvernement. Non : les uns font ici, par suite de principes honnêtes et bien appréciés, ce que les autres font par un dévouement brute et presqu'injurieux à la grande princesse qui gouverne. La bassesse et l'ambition

des faveurs et des récompenses, sont les mobiles qui poussent les uns ; l'amour de l'ordre, le respect pour la souveraine, et le sentiment du devoir caractérisent le dévouement des autres. Dans les révolutions qui ont déplacé les princes faibles ou trahis, pour leur substituer de plus heureux compétiteurs, c'est toujours dans la première classe que les novateurs ont trouvé les instrumens de leurs complots. La seconde n'a jamais signalé sa résistance aux désordres et aux abus des agens de l'autorité trompée, que par sa fermeté à lui faire parvenir ses respectueuses remontrances. Enfin, d'un côté sont l'instruction, la politesse aisée et la bienveillante hospitalité ; de l'autre, l'orgueil hébêté, la bassesse dégoûtante, et le despotisme insolent.

Observez bien, Monsieur, que tout ce que je vous dis là ne s'applique qu'aux habitans des villes de Russie : je ne puis encore rien vous dire des nobles qui habitent leurs terres, de ceux qui s'attachent à la cour, ou suivent les armées. Je n'ai encore sur ces objets que des notes qui, peut-être, me fourniront un jour la matière d'observations plus mûries.

N'étant pas assez sûr de pouvoir m'en tenir au compte qu'aurait rendu le major Chaplitz au général-gouverneur, de ma résolution de quitter la place qu'il m'avait confiée, et présumant bien qu'il ne regarderait pas un rapport verbal comme une démission suffisante, j'ai écrit la mienne, et l'ai remise en main propre au *naméchuik*; dans un moment où je le vis occupé d'autres affaires. Il jeta un coup-d'œil sur mon papier, et le remit à un secrétaire pour lui en parler le lendemain. Cette déclaration, à laquelle il s'attendait, ne parut faire sur lui qu'une très-faible impression, et je m'en félicitai sincèrement. Deux évènemens qui vinrent successivement nous occuper firent dans son esprit une heureuse diversion, et tout m'annonce qu'à l'époque où je le prie de consentir à mon départ pour suivre mes affaires particulières, il est décidé à me laisser aller à Pétersbourg, où je lui ai dit vouloir me rendre.

Ces deux évènemens sont la fête de *Marie Serguevna*, et l'arrivée du prince *Potemkin*, qui était attendu depuis plus d'un mois.

Le fils de *Marie Serguevna* (le *major*

Soltikow) s'est mis dans la tête de jouer la comédie, et de célébrer ainsi avec ses sœurs la fête de sa mère. Le *naméchuik* a accueilli cette proposition avec ardeur; et m'ayant fait demander un matin, il me proposa d'aider à ces jeunes gens à arranger un petit spectacle pour le jour de la fête. Les deux demoiselles *Soltikow*, leur frère et moi, étions les seuls acteurs sur lesquels on pût compter. On exigea que je fisse un petit rôle pour *Petre Petrovicz*; et nous nous arrangeâmes pour jouer deux pièces françaises : *le Français à Londres*, et *le Dépit amoureux*. Le jeune *Soltikow* avait beaucoup vu jouer la première pièce à Pétersbourg, et il s'était amouraché du rôle du *français* ridicule qu'il joua fort bien. Je fus obligé de me charger des deux autres rôles, et les demoiselles s'acquittèrent des leurs de manière à passer de beaucoup mes espérances. Le jeune *Petre Petrovicz* avait une petite scène qu'il rendit assez mal. Cependant comme tout est bon dans ces sortes d'occasions, on parut nous savoir gré de notre bonne volonté, et la soirée fut extrêmement agréable. La société était si nombreuse, que plus de la moitié resta debout

pendant le souper, ce qui m'épargnait l'embarras de me retirer après la pièce, chose difficile à faire sans affectation. *Marie Serguevna* m'apperçut et me força de venir me mettre à côté d'elle. Je me serais fait plus remarquer en refusant qu'en acceptant, et j'obéis sans réplique. Ce fut alors que l'on pût s'appercevoir combien il m'eût été facile de reconquérir la faveur que j'avais perdue. Le *namétchuik* fut d'une humeur charmante, et s'il ne m'envoya pas de lard grillé ce jour-là, il ne m'épargna pas du moins les petits verres de vins et de liqueurs de toute espèce, après les avoir préalablement dégustés. Après le souper, il me prit de nouveau par le bras pour causer un moment de la démission que je lui avais remise et des motifs qu'il supposait m'avoir déterminé. J'essayai de lui persuader que dans l'impossibilité que je trouvais à m'accoutumer au séjour de Mohilof, il n'y avait rien qui lui fût personnel, ni même qu'il dépendît de sa bienveillance de changer; que sans cela je ne me serais pas fait répéter deux fois l'invitation dont son excellence avait bien voulu m'honorer; mais qu'il y avait des choses

auxquelles un étranger ne pouvait pas se faire, sans qu'il lui fût possible de donner de bonnes raisons de ses goûts. A la manière tranquille et amicale dont le *naméchuik* a reçu cette explication, je croirais qu'il a pris gaiement son parti, et ne songe plus à m'arrêter ici. Mais la comtesse, qui le connaît mieux que moi, prétend que si ce parti était pris, il m'aurait déjà fait quelqu'avanie, ou du moins m'aurait fait donner publiquement des preuves éclatantes de sa défaveur. J'attends tranquillement ce qui doit m'arriver.

Le second évènement dont il me reste à vous rendre compte, est l'arrivée du prince *Potemkin*, qui, après la prise d'*Oczakoff*, est passé à *Mohilof* pour se rendre à Pétersbourg. Ce passage a donné lieu à une cérémonie qui mérite d'être rapportée. Le jour de son arrivée, et plusieurs heures à l'avance, toutes les autorités étaient réunies au palais du gouvernement: les administrateurs, les tribunaux, les militaires, le clergé assemblé pêle-mêle dans l'anti-chambre du *naméchuik*, restèrent-là jusqu'à l'arrivée du prince. Tout ce jour les cloches sonnèrent, et la bourgeoisie en procession s'était rendue sur la

route de *Sclof*, par où il devait venir, ayant en tête les bannières de la ville.

Je brûlais d'impatience de voir cet homme célèbre. A sept heures du soir environ, son traîneau, qui n'était distingué de plusieurs autres de sa suite que parce qu'il était un peu plus large, s'arrêta au gouvernement, et j'en vis sortir le plus énorme et le plus beau borgne que j'aie vu de ma vie. Il était en robe de chambre. Ses longs cheveux, non peignés et tombant moitié sur ses épaules et moitié sur sa figure, m'annoncèrent l'homme du monde qui tenait le moins à sa toilette. Le désordre de ses vêtemens à la sortie du traîneau, fit connaître à tous les spectateurs qu'il avait oublié de se munir de ce vêtement que nous regardons comme indispensable, et dont il se dispensa tout le temps qu'il resta à *Mohilof*, même lorsqu'il reçut les dames. Cet homme, de la taille de cinq pieds dix pouces, est un beau brun d'environ cinquante ans. Sa figure est naturellement douce; mais, lorsqu'assis devant une table, il regarde d'un air distrait tous les gens qui l'entourent, si quelqu'idée désagréable l'occupe, il s'appuie la tête sur sa main, empoigne de cette main une partie

de sa mâchoire, et ne laisse pas, en cette posture, de considérer, de l'œil qui lui reste, tous les objets qui se présentent. Alors la contraction que ses doigts opèrent sur le bas de son visage, lui imprime un caractère de physionomie hideux et féroce.

Lorsqu'il fut entré dans l'anti-chambre du gouvernement où tout le monde l'attendait, il se tint debout à côté du *naméchuik* qui l'avait reçu à la sortie de son traîneau. Alors tous les corps lui furent successivement présentés, et chacun lui adressa une harangue. Les complimens furent aussi longs que ses réponses furent courtes. Celles-ci se réduisirent à un petit signe de tête de bienveillance, ce qui n'empêcha pas cette cérémonie de durer plus de deux heures, après lesquelles il entra dans la salle du *naméchuik* qui resta debout près de lui pendant qu'il s'assit seul devant une table, et prit la posture que j'ai décrite plus haut. Nous restâmes plus de deux heures encore debout autour de la salle. Ce prince, pendant tout ce temps, ne desserra les dents et n'abandonna sa mâchoire inférieure que pour engloutir des grands verres de kislitchi (boisson russe), qu'on lui appor-

tait de quart d'heure en quart d'heure. On me dit que cette liqueur, que l'on faisait pour lui extrêmement épaisse, lui servait souvent de boisson et d'aliment, et qu'il en avalait, par jour, une quinzaine de bouteilles.

Le lendemain dès le matin, tout le monde se réunit de nouveau dans une grande salle du gouvernement, et le *naméchuik* y resta comme les autres, pendant que le prince, assis comme la veille devant la même table où on le voyait chaque fois que l'on ouvrait la porte, resta là plusieurs heures sans donner d'autres signes de vie que quelques coups d'une sonnette au bruit de laquelle son aide-de-camp, ou, en son absence, le *naméchuik* entrait pour prendre ses ordres. Vers midi, nous fûmes avertis que son altesse allait paraître. Elle parut en effet, fit deux ou trois tours de promenade au milieu du salon, regarda tout le monde, ne parla à personne, et retourna à son poste après une apparition de quelques minutes. Alors se firent les présentations de tous ceux qui avaient ou des demandes ou des complimens à lui faire. Parmi ces derniers, se trouvèrent des poêtes qui lui présentèrent des vers dans toutes les

langues. Le *naméchuik* m'avait demandé la veille au soir, si dans ce congrès de poëtes de tous les pays, la langue française serait la seule qui ne fût pas représentée, et si la prise d'*Oczakoff* n'était pas capable de me rien inspirer. Bien sûr que je serais à l'abri de toute critique, je promis pour le lendemain de fournir mon contingent d'encens soporifique. Je donnai en effet une pièce de vers détestable, et qui de plus, avait le malheur de n'être pas du style humble et rampant qui est adopté dans ces occasions, et qui eût pu en corriger les défauts aux yeux du *naméchuik*. Cependant, comme je finissais par un compliment, il me répéta plusieurs fois que les quatre derniers vers étaient *superbes*. C'était son mot dont il ne voulut rien rabattre. Pour vous donner une idée de ma poésie et de ce qu'elle avait de *superbe*, je vous ferai subir ces quatre derniers vers.

Après avoir peint les guerriers vulgaires qui n'ambitionnent que le pillage et l'usurpation des terres ennemies, j'ajoutais :

> Mais conquérir par vos nobles travaux,
> L'ancien pays des hommes de génie,

Des législateurs, des héros,
C'est rentrer dans votre patrie (1).

Cette gasconade eut l'heur de plaire au prince, qui m'honora d'un souris et d'un salut beaucoup mieux prononcé qu'il n'avait fait à mes confrères les poëtes russes, latins et grecs, qui m'avaient précédés.

A l'heure du dîner, le prince, à mon grand étonnement, se mit à table avec nous, et causa assez gaiement avec le *naméchuik*. Il était, comme la veille, en robe de chambre, et, du moins je le suppose, habillé sous cette robe de chambre, comme nous l'avions vu la veille.

A la suite du prince, était un médecin français, nommé *M. Massot*. Cet aimable concitoyen me fit passer beaucoup plus agréablement les trois jours qu'il resta à Mohilof. Comme le prince l'aimait beaucoup, il mangeait presque tous les jours avec lui, et était

(1) Le prince *Potemkin* affectait de répandre qu'il voulait affranchir la Grèce du joug des Turcs. Sans cette observation, les vers cités ne sont pas intelligibles.

(*Note de l'Editeur.*)

à portée de le connaître. Il m'assura que l'on jugerait mal de cet homme extraordinaire, si on l'appréciait d'après ses caprices et son originalité; mais qu'au fond, le prince joignait à beaucoup d'instruction un esprit fin et un goût très-délicat. M. Massot est très en état d'apprécier ceux qu'il se donne la peine d'étudier, et je ne fais pas le moindre doute que le prince ne ressemble en effet au portrait qu'il m'en a fait.

Je présentai *M. Massot* chez la comtesse *Mélin*, qui me parut aussi contente de lui qu'il dut l'être de cette Dame. MM. de *Richelieu*, *Langeron* et *Damas*, parurent aussi à *Mohilof*. Les deux premiers y furent fort goûtés; on trouvait au dernier trop de ce que les étrangers appellent *le ton français*.

Pendant les trois jours que le prince *Potemkin* resta à Mohilof, on fit son possible pour l'égayer; mais un homme qui reste en robe de chambre pendant que l'on danse, ne présente guère de prise aux plaisirs de ce genre. Le *naméchuik* voulut nous faire jouer devant lui le *Français à Londres*, que nous avions joué pour *Marie Serguevna*. Il se laissa traîner dans la salle où l'on avait établi le théâtre,

théâtre, et l'on craignait bien qu'il n'y restât pas jusqu'à la fin ; mais le bonheur de faire rire son altesse m'était réservé. Il n'aimait pas les Anglais, et il trouva que la caricature de milord *Honzei* était fort plaisante. Le prince ayant ri, tout le monde se retira satisfait.

Pippenberg, le 11 *juillet.*

Depuis le départ du prince, je suis tout à fait *désapointé*. Ma disgrace est complète; et l'on n'avait tardé à la manifester, que parce que l'on avait besoin de moi pour les fêtes dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Mais aujourd'hui, toutes les mines sont refrognées : adieu les coups d'œil caressans, adieu les invitations; mais surtout, adieu le *lard grillé* et les petits verres dégustés. M. Chaplitz vient de me faire savoir que ma démission était acceptée, et que mon passeport serait prêt à l'époque où je l'avais desiré. Un autre Français doit venir de Pétersbourg prendre ma place. C'est un homme, dit M. Chaplitz, instruit et *complaisant*. Le général Passek a reçu sur son compte les meilleurs témoignages; et son correspondant lui fait savoir que cet homme instruit et complaisant, a, par-dessus tout cela, une *très-belle garde-robe* et plus d'une douzaine d'habits brodés dans le dernier goût. Vous ne

sentez peut-être pas tout le fin et le piquant de cette observation. Rappelez-vous qu'en arrivant à *Mohilof* je m'excusai de me présenter le même jour chez *Marie Serguevna*, sous prétexte que je n'avais avec moi que des fracs, et qu'il me fallait le temps de me faire habiller décemment. Le pauvre major Chaplitz prit au mot mon humble déclaration, et je parie mille contre un que ce grave incident a été pris par le *naméchuik* en très-grande considération, quand il a pesé dans sa prudence le degré d'estime qu'il convenait de m'accorder. Au reste, tout cela est excellent pour moi; je serai libre dans trois semaines, c'est à peu près l'époque où *Anna Fœderovna* retourne à Pétersbourg. Elle n'a avec elle qu'une femme de chambre, et n'est pas elle-même fâchée de trouver une compagnie qui en même temps lui servira d'escorte. Toute l'humeur du *naméchuik* ayant fait son effet, à ce que je présume, je n'ai plus à m'occuper des ménagemens par lesquels je voulais l'amener à un consentement qu'il a donné lui-même. Ainsi, quoique je continue à donner à Petre Petrovicz des soins qu'il reçoit d'assez mauvaise grace, je vais avoir

du temps de reste pour veiller à mes préparatifs, et j'en profiterai pour vous mettre au courant du peu de choses que j'ai vu à Mohilof, et dont je ne vous ai pas encore parlé.

Vous avez vu par-tout des descriptions des bains russes, ainsi je passerai légèrement sur cette matière. Vous saurez donc que dans presque toutes les familles il y a une chambre consacrée aux bains. C'est ordinairement un local assez étroit. Un poële de la hauteur de la chambre, et que l'on chauffe extérieurement, est poussé ce jour là (le jour où l'on prend le bain) beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il est bien ardent, on jette sur les carreaux qui le composent de l'eau chaude qui se convertit en vapeur, et lorsque la chambre en est assez pleine, les baigneurs, qui se sont déshabillés dans une chambre voisine, s'introduisent dans celle-ci, et s'y enferment. Les étrangers peu habitués à la température de cette chambre, et les gens d'un tempérament moins robuste, sont obligés de se traîner par terre, où ils restent à l'abri de la vapeur qui forme en haut un atmosphère étouffant. Mais l'habitude ou la force du tempérament venant à leur secours, bientôt

ils se relèvent et s'élèvent petit à petit à un degré de chaleur supérieur. Il y a là une échelle que l'on peut considérer comme une espèce de *viromètre*, et dont on se sert pour s'élever à la hauteur que l'on se sent le pouvoir d'affronter. Je n'ai pu réussir qu'à porter la main au plancher, et je suis resté persuadé que la chaleur que cette main a éprouvée suffirait, avec le temps, pour cuire un mets quelconque. Cependant, soit que je m'exagère cette chaleur, soit que les Russes soient plus durs à cuire que toute autre chose, on voit à tout moment des gens qui supportent ce degré de cuisson, et qui sont très-frais.

Pendant le bain, il est des gens qui se font fustiger avec des branches de bouleau auxquelles on laisse quelques feuilles. Cette opération a pour objet de faciliter la transpiration et de tirer plus d'avantage de ce bain de vapeurs. Comme c'est un domestique qui remplit ordinairement la fonction de fustigateur, et qu'il arrive quelquefois que ce soit un domestique femelle, M. l'abbé *Chappe* s'est scandalisé de cet usage, et surtout de ce que dans quelques endroits il a vu les hommes et les femmes, et même les enfans, entrer

pêle-mêle dans ce bain. J'en demande bien pardon à cet académicien; mais je crois qu'il a pris pour un effet du libertinage des habitans, ce qui n'est ordinairement qu'un objet d'économie. On ne veut pas chauffer deux fois la même chambre quand on n'est pas riche, et de là l'usage de se baigner tous ensemble. Quant à la décence, que ce savant trouve blessée par cet usage, peut-être abuse-t-il encore de ce mot décence, qui me paraît à moi, une chose très-relative. Des gens qui se voient nus presqu'en tout temps, ne se doutent guère qu'ils commettent une indécence quand cela leur arrive. La Pologne passe pour être de quelques degrés plus policée que la Russie, et j'y ai vu des hommes, des femmes et des enfans de toutes les classes, se baigner en pleine rivière, dans un espace de cent pas.

Dans les villes qui réunissent une certaine population, il y a des bains publics pour les gens peu aisés; une cloison de planches assez mal jointes, sépare les deux sexes. Mais les baigneurs de ces pays là ne sont pas assez *civilisés* pour s'offenser de l'indiscrétion des curieux, s'il s'en trouvait par hasard qui

essayassent de franchir de l'œil la faible barrière opposée à leur malice. En voilà plus qu'il n'en faut pour vous faire connaître les bains russes, sur lesquels on fait tant de contes chez nous.

Je vous ai parlé d'une boisson du pays, que l'on nomme *kislitchi*, et que l'on trouve fort bonne lorsque l'on s'y est habitué. Cette boisson étant à la fois économique et saine, j'ai pensé qu'elle valait la peine d'être connue, et je m'en suis fait donner la recette : voici comment on se la procure.

On met dans un grand muid une quantité de farine d'orge, proportionnée à la capacité du vase, on y verse de l'eau suffisante pour délayer cette farine : cela fait, on y place une ou deux grosses pierres que l'on a fait rougir au feu, et l'on ferme hermétiquement le tonneau pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, on retire les pierres, et l'on remplit le vase d'eau qui fermente et s'aigrit dès le deuxième jour. Au bout de quelque temps, on tire au clair cette liqueur qui est jaunâtre, et est devenue un peu grasse : elle déplaît à l'étranger qui en boit pour la première fois ; mais on s'y habitue

promptement, et l'on finit par la boire avec plaisir. Je pense qu'un *café* qui se mettrait sur le ton d'en fournir à Paris, attirerait non seulement les Russes, mais encore tous ceux qui auraient fait quelque séjour en Russie. Il faut convenir aussi que les personnes aisées y joignent différentes choses qui lui donnent un meilleur goût, telles que du baume et d'autres herbes odorantes, ou des ingrédiens propres à ajouter à sa force et à sa bonté. On en fait pour les soldats d'une qualité moindre, à raison du peu de farine d'orge que l'on y consacre; mais telle qu'elle est, cette boisson aigrelette n'est pas désagréable, et elle évite à la population indigente les maladies qui, l'été sur-tout, proviennent de la crudité des eaux.

Les boissons que l'on sert dans les sociétés sont ce *kislitchi* dont je viens de vous parler, et une bierre à laquelle on donne ici le nom de *porter*, et qui ressemble plus ou moins à cette bierre anglaise, suivant le talent et l'aisance des propriétaires qui la font chez eux. Quant aux personnes qui ne sont point altérées, on leur présente du thé auquel

elle joignent à volonté ou un peu de crême, ou du citron, ou de l'eau-de-vie, ou enfin une liqueur rouge dont je ne puis pas écrire le nom, mais qui est très-commune ici, et que l'on tire d'un fruit très-semblable, pour le goût, à la groseille. Il n'est pas de société où l'on ne présente à plusieurs reprises ces sortes de rafraîchissemens pendant que l'on joue.

On compose en Russie un hydromel tel que je n'en ai jamais trouvé qui en approche dans les pays de l'Europe où l'on en fait. C'est une liqueur délicieuse dont on vous régale au dessert. Je la prenais d'abord pour un excellent vin muscat ; le *naméchuik* me dit que c'était de l'hydromel. Cette liqueur doit être fort chère, si j'en juge par l'économie qui préside à sa distribution.

On ne trouve pas ici de vins de Bordeaux ni de Bourgogne, mais beaucoup de Champagne, ou soi-disant tel. C'est avec ce dernier que se portent les toasts les jours de fêtes ou de cérémonies. Le vin ordinaire ici est un détestable petit vin blanc de Portugal, que l'on ne transporte qu'à force de le souffrer, et qui altère fort ceux qui oublient d'y mêler beaucoup d'eau.

On voit ici très-peu de voitures, mais on se sert l'hiver de jolis traîneaux, comme vous en voyez quelquefois en France, et l'été de petits équipages que l'on appelle *trotski*. Les plus simples sont une espèce de banc sur lequel on se met à cheval, lorsque l'on ne veut pas aller de côté. L'essieu n'a pas trois pieds de long, ce qui les rend sujets à verser dans les chemins qui ne sont pas très-unis. On en fait de doubles en largeur, et alors on y établit de petits compartimens pour placer chaque personne. Un tablier de cuir que l'on ferme devant soi, est destiné à garantir de la boue et de la poussière. Ceux des riches sont couverts d'un ciel ou impériale qui garantit un peu du soleil, mais très-mal du vent ou de la pluie.

J'ai vu ici des mariages et des enterremens, mais j'en remets la description au temps où j'aurai pris des renseignemens plus positifs sur divers objets qui m'ont paru mériter d'être approfondis.

Vous savez qu'en Pologne il y aurait de l'impolitesse à aborder une dame sans lui baiser la main : cet usage est ici perfectionné, car au lieu de la révérence par laquelle la

dame polonaise répond à ce compliment, la dame russe vous donne un véritable baiser sur la joue ou sur le front. Comme au fond ce baiser n'est qu'un salut, l'homme le plus indifférent le reçoit comme un autre; mais chacun est le maître de juger, à la manière dont il lui est appliqué, le degré de bienveillance qu'on lui porte. La main d'ailleurs que l'on tient dans la sienne, est un truchement qui ne peut être compris par les témoins; et il est très-vraisemblable qu'en Pologne comme en Russie, cette manière de saluer a avancé bien des affaires. Plaignez-moi de ne pouvoir vous parler que par conjectures et par oui-dires, de choses sur lesquelles il serait si doux d'avoir des notions claires et personnelles.

On fait ici, le jour des rois, une cérémonie à laquelle j'ai bien de la peine à appliquer ma tolérance ordinaire: on baptise tous les enfans nés dans l'année. Ce baptême se fait par immersion dans un fleuve, et comme toujours les rivières et fleuves sont gêlés à cette époque, on y pratique un trou, au bord duquel se tient le prêtre qui fait la cérémonie. Les uns viennent en procession

apporter leurs enfans, et une grande affluence de peuple donne à cet acte religieux la solennité qu'il réclame. Je n'ai pas vu, mais on m'a assuré qu'il était arrivé plusieurs fois que le prêtre, après l'immersion de plusieurs enfans dans le fleuve, se trouvant les mains engourdies par le froid, en avait laissé tomber dans le trou. Quand ce malheur arrive, il regarde froidement la mère, et lui dit : *C'to dziélo ?* (que faire ?) la mère verse une larme, et s'en retourne en disant : *C'était écrit !*

Nul doute qu'il ne faille avant tout respecter la religion et ses pratiques ; mais l'immersion dans un fleuve glacé n'est pas prescrite par la religion grecque : elle n'a pas même ordonné de choisir le jour des rois pour la cérémonie du baptême. Cet usage est d'institution humaine. Un changement à cet égard avait été médité par *Pierre III*, qui par-là eût rayé bien des malheurs qui sont encore *écrits* sur le livre des destinées. Mais les archimandrites et les popes, qui ne souffrent de changement que ceux qu'ils introduisent, ont crié à l'impiété ; et voilà comment il était *écrit que Pierre III*

serait étranglé par le futur *naméchuik* de *Mohilof*, pour le punir d'être devenu laid, et d'avoir voulu faire des *innovations*.

J'ai été voir ici les jésuites auxquels Catherine II a donné une retraite dans ce pays. Plusieurs de ces bons pères sont instruits et aimables. Ils vivent tranquilles et heureux comme sont, sous *Catherine-la-Grande*, tous ceux qui ne se mêlent que de leurs affaires.

Les jésuites ont pour chef l'archevêque *Siestrenczewictz*, ancien officier de hussards, et qui, dégoûté de la société, sur les vices de laquelle il s'est éclairé de bonne heure, s'est consacré à l'état ecclésiastique. Cet homme, d'un mérite rare, est très-déplacé dans un siège subalterne, où il ne peut que faire très-en petit le bien qui est dans son cœur, et qui ne s'opère pas toujours dans les capitales. Si la philosophie et la religion peuvent un jour s'accorder, c'est à des hommes de cette trempe qu'il sera donné d'accomplir ce grand œuvre. Je dus au pasteur *Schlégel* l'honneur de lui être présenté. L'extrême indulgence du prélat m'a valu de sa part l'accueil le plus encourageant; et j'ai passé chez lui des heures bien agréables et bien difficiles

à retrouver. Il se plaît à parler des bons auteurs latins qu'il possède parfaitement, et sur lesquels il donnerait d'excellentes leçons de goût. Les agrémens de son esprit ne sont égalés que par l'extrême simplicité de ses mœurs : sévère pour lui seul, il se prête à toutes les faiblesses de la société, au point de paraître quelquefois dans un bal, et d'en donner chez lui les jours de naissance de l'impératrice ou de quelques membres de la famille régnante.

L'opinion de certains docteurs de notre église, sur la danse, me paraissant contraster d'une manière un peu tranchante avec ce que je voyais de lui, j'osai un jour l'agacer sur cet article. Je l'abordai dans un moment où il faisait le tour de sa salle, pour veiller à ce qu'il ne manquât rien en rafraîchissemens pour les joueurs et les danseurs. « Il paraît, » MONSEIGNEUR, *lui dis-je*, que vous vous êtes » un peu relâché de l'humeur des premiers » apôtres contre la danse ». La physionomie froide et sévère du prélat s'adoucit insensiblement, et laissant échapper un léger souris, « Il faut bien, dit-il, essayer de dissiper un » peu l'ennui qui accompagne notre état,

» et rappeler à nous, par quelque chose, » ceux à qui nous voulons faire goûter notre » morale ».

Quoiqu'incapable de laisser échapper pour son compte le moindre mot susceptible d'une interprétation plus gaie qu'il ne lui convient, il n'est pourtant pas ennemi de la gaieté, et je l'ai vu un jour sourire à un propos que j'aurais bien voulu retenir dès qu'il me fut échappé. Nous étions à la campagne, après le dîner, et prenions le café dans une salle où ne se trouvaient alors que très-peu de personnes. On parlait d'une sainte dont la fête devait se célébrer le lendemain. Madame la chambellane, sa sœur, disait qu'il est très-difficile à une femme de mériter les honneurs de la canonisation. Je répondis que pour moi cela me paraissait très-facile, et qu'il lui suffisait de travailler continuellement *à vivre en sainte*. Personne ne vit dans cette phrase rien d'extraordinaire, et je commençais à me rassurer sur l'effet qu'elle eût pu produire, lorsque l'œil du prélat dirigé vers moi, m'apprit que pour lui, comme pour Salomon, il n'y avait rien de nouveau sous le soleil. Ce coup d'œil, plein de douceur et de

bonté, semblait me dire : *Je vous pardonne ; je suis le seul qui vous ait entendu.*

J'ignore si la constante bienveillance dont il m'a honoré depuis que je suis ici m'exagère ses grandes qualités ; mais je suis sûr que si notre *Fénélon* a été l'homme adorable que son nom a toujours présenté à mon imagination, le héros de *Cambrai* a ressemblé trait pour trait à l'archevêque *Siestrenczewictz*.

Sclof,

Sclof, le 9 août.

A la date de celle-ci, vous reconnaîtrez que nos adieux sont faits à la ville de *Mohilof* et à la place de secrétaire des *affaires étrangères pour le département de la Russie Blanche.* J'attends ici mon passeport pour Pétersbourg ; mais j'ignore s'il plaira au *naméchuik* de me l'accorder. Dans tous les cas, j'ai écrit à quelqu'un qui doit aller à Pétersbourg en demander un pour moi au ministre de France. Vous ne concevez rien, sans doute, à ce préambule : vous allez bientôt être au courant.

D'après ma convention avec le *naméchuik*, je ne devais partir que le 15 août, et *Anna Fœderovna*, qui était partie le 6 de Mohilof, et qui a ici quelques affaires à régler, avait bien voulu se résoudre à m'y attendre jusqu'à cette époque : la fortune en a décidé autrement, et elle ne m'y a attendu que deux jours. Voici ce qui a donné lieu à cette anticipation sur le plaisir que je me promettais à la rejoindre.

Ayant eu occasion de jouer avec mademoiselle Soltikof l'aînée, au piquet qu'elle disait savoir très-bien, je m'apperçus qu'elle le savait très-mal; et comme quelques mois d'habitude dans la maison semblaient autoriser un certain degré de liberté, je ne crus pas en excéder les bornes en lui disant en riant qu'elle avait tort de dire qu'elle savait le piquet, *et qu'elle n'était qu'une mazette :* ce mot, qu'elle ne connaissait pas, la fit rire, et nous nous quittâmes. La demoiselle conta à sa mère que je l'avais appelée *mazette*, et qu'elle desirerait bien savoir ce que cela signifiait. La mère fit venir je ne sais quel Dictionnaire, où l'on trouva ces mots terribles dans la circonstance : mazette, *vieille rosse.* Vous peindra qui voudra la fureur de *Marie Serguevna* au moment de cette découverte. Et de sonner ses gens, et d'ordonner ses chevaux, et d'arriver à Pippenberg toute hors d'haleine, cela fut l'ouvrage d'un quart-d'heure : elle tâcha cependant de modérer sa fureur, et se contint comme elle put, a-t-elle dit elle-même, pour raconter au général mon insolence, avec les ménagemens propres à empêcher que la juste colère qu'il devait en

concevoir ne devînt funeste à sa santé. Le *namèchuik* resta en effet confondu de mon audace ; mais comme je ne mangeais jamais chez lui, et que je n'y paraissais que pour donner à son fils mes leçons ordinaires, il n'eut pas occasion d'exhaler sa bile contre moi, et son humeur ne se manifesta par aucun signe qui soit venu à ma connaissance.

Un second évènement qui lui avait déplu, ajouta encore quelque chose aux trésors de sa colère. J'avais, il y avait plus de deux mois, en donnant leçon à son fils, employé un terme qui est assez en usage chez nous, du maître à son écolier ; je lui avais dit, je crois, que s'il ne travaillait pas mieux, il resterait un *petit âne*. Le bruit que fit dans la maison l'aventure de la *vieille rosse*, fit rappeler celle du petit âne ; et me voilà bien et duement convaincu d'être un insolent, et même un insolent du plus mauvais ton. Je ne saurais encore rien de cette aventure, si le bon pasteur *Schlégel* ne m'eût enfin mis au courant.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un télescope, placé dans la bibliothèque du *namèchuik*, disparut sans qu'il fût possible de le

retrouver. J'étais celui qui faisais, avec le pasteur, les plus longues et les plus fréquentes apparitions dans la bibliothèque; et ne voilà-t-il pas que le noble général se met dans la tête que, sur le point de partir, j'ai voulu me munir de son télescope, et que c'était moi qui le lui avais volé ! Vous concevez bien qu'on ne me fit pas part de ces généreux soupçons; mais on me fit demander ce télescope si souvent, que cela m'ennuya, et je répondis avec humeur que je n'étais pas un enfant, et que si je m'étais servi de ce meuble, je m'en serais souvenu et l'aurais dit à la première question. Il y avait deux jours qu'on ne m'en parlait plus, lorsqu'en rentrant dans mon logement, je trouvai mon domestique allemand (celui que j'avais gardé malgré le général) tout en larmes, et le domestique russe au comble de la joie. *Mon père*, me dit ce dernier, *soyez content : le télescope est retrouvé; c'est Petre Petrovicz qui l'avait dans sa chambre, et qui ne s'en était pas souvenu.*

Je n'avais jamais eu la moindre inquiétude pour cet instrument, et il m'était assez égal qu'il se retrouvât ou non. Mais j'en jugeai

autrement lorsque je sus ce qui s'était passé. Apprenez, Monsieur, que pendant que j'étais à *Mohilof*, les gens du *naméchuik* étaient venus, par son ordre, dans mon appartement, s'étaient fait ouvrir mes malles et mes armoires, et qu'après des recherches aussi minutieuses qu'inutiles, ils avaient emmené chez le *naméchuik* mon domestique allemand : celui-ci subit devant le général l'interrogatoire le plus humiliant, dans lequel je ne fus pas épargné. Piqué de l'inutilité de cette infame procédure, le général ordonna de fouetter ce malheureux, jusqu'à ce qu'il eût déclaré en quel lieu, par lui, ou par moi, avait été placé le précieux télescope. Mon domestique fut indignement flagellé pendant un quart-d'heure, et relâché de désespoir de le faire parler.

Il n'y avait pas deux heures que cette cruelle exécution avait eu lieu, lorsque le valet-de-chambre de *Petre Petrovicz* (1) apporta le télescope, en demandant si par hasard ce n'était pas cela que l'on cherchait.

(1) Ce valet-de-chambre, nommé *Kamenski*, est cousin du général de ce nom.

Son jeune maître l'avait porté dans sa chambre, pour s'en amuser. Mais comme personne ne connaissait le nom de cet instrument, personne aussi n'avait songé que c'était de lui que l'on s'occupait.

Vous jugez, Monsieur, en quel état me mit l'annonce de toute cette aventure, dont le pasteur *Schégel* se chargea de me conter les détails. Je me rendis sur-le-champ chez le *naméchuik*, et demandai à lui parler. On me dit qu'il venait de se coucher. Le lendemain je me transportai dès le matin dans son appartement, et me plaignis avec chaleur de l'insolence de ses gens qui étaient venus fouiller dans mes effets; enfin, de l'horrible traitement infligé à mon domestique. Le général ne comprit pas un mot de ce que je voulais lui dire, et trouva si simple ce que l'on avait fait, qu'il ne balança pas à convenir que c'était par son ordre. Passant ensuite à la liste des griefs qu'il avait contre moi, il me demanda où j'avais appris que son fils fût *un âne*, et *mademoiselle Soltikof une vieille rosse*. L'étonnement dans lequel me jetèrent ces questions, parut au général n'être qu'une défaite, pour éviter d'y répondre. La vérité

est que s'il ne m'eût pas rappelé lui-même ce que je vous ai conté plus haut, je n'aurais jamais imaginé toute l'étendue de mon crime. Je me serais volontiers donné la peine de lui expliquer combien son humeur était ridicule et la mienne fondée, mais il commençait à entrer dans un état de colère que l'on m'avait dit être dangereux pour sa santé. Je le quittai sur-le-champ, fis enlever par mon allemand tout ce que j'avais à Pippenberg, et vins me placer à l'auberge à Mohilof, où je tins conseil sur la singularité de ma position. La comtesse et ses amies ne furent surprises de rien, et il fut décidé, qu'après ce qui s'était passé, il ne me restait qu'un parti honnête à prendre. C'était de partir sur-le-champ pour Sclof, où j'attendrais mon passeport, qu'il convenait de faire demander par une lettre froidement polie, et dont les expressions furent scrupuleusement pesées entre nous. Je m'arrêtai à ce parti; et dès le lendemain, après avoir pris congé de la charmante société à qui je devais tant, du bon pasteur que je laissais attristé de ma retraite, et du respectable prélat dont je vous ai entretenu dans ma dernière lettre, je suis parti pour Sclof

avec mon fidèle allemand. J'avais voulu faire en son nom une plainte au procureur-impérial, dont le devoir était de la faire passer au sénat; mais ce pauvre garçon avait moins de rancune que d'envie de s'éloigner. Il me pressa lui-même de hâter mon départ, et nous sommes arrivés hier dans la ville du général *Joris*, où je trouvai *Anna Fœderovna* plus surprise que fâchée de ma promptitude.

Le général *Joris* rit beaucoup de mon aventure; mais il me blâma d'avoir pris au sérieux le traitement fait à mon domestique, et la recherche dans mes effets. Cela lui parut aussi simple et aussi naturel qu'au *manéchuik* lui-même. *Mais*, dit-il, *je veux vous raccommoder avec lui. Nous avons ici, le* 16 *du mois, une fête pour laquelle j'ai invité toute la noblesse des environs; et il y aura une brillante compagnie que vous ne serez pas fâché d'avoir vue. ANNA FÆDEROVNA a consenti à ne partir qu'après la fête; j'espère que vous ne serez pas plus pressé qu'elle, et que vous serez des nôtres.* J'eus d'autant moins de peine à accepter la proposition, qu'il fallait de toute façon que j'attendisse mon passeport de *Mohilof*, ou celui que j'avais fait demander à Pétersbourg;

car dans ce pays-ci on ne vous donnerait pas de chevaux, si, à chaque poste, vous ne représentiez pas votre *padarojné* (passeport). Je n'étais pas d'ailleurs fâché de revoir la figure que me feraient le *naméchuik* et *Marie Serguevna*. Ce n'était pas à moi à être honteux ; et il me paraissait même utile à mes intérêts, après les avoir quittés si brusquement, de couper court à tous les propos qu'ils pouvaient se permettre sur mon compte, en montrant que je ne fuyais que leur maison, sans avoir rien à redouter de leurs personnes. Je vais donc passer ici quelques jours. Le général nous comble d'honnêtetés ; et je lui fais le plus grand plaisir quand je loue son *corps des cadets* et sa troupe d'acteurs, aux répétitions desquels je m'amuse beaucoup. La fête que le général prépare lui coûtera beaucoup d'argent, mais une bonne partie de la dépense passera dans la poche d'un italien adroit qui est ici, et qui lui sert d'intendant et de factotum.

Pétersbourg, 28 *août*.

Nous voici dans la superbe ville de Pierre-le-Grand. Si l'examen des détails ne refroidit pas un peu mon admiration, je ne balancerai pas à la proclamer une des plus belles villes du monde. Il faut convenir aussi que je l'ai vue par le beau côté. Peignez-vous si vous pouvez, Monsieur, l'aspect de cette belle ville, en y arrivant par la route de Mohilof, lorsqu'après avoir traversé le faubourg, la ville se découvre à vos yeux au milieu d'un beau jour. Un fleuve large sépare le faubourg de la ville. De l'autre côté est en perspective l'immense palais de l'impératrice ; plus loin le palais de marbre dont cette princesse a été l'architecte. Un quai en marbre et en granit, coupé de grilles dorées, borde le fleuve jusqu'à la mer ; et des reverbères placés de distance en distance, viennent le soir ajouter à la magie de ce beau spectacle. Ajoutez à

cela, pour l'été, la vue de plusieurs milliers de mâts et de pavillons des diverses nations, qui remontent jusqu'à l'amirauté.

Après avoir traversé le pont, je vis et par conséquent j'admirai la statue de Pierre-le-Grand, placée sur ce rocher exotique que l'on a été obligé de couper en deux, après l'avoir traîné ici avec des milliers d'hommes et de chevaux. De la place où il est, Pierre-le-Grand voit les deux rives de la Néva, et je ne suis pas surpris que cette position ait inspiré quatre beaux vers, même à M. *Cuinet d'Orbeil.*

C'est à ta voix que le bronze respire
Sur ce rocher de Thétis apperçu;
Et d'où le Czar contemple son Empire
Plus vaste encor qu'il ne l'avait conçu.

Je ne crois pas que Paris ait une rue plus belle que celle que l'on appelle ici *la Grande-Millione*, ni le faubourg Saint-Germain une réunion de plus beaux hôtels. Le palais que l'impératrice a fait bâtir en face du sien, pour son favori *Lanskoi*, produit l'effet le plus pittoresque, et la vue de la grande rue, traversée par de beaux canaux,

et qui se prolonge depuis le club *tchicherine*, jusqu'à une demi-lieue dans la ville, me tient depuis deux jours dans une espèce d'extase. Je vous entretiendrai une autre fois des beautés de la ville, car il faut pour en parler pertinemment, la connaître mieux, et n'être pas occupé de ses affaires.

La fête du général Joris a été très-brillante, relativement aux ressources que présente la ville : il y a eu pendant trois jours de brillans festins, bals, comédie, illuminations, et tout ce qui s'en suit. On y a joué un jeu d'enfer ; et le pauvre général y a perdu plus encore que ne lui coûtait sa fête. Je conçois maintenant qu'il n'y a pas de fortune qui puisse couvrir de pareils désordres.

Le *naméchuik* m'avait envoyé mon passeport deux jours après ma demande. Il me croyait bien loin, lorsqu'il m'apperçut à table, assez près de sa personne. *Marie Serguevna* et lui, apres le dîner, me firent beaucoup d'accueil, et nous causâmes ensemble *comme si de rien n'était.* Malgré que je n'aie ni le pouvoir, ni le desir de lui nuire, peut-être est-il bien aise qu'un étranger qui

va à *Pétersbourg*, et qu'il sait y avoir quelques recommandations, parle de lui honorablement. Il peut au moins compter sur mon silence, et vous serez le seul qui sachiez par moi combien j'ai eu à me plaindre de cet homme injuste et brutal.

J'ai fait à *Sclof* la connaissance d'un homme que le général y a arrêté comme nous pendant la fête : il venait à Pétersbourg avec toute sa famille. Sa femme est une grecque d'une très-belle figure, mais mal tournée et sale, malgré son aisance apparente. Cependant c'est une femme ; et *Anna Fœderovna* est charmée de trouver une compagne de voyage.

Comme l'individu dont je vous parle m'a offert tous ses services et son crédit à Pétersbourg, et que j'ai accepté ses offres, quoiqu'avec je ne sais quelle répugnance, il faut que je vous le fasse connaître : il n'y a pas à cela grande indiscrétion, car, outre que son histoire est ici connue de tout le monde, il la raconte lui-même avec toutes ses circonstances ; et il y joint même des détails qui ne lui sont pas assez favorables pour être suspects : voici cette histoire.

Il se nomme *Pierre Ferrieri ;* il est l'aîné de trois frères italiens, et tous au service de Russie, dans la partie diplomatique. Il était parvenu à être nommé consul-général à Smyrne, où il s'était marié. Comme il est facile de reconnaître qu'il est de l'ignorance la plus crasse, on est étonné de voir qu'un pareil homme en ait pu imposer à un cabinet qui ne manque pas d'habileté, mais il explique son avancement par un service signalé qu'il a, dit-il, rendu à la Russie. Il se tramait contre cette cour une machination qui pouvait lui causer un grand détriment, il détourna l'orage en présentant au cabinet impérial la preuve authentique d'une manœuvre ourdie par le cabinet de Versailles, à ce qu'il assure. L'impératrice ayant desiré savoir comment il s'était procuré cet instrument, il dit avoir répondu qu'il l'avait obtenu par *la rouse et l'artifice.* La princesse rit beaucoup de cette réponse, et l'on crut peut-être qu'elle prenait quelqu'intérêt à l'individu ; on l'employa. Arrivé à Smyrne, il s'y distingua par le luxe le plus ridicule, vu surtout l'état de sa fortune, et par des intrigues qui firent bientôt jeter les hauts cris.

Pierre Ferrieri se croyait protégé par MM. *Markof* et *Besborodko*, le dernier ministre, et l'autre président du collége des affaires étrangères ; il en conclut qu'il mériterait davantage la faveur de ces deux personnages s'il parvenait à faire rappeler de Constantinople, M. de *Bulgakof*, créature du comte *Ostermann*, vice-chancelier, avec lequel les deux protecteurs de P. Ferrieri passaient pour n'être pas bien. Il était tout simple qu'un homme ignorant et hardi se flattât que la reconnaissance du ministre le ferait porter à la place de l'ennemi qu'il aurait renversé. C'est donc vers ce but que notre homme dirigea toutes ses démarches : il commença par écrire et faire écrire à Pétersbourg « que M. *Bulgakof* ne jouissait à » la Porte d'aucune considération ; qu'il s'é- » tait, par une hauteur déplacée, aliéné » tout le corps des *Ulé'mas* ; et que si lui, » Pierre *Ferrieri*, avait été chargé de cer- » taines négociations qu'il savait tenir fort à » cœur à l'impératrice, il les aurait fait » infailliblement réussir ; qu'il était encore » temps ; et que l'on n'avait qu'à se hâter de » lui envoyer des pouvoirs. »

En attendant ces pouvoirs, il commença à traiter. Secondé de quelques intrigans qu'il corrompit dans le corps des *Ulé'mas*, il parvint à faire en effet entamer les négociations en question, et recommandait surtout qu'il n'en fût pas fait part à M. *Bulgakof;* mais celui-ci, bien informé de tout le tripotage de notre homme, le fit honteusement rappeler par ses protecteurs mêmes, qui, comme on l'imagine bien, se hâtèrent de le désavouer. Il revenait à Pétersbourg, avec sa femme et ses enfans, après avoir employé une partie de sa fortune à corrompre les agens de la Porte, et prétendant, pour ce fait, avoir de grandes réclamations à faire valoir à la cour. Tout ce récit, à la couleur près, me vient de lui; et je vous avoue que si le général Joris, à qui je crois qu'il vient de prêter de l'argent, ne nous avait pas lié avec lui, je n'aurais pas fait grande démarche pour cultiver sa connaissance. Au reste, nous sommes venus ici ensemble fort gaiement : c'est une espèce de charlatan assez drôle. Je n'ai jamais vu un gesticulateur aussi vif, ni aussi leste ; il m'a fait souvenir de ce mot d'un pape, à qui apparemment

apparemment on avait fait des Français un portrait un peu chargé, et qui, quand il en recevait un, s'étonnait de ne pas le voir sauter sur ses fauteuils et sur son bureau. M. P. Ferrieri m'a beaucoup parlé de son *crédit immense* à Constantinople, et du *respect* que les princes grecs ont pour sa personne. Je voudrais bien que de tous les grands seigneurs russes avec lesquels il se dit lié, il s'en trouvât un qui pût et voulût m'aider à obtenir justice du P. de N.....A ce prix je lui pardonnerais toutes ses fanfaronnades.

On m'a donné un avocat que l'on dit très-habile : par malheur, il est joueur, et l'on m'a averti, un peu tard, que quand il a perdu beaucoup d'argent il s'adresse à ses cliens, et les fait contribuer en proportion de sa perte. Je ne voudrais pas que la lettre de change que vous m'avez envoyée passât à des banquiers de pharaon.

Anna Fœderovna était à peine arrivée ici, qu'elle a appris le gain de son procès. La voilà plus riche qu'elle n'en a besoin, vu son peu d'ambition et la simplicité de ses goûts. Elle m'a déjà procuré quelques

connaissances honorables, et se promet de m'en faire faire d'autres. Je ne puis vous exprimer combien je me trouve heureux d'avoir rencontré cette digne amie, ni combien elle est chérie et estimée de tous ceux qui la connaissent.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.